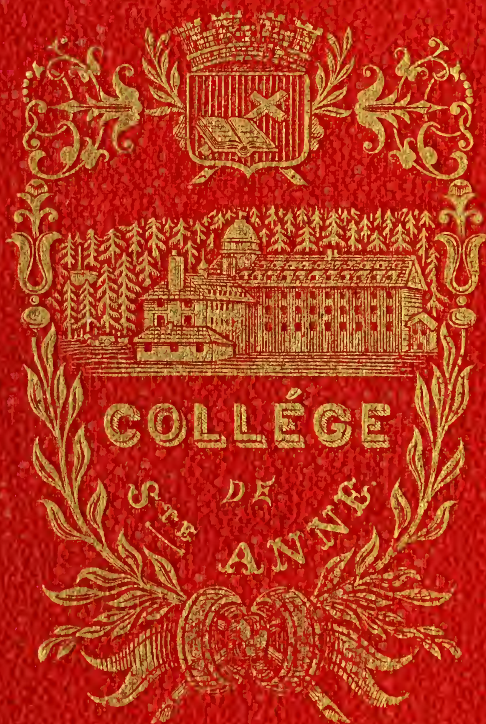

COLLÉGE
DE
STE ANNE



SEMINARIUM

SANCTÆ ANNÆ

—oooo—

Ego infrascriptus Seminarii Sanctæ Annœ Studiis Præfectus, testificor ingenuum adolescentem

Hermannum Pelletier

in Inf. Grammaticas schola

studentem, hoc primum Latinae Interpretationis

præmium meritum fuisse, in solemni præmiorum distributione habita

die 24 Junii anno millesimo

octingentesimo octogesimo quinto

H. Richard S. P.

VOYAGES EN ORIENT

JÉRUSALEM

TOME PREMIER

VOYAGES EN ORIENT

PAR

LE R. P. DE DAMAS

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

JÉRUSALEM

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

ANCIENNE MAISON PUTOIS-CRETTÉ

DELHOMME ET BRIGUET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Successeurs de Henri Allard

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

VOYAGE

A

JÉRUSALEM

I

JÉRUSALEM.

Jérusalem, quel nom et quels souvenirs !

Rome, Paris, Londres, Vienne, Tolède, Lisbonne, Naples, Constantinople, votre mémoire nous est précieuse à des titres divers. Nous avons admiré vos palais et vos églises, parcouru vos rues et vos places avec un intérêt profond. Rome surtout, et son pontife suprême, et ses princes de l'Église, cardinaux et évêques ; Rome et ses monuments qui redisent tout un passé, le plus grand dans les fastes du monde après l'histoire sacrée ; Rome, la capitale de l'univers chrétien ; Rome a captivé mon âme. Jamais je ne franchis le seuil de la basilique des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul sans me croire sous les portiques d'où l'on entre au ciel.

Et cependant, aux approches de Jérusalem, il semble que je n'aie rien vu ou que j'aie tout oublié !

« Si je perds ta mémoire, ô Jérusalem, que ma « main droite soit vouée à l'oubli.

« O Jérusalem, que ma langue s'attache à mon « palais, si j'ai le malheur de t'oublier jamais, et si « tu ne restes la première parmi les sources qui ré- « pandent la joie sur mon existence! » (Ps. CXXXVI, 5, 6, 7.)

Pourquoi cette émotion? Pourquoi ces larmes dans mes yeux, lorsqu'à de longues distances je reporte mes pensées vers les hauteurs de Sion?

Ah! c'est que Jérusalem est le seul point du monde qui ne ressemble en rien aux autres. C'est que Jérusalem a vu et entendu Jésus-Christ. C'est qu'elle renferme le cénacle, le Calvaire, le Saint-Sépulcre, tout près de la vallée de Josaphat et du mont de l'Ascension. C'est que le passé et le présent se donnent la main à Jérusalem pour y parler des miséricordes de Dieu et de ses justices; c'est que l'histoire de l'humanité y est écrite en caractères sublimes; c'est qu'on y peut lire ce qui s'est fait depuis le premier homme jusqu'à nous.

O Jérusalem, qu'étiez-vous dans les temps anciens?

Comme un point lumineux au milieu d'immenses ténèbres, vous apparaissez pour la première fois sur la scène du monde avec David.

Mais voilà que la gloire de Salomon a rayonné au loin; « et la reine de Saba est venue, attirée par sa

« renommée ; et elle est entrée avec une suite nom-
« breuse, des richesses immenses, des dromadaires
« chargés de parfums et d'or en grande quantité et
« de pierres précieuses, et elle a salué le roi Salomon,
« et elle l'a interrogé avec adresse ;..... et, en voyant
« sa sagesse, et le palais qu'il s'était construit, et le
« service de sa table, et les demeures de ses domes-
« tiques, et l'ordre du service de sa maison, et ses
« habits royaux, et les holocaustes qu'il offrait au Sei-
« gneur ; elle en a été hors d'elle-même, et elle s'est
« écriée : Vraiment, ô roi, on n'avait rien exagéré
« lorsqu'on parlait à ma cour de votre sagesse et de la
« sublimité de vos discours ; l'éloge était si éclatant,
« que je refusais d'y croire ; mais je suis venue, et j'ai
« tout vu des yeux, et j'ai pu constater qu'on ne
« m'avait pas même raconté la moitié de ce qui est
« vrai. Votre sagesse et vos œuvres surpassent tout
« ce qu'en dit la renommée. » (III Reg., x.)

Et, en effet, la cour de Salomon resplendissait d'un éclat sans égal. Le fils de David entretenait autour de lui une assemblée nombreuse de grands officiers de la couronne et de chefs subalternes. Et il avait distribué ses États en douze gouvernements ou intendances ; et, après les soins dus à la bonne administration, les douze intendants étaient chargés « de faire venir chacun de leurs départements à la ville capitale, ou dans celle où le roi faisait son séjour, tout ce qui était nécessaire au

service de sa maison, aux dépenses de sa table, et à l'entretien de ses équipages. On lui fournissait tous les jours, pour les vivres ordinaires, trente mesures de fleur de farine, et soixante de commune, dix bœufs engraissés, vingt autres de pâturage, cent moutons; outre la viande de venaison, cerfs, chevreuils, bœufs sauvages, les volailles et le gibier de toute espèce. Ses équipages étaient les plus beaux et les plus magnifiques qu'on eût jamais vus en Israël.... Il entretenait dans ses écuries jusqu'à douze mille chevaux de main, et quarante mille pour ses chariots..... »

Il avait construit trois palais, un pour lui, un second pour la reine, un troisième commun à tous les deux, qu'on appelait la maison du Liban. Et « ces palais étaient d'une richesse immense, en or, en argent, en bois de cèdre et en pierres d'un très-grand prix. Les appartements étaient d'une beauté proportionnée, accompagnés de péristyles, de colonnades, de vestibules, de portiques, et de salons tout brillants d'or. » Le roi avait voulu que la richesse des ameublements répondît à la beauté des édifices..... et tous les vases, et toute la vaisselle qui servait à sa table et à celle de la reine..., étaient de l'or le plus fin et le plus pur. On ne daignait pas y employer l'argent, qui, dans ce temps d'abondance, n'était pas même regardé à Jérusalem, et paraissait un vil métal, à l'usage du seul commerce, ou abandonné à la bourgeoisie..... « Le trône surtout

était remarquable. Il s'élevait au milieu d'une colonnade splendide, entouré des siéges destinés aux juges d'Israël : Il était d'or et d'ivoire merveilleusement travaillé. » On y montait par six degrès soutenus de chaque côté par autant de lionceaux. Il était couvert d'un dais arrondi ; et le siége en était d'or aussi bien que les bras, qui se terminaient en forme de main, et étaient appuyés sur la tête de deux lions de grandeur naturelle revêtus d'or.

« Le domaine fournissait au roi chaque année six cent soixante et six talents d'or, sans y comprendre une autre somme, peut-être encore plus considérable, qu'entassaient dans ses coffres les intendants des impôts, les commerçants, les marchands, tous les rois ses tributaires, tous les princes arabes et les gouverneurs particuliers de ce pays. » Un grand commerce apportait à son royaume une abondance inconnue. Il équipait, d'accord avec le roi de Tyr, « une flotte pour aller négocier dans les terres éloignées, où se trouvaient les mines d'or et d'argent, où l'on voyait croître les arbres les plus rares, où l'on rencontrait les autres matériaux les plus précieux. » La course de cette flotte était de trois ans, et, dès qu'elle était de retour, une nouvelle flotte, qu'on avait eu soin d'armer durant le voyage de la première, se trouvait prête à partir.....

« Mais la grande réputation de sagesse où était le roi lui fournissait une source encore plus féconde, et

du moins plus estimable, par où les richesses coulaient dans ses États. Non-seulement les peuples, mais les rois étrangers se faisaient une gloire de venir à sa cour, pour être les témoins de ses merveilles et entendre ses oracles. Ils n'y venaient point sans lui payer une espèce de tribut, que leur imposait, non sa souveraineté sur eux, mais ses héroïques et royales vertus dont ils étaient enchantés. C'étaient tous les jours nouveaux présents en vases d'or et d'argent, en habits, en armes, en chevaux, en équipages, en aromates ; de sorte que Jérusalem pouvait être regardée comme le trésor de toute l'Asie. L'argent y était commun comme les pierres, et les cèdres en si grande quantité, qu'on les comparait aux sycomores, dont toutes les campagnes d'Israël étaient couvertes. » (Histoire du peuple de Dieu, — *passim.*)

Telle étiez-vous, Jérusalem, mille ans avant l'ouverture de l'ère chétienne. Mais, depuis, combien votre gloire a surpassé l'éclat du règne de Salomon !

Voilà que le phare allumé par David, sur les hauteurs de Sion, a jeté sa lumière depuis mille ans. Et depuis mille ans, la clarté s'est accrue, et elle s'est répandue sur le monde comme l'aube d'un grand jour ; et la lumière monte et monte toujours. Et voilà que Jacob, fils de Mathan, a engendré Joseph, le fiancé de Marie ; et voilà que, semblable au lis de la vallée, la Vierge, fille de David, s'est épanouie sur la tige de

Jessé ; et voilà que l'archange Gabriel a annoncé à Marie qu'elle serait mère de Dieu ; et, comme le soleil de justice, s'est levé sur Jérusalem Jésus-Christ, le fils éternel du Très-Haut, pour illuminer tous les siècles.

Alors, plus qu'en aucun temps, la gloire de Jérusalem devient sans égale.

Une doctrine, tombée des lèvres divines d'un Dieu fait homme, est sortie de ses murs, portée par les hommes les plus extraordinaires que le monde ait vus et puisse voir jamais : de pauvres bateliers possédant en leur cœur la fortune de l'univers. Elle est venue à Rome, elle a parlé avec les lèvres de saint Pierre et de saint Paul; et, d'une simple affirmation, en disant : Croyez en moi parce que je suis la parole de Dieu ! — elle a exercé, sur les sociétés humaines, la plus profonde, la plus puissante, la plus vaste influence qu'il ait été donné au monde de sentir.

« Depuis lors, à quel inexprimable mouvement de passions et d'intelligence se trouva mêlé le nom de Jérusalem ! — A ce nom, dont nul autre n'égala la puissance, les nations dévoraient l'espace, s'élançaient victorieuses à travers des pays inexplorés, brûlaient de soumettre tous les empires inconnus et d'accomplir un renouvellement universel. Le navigateur, jusque-là timide, déployait ses voiles sous les auspices de Jésus-Christ, et s'habituait à ne redouter aucune plage. L'architecture navale, pour transporter de nombreuses

armées, agrandissait ses vaisseaux, et la Méditerranée s'étonnait des masses flottantes confiées à ses vagues. L'Orient et l'Occident apprirent de la sorte à se connaître. Ils échangèrent leurs produits, leurs lumières, et la magnifique civilisation de l'Europe sortit de ce mélange étonnant d'idées et de peuples. »

Ainsi, quel que soit l'aspect sous lequel j'envisage Jérusalem, je la vois dominant le monde, hier par la promesse dont elle est dépositaire, aujourd'hui par la réalisation des prophéties, partout et toujours par son Jésus-Christ, roi immortel des siècles. Comment ne serions-nous pas émus jusqu'au fond de nos âmes, au moment où nous allons franchir le seuil de cette porte de Jaffa, par laquelle pénètrent ordinairement les pèlerins d'Occident !

Vraiment, je suis surpris de ne point avoir rencontré, sur la mer, des vaisseaux nombreux portant des milliers de pieux fidèles avides de contempler les merveilles que nous allons voir. Pourquoi, sur la route de Jaffa à Jérusalem, n'ai-je point vu des armées de pèlerins, des multitudes pressées, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des familles entières, accourus des quatre points de la terre vers le sépulcre d'où mon Rédempteur est sorti glorieux et triomphant? Je ne le comprends pas.

Tandis que les villes de plaisirs en sont à ne plus suffire à l'affluence des étrangers, la première fois que

j'ai visité Jérusalem, je m'y suis trouvé, moi, cinquième et dernier venu des pays où le soleil se couche.

Aujourd'hui, sans doute, nous sommes cinquante-sept arrivés ensemble de France, de Belgique, d'Italie, de Prusse et d'Espagne, et vingt-quatre Autrichiens sont venus également des contrées qu'arrose le Danube; mais cette année est exceptionnelle. Une fois seulement, depuis le commencement du siècle jusqu'à nous, on vit débarquer une caravane de quarante-six Européens; bientôt, grâce aux malheurs du Liban, l'armée expéditionnaire de Syrie enverra encore au Saint-Sépulcre une généreuse troupe de cinquante-cinq officiers français; mais qui sait l'époque où ces trois anniversaires cesseront de former l'exception dans le cours du dix-neuvième siècle?

Année commune, une centaine de catholiques au plus viennent à Jérusalem par fractions. Leur arrivée se remarque à peine; leur présence passe inaperçue: leur départ laisse une trace un peu semblable à celle de l'oiseau qui fend l'air, du vaisseau qui traverse la mer; l'air s'ouvre, la mer se sépare, l'instant d'après on ne voit plus rien.

Cet état de choses est une honte pour nous, d'autant que les schismatiques affluent en grand nombre auprès du saint Tombeau. Une seule année en amène parfois dix mille. Ils accourent de tous les points de l'Orient. Leurs troupes nombreuses arrivent surtout

aux approches de la grande semaine ; elles traversent le désert sous la conduite d'un chef, transportant avec elles leurs tentes, leur nourriture, avec des armes pour se défendre des Bédouins pillards. Ni peines ni sacrifices ne semblent leur coûter. Les pauvres amassent laborieusement, pendant de longues années, la somme que les frais du voyage dévoreront entièrement ; leur patriarche ne manquera pas de lever sur eux, au passage, un impôt exorbitant ; ils le savent et ne se découragent pas. On les voit arriver, à certains jours, pressés comme les flots de la mer ; ils débouchent par toutes les portes, campent sous les voûtes des rues, dans les jardins, dans les cours et sur les places publiques, se prosternent dans tous les sanctuaires consacrés à de vénérables ou de pieux souvenirs, et puis s'en retournent avec les mêmes fatigues, emportant un peu de la poussière du Golgotha et le linceul avec lequel ils sont descendus dans les eaux du Jourdain, et dans lequel ils veulent être ensevelis. Comme cet exemple condamne notre mollesse !

Quand viendra le jour où de nombreux catholiques préféreront le saint pèlerinage aux faciles jouissances d'un voyage à Naples ou à Athènes. Si belle que soit sa rade, Naples, voluptueusement couchée au pied de son Vésuve, peut-elle se préférer à la mâle figure de Jérusalem ? Et les souvenirs héroïques d'Athènes et

de Sparte égaleront-ils jamais la gloire des annales du mont Sion?

Il est vrai, et je ne veux point le dissimuler dès l'abord, la visite de Jérusalem est une chose sérieuse.

Voulez-vous une partie de plaisirs? Cherchez-vous les sites pittoresques et gracieux, les vertes prairies en pente, les forêts de sapins, les cascades mugissantes, et tout ce qui fait le charme d'une promenade en Suisse? Ne venez pas à Jérusalem.

Ne lui demandez pas non plus ces châteaux et ces tourelles crénelées, hardiment posées sur le versant des montagnes sauvages qui baignent leur pied dans le Rhin et donnent passage à ses eaux impétueuses, à travers les rochers amoncelés à leur base.

Ne venez pas davantage chercher à Jérusalem la fraîcheur ni la beauté. Tout porte, ici, la trace de la malédiction. On dirait une tour antique ou bien un chêne séculaire le lendemain d'un orage, où la foudre aurait incendié la flèche hardiment élancée, démantelé la couronne de créneaux, renversé les branches nerveuses, épuisé la séve, et dispersé les feuilles au loin.

Écoutez le témoignage des voyageurs.

« Le soleil allait se coucher, dit M. de Forbin, quand du haut d'une montagne où je suivais un chemin pierreux, que deux murailles séparaient d'avec

des champs tout couverts aussi de cailloux, j'aperçus enfin de longs remparts, des tours, de vastes édifices, environnés d'une terre aride et de pointes de rochers noircis et comme brûlés par la foudre : c'était Jérusalem ! On voyait çà et là quelques chapelles ruinées, le mont Sion et plus loin la chaîne décharnée des montagnes de l'Arabie Déserte. Émus, pénétrés d'une terreur involontaire, nous saluâmes la ville sainte, dont la première vue fait autant d'effet sur les sens que l'existence et la dispersion du peuple juif peuvent en produire sur l'esprit. »

M. le duc de Raguse est encore plus explicite.

« En approchant de Jérusalem, dit-il, on croit entrer dans le domaine de la mort. La stérilité se voit partout et la culture nulle part.....

« Le spectacle de misère et de désolation que j'avais sous les yeux m'avertissait que j'étais sur une terre de réprobation, où un grand crime a été commis, crime que, depuis dix-huit cents ans, poursuit la colère céleste ; enfin que cette terre promise et accordée au peuple de Dieu, si féconde et si riche autrefois, est devenue une terre maudite.

« Mais si l'approche de Jérusalem fait éprouver ces profondes sensations, qu'elles sont plus grandes encore celles qui naissent à l'aspect de la ville même ! Toutes les misères humaines semblent y être accumulées; une morne tristesse s'empare de l'esprit du voyageur;

il ne peut sortir de la méditation et de la rêverie dans lesquelles il tombe involontairement et qui l'absorbent. Il croit voir encore la main de Dieu s'appesantir sur cette malheureuse ville, et la forcer de subir l'arrêt qui la condamna à vivre dans une agonie éternelle ; il s'imagine être associé à son funeste sort, car il lui semble que l'air qu'il respire ne renferme plus l'élément de la vie. Oh ! qu'ils aillent dans la terre sainte, qu'ils entrent à Jérusalem, même avec une foi douteuse, ceux-là qui sont avides de nouvelles émotions ; pour peu que leur imagination soit vive et leur cœur droit et sincère, elles arriveront en foule à leur âme. »

Avant ces messieurs, l'auteur du *Génie du Christianisme* avait ainsi rendu la même pensée :

« A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert. Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achevènt d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la mi-

sère; et souvent même ces boutiques sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le fellah... »

Telle est en effet, Jérusalem !

Mais pourrions-nous bien la désirer autrement ? Prétendrions-nous suivre la voie douloureuse, monter au Calvaire, parmi les fleurs, au son des instruments d'une musique profane? Ce qu'il nous faut, ce sont les ruines de la ville déicide et, dans ces ruines, la preuve éclatante de la divinité de son immortel crucifié.

II

CASA-NOVA.

A Jérusalem, il n'y a jamais eu d'auberge proprement dite. Grâce à son hospitalité proverbiale, l'Orient ne les a guère connues, depuis les jours où la sainte Vierge ne trouva pas de place dans les hôtelleries de Béthléem.

Mais voici qu'en nos temps, la capitale de la Judée a vu s'ouvrir deux façons d'hôtels, où les touristes peuvent boire des vins de Bordeaux ou de Champagne frelatés. Cependant, nous l'avons dit, à propos du *Voyage en Judée*, la masse des pèlerins préfère encore l'hospitalité, un peu austère, du couvent de Saint-François. Il y a dans cette manière de s'abriter plus de teinte locale et comme un doux parfum des vieux souvenirs.

En arrivant donc, après avoir franchi la porte de Jaffa, au milieu des soldats turcs étonnés, laissant à gauche la tour de David et la montagne de Sion, nous avons pris une rue tortueuse et nos guides nous ont conduit devant *Casa-Nova*, petit hospice bâti par les Franciscains à l'intention des pèlerins de terre sainte.

Cinquante-sept voyageurs, réunis de contrées di-

verses par l'œuvre des pèlerinages établie à Paris, tous venant de France par le même bateau, sollicitent leur admission dans la maison préférée. Le lecteur a fait connaissance avec plusieurs d'entre eux pendant nos excursions à Bethléem et à la mer Morte. Pourquoi ne les lui nommerais-je pas tous ?

PRÉSIDENT :

MM.

De Durfort-Civrac, duc de Lorge, au château de Fonspertuis (Loiret).

VICE-PRÉSIDENT :

De Plas (Louis), ancien chef de bataillon, à Aubeterre (Charente).

AUMONIERS :

Le R. P. Gagarin (Jean), de la Compagnie de Jésus, Russe.
Le R. P. De Damas (Amédée), de la Compagnie de Jésus.

TRÉSORIERS :

Subtil de Franqueville (Athanase), à Caen (Calvados).
De Vergès (Louis), à Paris, rue Saint-Guillaume, 31.

SECRÉTAIRES :

Le baron d'Ascher de Montgascon (Ambroise Justin), à Paris, rue de l'Université, 47.
Clément de Blavette (Edmond), au château de Loupeigne (Aisne).

ANCIENS PÈLERINS ADJOINTS AU BUREAU.

De Ville-Perdrix (Augustin), au pont Saint-Esprit (Gard).
L'abbé Wauters (Lambert), chanoine de la cathédrale de Liége, à Hasselt (Belgique).

Béhagel (Albéric), avocat, à Paris, rue Taranne, 9.

Bilger (Théobald), entrepreneur de bâtiments, à Saint-Ulrich (Haut-Rhin).

L'abbé Branchereau (Pierre), directeur du collége de Cholet (Maine-et-Loire).

L'abbé Caillet (Nicolas), missionnaire du diocèse de Besançon (Doubs).

Le baron des cantons de Montblanc d'Ingelmunster (Albéric), au château d'Ingelmunster (Belgique).

De Chenelette (Rémy), au château de Chenelette (Rhône).

L'abbé Clavey (Richard), curé à Levoncourt (Haut-Rhin).

Don Cordova (Manoël), de la république de l'Équateur.

Le R. P. Danjou (Louis), de la Société des Pères de Saint-Edme, à Pontigny (Yonne).

Le baron Dauger (Gustave), à Caen (Calvados).

Delarouzée (Charles), avocat, à Paris, rue de Vaugirard, 78.

Le comte de Divonne (Ferdinand), au château de Divonne (Ain).

Dubuc (Louis-André), à Salies du Salat (Haute Garonne).

Le comte de Durfort-Civrac de Lorge (Augustin), au château de Fonspertuis (Loiret).

L'abbé Four (Antoine), chanoine honoraire de Reims, curé de Gray (Haute-Saône).

Fournel (Constant), à Commercy (Meuse).

De Franqueville (Arthur), à Fécamp (Seine Inférieure).

De Gatellier (Gaston), à Lyon (Rhône).

De Givenchy (Charles), à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

Grasset (Arthur), à Dijon (Côte-d'Or).

L'abbé Isnard (Eugène), aumônier de la flotte, à Brest (Finistère).

Le comte Brassier de Jocas (Louis), à Carpentras (Vaucluse).

Jordan de Chassagny (René), au château de Chassagny (Rhône).

Laproste (Jean-Baptiste), à Mont-Saint-Sulpice (Yonne).

L'abbé Legoix (Henry), ancien aumônier à la Salpêtrière, à Neuilly (Seine).

Comte de Luppé (Louis), au château de Corbères (Basses-Pyrénées).

Comte DE MAZENOD (Raoul), à Saint-Marcellin (Loire).
DE MEESTER (Léopold), à Anvers (Belgique).
L'abbé MEYER (Valentin), curé de Mertzen (Haut-Rhin).
Le comte Albert DE MONTEYNARD, au château de Tencin (Isère).
L'abbé ORDONNEZ (Ignacio), de la république de l'Équateur (actuellement évêque).
POIDEBARD (Ernest, à Saint-Paul en Jarrit (Loire).
DE PROVENCHÈRES (Charles), à Clermond-Ferrand (Puy de Dôme).
Le vicomte de la ROCHETHULON (Henri), au château de Baudiment (Vienne).
Le comte DE ROSAMBO (Henri Christian), au château du Ménil (Seine-et-Oise).
DE ROSTAING (Charles), au château de Peyrins (Drôme).
Le vicomte DE SALABERRY (Henri), au château de Fossé (Loir-et-Cher).
Le vicomte DE SALLMARD (Auguste), au château des Peyrins Drôme.
L'abbé SCHERMESSER (Mathias), curé à Moernach (Haut-Rhin).
Le Vicomte DE SIMONY (Félix), à Langres (Haute-Marne).
L'abbé SPAAS (Théodore), doyen de Hasselt (Belgique).
Le Chevalier VIANSSON-PONTE (Louis), à Plappeville (Moselle).
Le Comte DE VIBRAYE (Maxence), au château de Cheverny (Loir-et-Cher).
L'abbé UCCELI (Antoine), à Clusone (Lombardie).

Cette liste fut imprimée à Jérusalem par les Pères de Saint-François, et distribuée à chacun de nous. Je l'ai conservée jusqu'ici comme l'un de mes meilleurs souvenirs, et je la transcris comme un hommage.

Nous voici campés dans un pêle-mêle vraiment pittoresque. Arrivés les premiers, les pèlerins d'Autriche ont occupé une grande partie de l'hospice des-

tiné aux voyageurs. Or, Casa-Nova n'est point un palais ; vit-on jamais rien de semblable à Jérusalem, depuis les rois Francs? C'est une maison fort propre et fort convenable, plus que suffisante pour les besoins ordinaires. Elle se divise en petites chambres où il y a un lit de fer, une chaise, une table de bois blanc, un encrier de fer-blanc, et un peu de place pour se retourner. Un réfectoire commun y réunit les pèlerins le long de grandes tables de bois étendues sur des tréteaux. On n'y voit point de cuisine, parce que les repas se préparent au couvent, d'où on les apporte aux heures marquées par la règle. L'enceinte de Casa-Nova n'est pas grande, c'est un quadrilatère avec une petite cour au milieu ; et, malgré toute leur charité, les Pères de Saint-François n'ont pas le pouvoir de la dilater pour la circonstance. Force nous est donc de nous serrer, de nous faire le plus petits possible pour trouver chacun notre gîte ; encore la bonne volonté ne suffit-elle pas. Les matelas sont juxtaposés de telle sorte, qu'il faut passer sur les quatre premiers pour arriver au cinquième ; et il en manque. Alors on décide que les prêtres iront loger au couvent. Pour moi, avec Augustin de Lorge, Mayence de Vibraye, Ferdinand de Divonne, Albert de Monteynard, Henry de Salaberry et Henri de la Rochethulon, de Rosambo, Grasset, Béhagel, Delarouzée, Poidebard et Jordan, je m'achemine vers le petit hospice bâti à côté de l'église

de la Flagellation. Nous y aurons chacun un matelas, une chaise, une table, et l'eau fraîche de la citerne. S'il faut quelque chose de plus, un peu d'eau chaude par exemple pour un malade, ou je ne sais quoi de semblable, à nous de nous industrier pour nous le procurer d'une manière quelconque. Cependant, un soir, nous parvînmes à y faire un punch, comme j'aurai l'occasion de le raconter.

Notre plan de voyage porte vingt jours de station dans la ville sainte. Ils seront sérieux assurément. Indépendamment des tristesses de la grande Semaine, qui s'ouvrira bientôt, rien ici pour distraire et charmer.

Mais, on ne l'ignore plus, c'est précisément parce que Jérusalem est ainsi que nous sommes venus la chercher de si loin. Son caractère unique dans le monde est le charme qui nous attire. Nous voulons voir le miracle permanent qui étonne l'univers depuis dix-huit siècles, la ville déicide, objet de l'amour et de la vénération de la plus nombreuse et de la plus importante partie de l'humanité, la cité pour laquelle l'Europe a prodigué le plus d'or et de sang, Jérusalem prise, reprise, ruinée, rebâtie et renversée encore, Jérusalem enfin toujours assise dans l'humiliation, malgré les efforts incessants de l'univers pour l'entourer d'honneurs.

Courage donc, courage et espoir. Commençons cette visite austère, cherchons les souvenirs des événe-

ments immenses dont Jérusalem conserve la trace gravée sur ses rochers et ses montagnes ; c'est vraiment marcher à la découverte, car le spectacle qui nous attend n'eut jamais son pareil.

Rien ne s'est vu, rien ne se voit de comparable à ce que nous allons contempler de nos yeux et toucher de nos mains. Quel attrait pour la curiosité humaine !

En vérité, nous sommes bien heureux d'être ici ; et le Seigneur nous a fait une grande grâce en nous appelant au saint pèlerinage.

O vous tous qui désirez jouir d'un point de vue qui ne se trouve nulle part, voir ce que vous ne rencontrerez pas ailleurs, sentir des émotions qui ne ressemblent à rien de connu, suivez-nous à Jérusalem !

III

UNE MESSE DANS LA CRYPTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Les premiers feux du jour illuminent les hauteurs de Sion : les Pères de Saint-François ont devancé l'aurore pour offrir au Saint-Sépulcre l'hommage de la prière catholique, avant que l'erreur y vienne faire des cérémonies sacriléges. Et par un contraste plus pénible à Jérusalem qu'ailleurs, le drapeau turc vient d'être arboré sur le prétoire de Pilate au son d'une musique sauvage ; et, du balcon des minarets, la voix du muezzin nasille la prière du prophète.

Nos pèlerins reposent encore, fatigués d'un long voyage et de toutes les émotions d'une première arrivée à Jérusalem. Dans mon petit couvent de la Flagellation surtout, mes jeunes compagnons dormiront comme on le fait à leur âge ; et le soleil sera bien haut sur l'horizon, et le jour bien grand, et la chaleur déjà forte, lorsque la gaieté et la vie succéderont au profond silence qui m'entoure. La matinée est donc à moi. Si j'allais faire ma prière et ma médita-

tion, si j'essayais de dire la messe dans l'église bâtie sur la maison de sainte Anne !

Tout près d'ici, lorsque, se dirigeant à l'est, on descend du prétoire de Pilate à la porte de Saint-Étienne, on aperçoit à sa gauche une ancienne église, belle encore, mais affreusement dégradée. Construite par les croisés sur l'emplacement occupé autrefois par la demeure de sainte Anne et de saint Joachim, elle rappelle un des plus doux mystères de notre foi.

C'est là, disent plusieurs auteurs, *que Marie fut conçue sans péché.*

Lorsque je vins à Jérusalem pour la première fois, je ne pus arriver à ce sanctuaire qu'en traversant une sorte de charnier où des bêtes mortes et jusqu'à des chameaux entiers, gisaient parmi d'innombrables immondices. Je m'aventurai à travers ce fumier, et, poussant une mauvaise porte à peine fixée sur ses gonds, je vis une église dépouillée de ses fenêtres, et dont les voûtes, fléchissant de vieillesse, menaçaient de s'effondrer. Ce temple, élevé par nos pères à la mémoire des ancêtres de Jésus-Christ, était devenu une étable où des ânes et des mulets entassaient les souillures, et dont les Turcs profanaient les abords. Mais la France, maîtresse aujourd'hui du sanctuaire, s'est empressée de le soustraire à la profanation.

Il a fallu la guerre de Crimée, la prise de Sébastopol, et une longue négociation habilement conduite

par M. Thouvenel, alors ambassadeur à Constantinople, et par M. de Barrère, consul à Jérusalem, pour obtenir ce résultat. Les Turcs ont regimbé sous l'aiguillon. Mahomet et le diable ne leur permettaient guère de laisser aux catholiques la liberté de fonder un établissement de plus à Jérusalem. Peu leur importent les Russes ; qu'ils élèvent des palais sur le mont Sion, une erreur de plus dans l'empire du mensonge se tolère sans peine ; mais la vérité catholique fait mal aux yeux de celui qui ne veut pas voir. — Enfin la France a triomphé, et les ruines du couvent, et l'église de Sainte-Anne ont été remises solennellement par le gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha, au consul de France, M. de Barrère, le 1er novembre 1856.

Tout n'est pas fait, tant s'en faut, pour l'honneur de la France, dans ce sanctuaire vénéré ; et certes ce n'est pas la faute de M. de Barrère ; mais quand il faut, à neuf cents lieues de son pays, dresser des plans, faire des devis, remuer des pierres, réparer et édifier, et que cependant on n'a pas la liberté de planter un clou sans que l'administration en ait délibéré à Paris, il y a des lenteurs forcées, qu'on n'a peut-être le droit d'imputer à personne. Aussi n'accusé-je qui que ce soit ; mais je déplore d'autant plus notre situation à Jérusalem, que les autres nations nous devancent en activité et en sacrifices. Espérons

dans l'avenir. Puissions-nous voir se vérifier le proverbe : *On ne perd jamais rien à attendre.* Déjà le terrain a été déblayé ; les vils animaux qui l'encombraient sont chassés, le charnier a disparu, et, si la restauration n'est pas complète, du moins la dignité du lieu est rétablie, et le cœur n'est plus oppressé par le douloureux spectacle des profanations ! un mur entoure le monument, et notre consul seul permet d'en franchir l'enceinte.

J'avais avec moi un autel portatif et tout ce qu'il faut pour célébrer le saint sacrifice : je descendis dans une crypte pratiquée sous le sanctuaire, où je trouvai deux chambres dont les premiers chrétiens avaient fait des chapelles ; j'y dressai mon autel, et j'y commençai la messe avec des sentiments de dévotion faciles à comprendre.

Quelle bonne fortune de pouvoir, au début, méditer le mystère accompli en ces lieux, et revoir, avant de suivre les diverses phases de la vie du Sauveur, les circonstances miraculeuses de la nativité de la Vierge immaculée, sa divine mère !

Voici, d'après les auteurs reconnus, le récit de ces faits merveilleux (1).

(1) L'auteur, en donnant ce récit et ceux qui suivront, ne prétend pas offrir comme certaines les traditions sur lesquelles ils reposent ; seulement il ajoute, aux faits rapportés dans l'Evangile, des circonstances probables qui aident l'esprit et le cœur à se pénétrer du mys-

« En ce temps-là vivaient, près de Nazareth, deux époux vertueux de la tribu de Juda. Ils s'appelaient Anne et Joachim. Joachim descendait en ligne directe de David par Mathan ; Anne était petite-fille d'Aaron. D'après la loi de leur naissance, ils auraient dû habiter Bethléem, mais lorsque Hérode monta sur le trône et entreprit d'anéantir toute la maison des

tère. C'est le conseil des maîtres de la vie spirituelle, comme on peut le voir expliqué au long dans une note du *Voyage en Judée.*

Volontiers il dirait au lecteur avec saint Bonaventure :

« Pour ce moment, j'ai songé seulement à vous initier comme je pourrais à ces méditations de la vie du Christ ; mais je voudrais que vous fussiez guidé par un homme plus expérimenté et plus savant que moi, parce que je me reconnais très-insuffisant en pareille matière. Néanmoins, et comme je juge qu'il vaut mieux dire quelque chose tant bien que mal que de me taire tout à fait, je ferai l'épreuve de mon impuissance, et je vous parlerai familièrement, avec mon langage simple et sans recherche.....

« Maintenant il ne faut pas croire que nous puissions méditer tout ce que la tradition certaine nous rapporte comme ayant été fait ou dit par Notre-Seigneur Jésus ; il ne faut pas croire non plus que tout soit écrit. Pour moi, *afin de laisser en vous une plus grande impression*, je vous raconterai les événements comme ils ont été ou *comme ils auraient pu être, ou comme l'on peut croire qu'ils sont arrivés*, et d'après certaines images et représentations que l'esprit perçoit de diverses manières. En effet, pour ce qui touche la sainte Écriture, nous pourrons méditer, exposer, et comprendre diversement, *selon que nous le croyons utile*, pourvu que ce ne soit ni contre la vérité de la vie, de la justice et de la doctrine, ni contre la loi et les bonnes mœurs. Quand donc vous me verrez raconter : « Le Seigneur Jésus a fait et parlé ainsi, » ou employer d'autres formes analogues, et que mon récit ne pourra se prouver par les saintes Écritures, ne le prenez pas autrement que comme une pieuse méditation, c'est-à-dire prenez que j'ai dit : « Représentez-vous que le Seigneur Jésus a fait et parlé ainsi ; » et de même dans tous les cas semblables. » (*Médit. de S. Bonaventure*, 1 vol. in-18, 500 p. Putois-Cretté, édit.)

Machabées qui avaient gouverné les Juifs dans les derniers temps, plusieurs descendants de la famille royale de David, tombée à peu près dans l'oubli, craignant avec raison la fureur du tyran, s'étaient réfugiés dans la Galilée, vers les limites du royaume; et là, retirés au milieu des montagnes, ils vivaient de leur travail auprès de Nazareth. Ainsi s'explique la présence de nos deux patriarches dans une contrée qui n'était pas la terre de David.

« L'habitation de Joachim était agréablement située dans un pays de collines entremêlées de prairies et d'arbres, sur une hauteur entre la vallée de Zabulon et Nazareth. Une gorge plantée de térébinthes conduisait à la ville. Devant la maison, une cour fermée dont le sol était le rocher nu; autour de la cour, un mur assez bas derrière lequel circulait une belle haie vive; sur l'un de ses côtés, on voyait de petits bâtiments destinés à servir d'entrepôt ou de logement pour les domestiques. Plus loin, un hangar abritait le bétail et les bêtes de somme.

« La maison elle-même était assez grande. Elle pouvait représenter à l'intérieur la contenance d'une maison de village de moyenne grandeur. Elle se divisait en un certain nombre de pièces, par des cloisons formées de branches entrelacées, mobiles pour la plupart et qui ne s'élevaient pas jusqu'au toit.

« Anne et Joachim étaient particulièrement distin-

gués. Type juif où se remarquait je ne sais quel grand air qui produisait le charme et commandait le respect ; gravité merveilleusement aimable ; caractère égal, doux et tranquille, dissimulant sous les traits de la jeunesse la gravité de l'âge mûr. Ils jouissaient d'une honnête aisance et n'abusaient point de leur fortune, qu'ils divisaient en trois parts, la première pour le temple, la seconde pour les pauvres, et la troisième pour eux-mêmes. Ils offraient ce qu'il y avait de mieux à l'autel du Seigneur ; les pauvres recevaient la meilleure des deux autres parts; ils conservaient pour eux la moins bonne. Ils vivaient donc modestement, habitant de petites chambres séparées où ils se livraient fréquemment à la prière. Souvent lorsque Joachim était obligé de sortir pour aller visiter ses troupeaux, on le trouvait isolé à l'écart et priant dans la prairie.

« Dix-neuf ans s'étaient passés depuis leur mariage. Or une grande douleur oppressait leur âme au milieu des délices d'une vie si pure et si sainte. Ils n'avaient point d'enfants, et, chez les Juifs, cette privation était regardée comme une malédiction. Souvent les personnes qui les voyaient leur disaient des choses pénibles à cet égard ; et ces insultes augmentaient leur chagrin.

« A l'époque dont nous parlons, leur peine était à son comble. Ils s'étaient rendus à Jérusalem, selon la

coutume, pour la fête des Encénies. Tous les enfants d'Israël étaient accourus pour offrir des sacrifices au Dieu de leurs pères, et le grand prêtre Ruben immolait leurs victimes. Joachim se présenta à son tour. Il portait un agneau, symbole de douceur et d'innocence, figure de l'Agneau qui devait expier les péchés de la terre. Anne le suivait, la tête voilée, le cœur plein de soupirs et de larmes. Le grand prêtre, en les apercevant monter les degrés du temple, n'eut pour eux que des paroles de mépris et de reproche. — Vous est-il permis, leur dit-il, de présenter votre offrande au Seigneur, vous qu'il n'a pas jugés dignes d'avoir une postérité? Ne savez-vous pas qu'en Israël l'époux qui n'a pas la gloire d'être père est maudit de Dieu? — Et, après avoir ainsi parlé en présence de tout le peuple, le grand prêtre refusa de recevoir l'offrande des malheureux époux. Joachim, navré de douleur, ne voulut point revenir à Nazareth avec les témoins de son opprobre. Il se rendit dans une campagne voisine de Jérusalem, où des bergers gardaient ses troupeaux. Anne retourna seule dans sa demeure, offrant à Dieu le sacrifice d'une âme humiliée et d'un esprit brisé par la souffrance.

« Heureusement, cette cruelle épreuve, si héroïquement supportée, allait recevoir de Dieu sa récompense. Un jour que Joachim se trouvait seul dans les champs, à l'heure où les agneaux fatigués cherchent

les frais ombrages, une lumière, plus éblouissante que le soleil, frappa ses regards ; et l'ange Gabriel se tint debout devant lui. Joachim se prosterna, car cette vision l'effrayait.

« Ne crains point, dit le messager céleste. Je suis l'ange du Seigneur. C'est Dieu même qui m'envoie. Il a prêté l'oreille à ta prière, et tes aumônes sont montées en sa présence. Voici ce que dit le Seigneur : Anna, ton épouse, mettra au monde une fille à la quelle vous donnerez le nom de Marie. Elle sera consacrée à Dieu dans le temple ; le Saint-Esprit habitera en elle dès le sein de sa mère et y il opérera de grandes choses. — Après ces mots, l'ange disparut.

« Or, le matin de ce jour, qui était consacré au Seigneur, Anna, sur l'avis de ses femmes, quittant ses vêtements de deuil, avait repris des ornements de fête, et s'était mise en devoir de rejoindre son mari. Lorsqu'elle fut arrivée non loin de la maison qu'il habitait, elle s'assit à l'ombre d'un laurier en fleur, et, levant les yeux vers le ciel, elle aperçut un nid de passereaux caché dans le feuillage. A cette vue, poussant un profond soupir :

« Hélas ! s'écria-t-elle, à qui pourrais-je me comparer dans ma douleur ? quelle mère m'a donné le jour, pour être un sujet de contradiction en présence des fils d'Israël ? Ils ont insulté ma misère ; ils m'ont

repoussée du temple du Seigneur ! Hélas ! à qui pourrais-je être comparée ?

« Les oiseaux du ciel sont féconds devant vous, ô mon Dieu ; les animaux sauvages qui peuplent la solitude ont reçu de votre main la fécondité. A qui ressemblé-je donc ? L'onde elle-même est fertile ; les flots des mers, orageux ou paisibles, l'armée des poissons qui vivent dans leur sein, chantent votre gloire. La terre produit en son temps des fleurs et des fruits, et vous bénit, ô Seigneur ! Et moi seule je vis dans la malédiction ! »

« Alors un ange descendit près de l'affligée. Anna, lui dit-il, Dieu a entendu vos soupirs. Vous concevrez dans votre sein et vous aurez un enfant de bénédiction.

« Vive le Seigneur mon Dieu, reprit Anna ! s'il me donne un enfant, je le consacrerai dans son temple pour le servir tous les jours de sa vie.

« Deux autres envoyés célestes, apparaissant alors, dirent à Anna : Voici venir Joachim, votre époux, avec de nombreux troupeaux. Vous le rencontrerez à la porte Dorée, et tel sera le signe de la vérité de notre promesse.

« Joachim avait en effet quitté sa maison des champs pour venir retrouver sa fidèle compagne. Il amenait des agneaux purs et sans taches, douze jeunes taureaux, avec cent beliers vigoureux, destinés à être offerts au Seigneur.

« Anna se mit en marche afin d'aller à sa rencontre. Comme elle approchait de la porte Dorée, elle vit de loin son époux qui chassait devant lui ses troupeaux. Les deux saints vieillards s'embrassèrent, mêlant leur commune joie dans un chaste baiser.

« C'est maintenant, s'écria l'heureuse Anna, que Dieu m'a comblée de ses bénédictions. Il fait cesser ma viduité et m'accorde le bonheur d'être mère. »

« Ils se racontèrent ensuite leur vision merveilleuse, et dans l'admiration que leur causaient ces manifestations célestes, ils rendirent grâces à Dieu.

« Anna conçut donc Marie, la sérénissime reine des anges, le 8 décembre, jour auquel l'Église célèbre la fête de son Immaculée Conception. Ensuite ils attendirent en paix l'accomplissement des promesses divines.

« Or, vers le commencement du mois de *tisri*, le septième mois de l'année sacrée des Hébreux, le premier de leur année civile, et, selon notre manière de compter, le 8 septembre de l'année 734 de la fondation de Rome, le vingt-sixième du triumvirat d'Auguste, le troisième de la cent quatre-vingt-dixième olympiade, sous le consulat de Furius Népos et de Julius Silanus, un samedi, à l'aube du jour, lorsque toute la Judée affluait à Jérusalem pour y célébrer la fête des Tabernacles; le temple, les portiques de la cité sainte, et les jardins qui l'entouraient étant tout émaillés de nombreuses tentes de feuillage, où s'abri-

tait le peuple de l'antique alliance; prêtres, lévites, sacrificateurs, vierges et musiciens étant occupés à relever l'éclat et la pompe des cérémonies, l'heureuse épouse de Joachim mit au monde celle qui devait être le temple véritable où reposerait le Dieu d'Israël. »

Ce fut ainsi que la mère de Dieu fut conçue et reçut le jour « en une maison qu'avaient les parents de sainte Anne, parmi les brebis bêlantes et les chansons des pasteurs, » au rapport de saint Jean Damascène.

L'heureuse Anna, devenue mère, s'écria : « Mon âme surabonde de joie à la vue de ces merveilles ! » Et elle accueillit avec un doux baiser la Vierge immaculée que le Seigneur lui donnait. Ensuite elle continua en ces termes l'hymne de son allégresse et son chant d'action de grâces :

« Félicitez l'heureuse mère qui a vu cesser sa stérilité, qui a vu le fruit des promesses; dont la vieillesse possède enfin la joie qu'elle a tant désirée, et allaite un enfant de bénédiction.

« J'ai dépouillé les tristesses de la stérilité pour la joie de la maternité.

« Que cette vertueuse Anna des anciens jours, l'heureuse rivale de Phénenna, prenne part à mon triomphe. La même merveille s'est renouvelée en moi.

« Que l'antique Sara préside à nos fêtes; elle a figuré mon enfantement merveilleux après tant d'années de stérilité.

« Que toutes les femmes qui n'ont point connu le bonheur d'être mères célèbrent la céleste faveur de ma fécondité. »

Anna chantait ainsi.

Cependant Joachim, absorbé par les sentiments de la reconnaissance et de la joie, remerciait Dieu au fond de son cœur d'avoir effacé son opprobre et glorifié son nom parmi les enfants d'Israël.

Alors une voix se fit entendre du haut du ciel, elle s'adressait à Marie et elle disait : « Bénie sois-tu en ce monde, ô ma bien-aimée ; une compagnie céleste assiste à ta naissance ; jamais tant de joie n'avait paru chez les anges ; que le Saint-Esprit se repose en toi. Le ciel et la terre seront soumis à ta puissance ; les anges te serviront comme leur souveraine ; à toi sera le monde ; à toi l'humanité que tu vas guérir. »

Ainsi fleurissait la tige desséchée de David, au milieu de ces pays que la bénédiction d'en haut venait encore visiter.

« Quelque temps après cette bienheureuse naissance, Joachim et Anna réunirent dans leur maison, pour un grand festin, les prêtres, les principaux du sénat et du peuple, et toute leur famille. La Vierge fut présentée aux prêtres, qui appelèrent sur son berceau les bénédictions du ciel.

« Dieu de nos pères, dirent-ils, bénissez cet enfant ; donnez-lui un nom qui soit célèbre d'âge en âge. »

Et tous les assistants répondirent : Qu'il soit ainsi! qu'il soit ainsi!

Anna, prenant alors sa fille dans ses bras, éleva la voix et dit :

« Je chanterai un cantique de louange au Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée pour me venger des reproches de mes ennemis.

« Le Seigneur Dieu m'a donné un fruit précieux de justice et de miséricorde. Qui dira au fils de Ruben que la vieille Anna est devenue mère? Tribus d'Israël, écoutez, entendez une merveille! Anna allaite un enfant! »

Tous les convives prirent part à son allégresse. Ils imposèrent à la fille de Joachim le nom qui lui avait été donné par l'ange au jour de la promesse; c'était Mirjam ou Marie, c'est-à-dire la maîtresse, ou l'étoile de la mer (1).

« Lorsque la sainte vierge Marie parut au monde pour la première fois, dit la sœur Catherine Emmerich, il y eut une grande joie dans le ciel, aux limbes et sur la terre. Et, au même temps, les démons furent saisis d'une angoisse inexprimable (2).

« Je la vis dans le ciel présentée aux trois personnes

(1) Tiré, presque mot à mot, de l'abbé Darras.

(2) L'Église n'a point prononcé sur les révélations de la sœur Catherine Emmerich; mais elle ne les a pas non plus condamnées. Plusieurs auteurs fort graves les repoussent énergiquement; d'autres les admettent. L'auteur ne les cite point comme une autorité, il les rapporte lorsqu'elles ne contredisent point l'histoire, quand elles paraissent vraisemblables et communiquent de l'intérêt au récit.

de la sainte Trinité, et saluée avec une joie indicible par toute l'armée céleste. Je vis sa naissance annoncée aux patriarches dans les limbes. Je vis tous ces saints patriarches, et surtout Adam et Ève, pénétrés d'une joie inexprimable, à cause de l'accomplissement de la promesse faite dans le paradis terrestre. Je connus aussi qu'il y avait un progrès dans l'état de grâce des patriarches, que leur demeure s'éclairait et s'élargissait, et qu'ils acquéraient une grande influence sur ce qui se passait dans le monde. Il semblait que tous les travaux, toutes les pénitences de leur vie, tous leurs combats, leurs prières et leurs désirs étaient, pour ainsi dire, arrivés à maturité.

« Je vis aussi un grand mouvement de joie dans la nature, et j'entendis des chants harmonieux. Les cœurs des hommes de bien se sentaient plus joyeux que de coutume ; et chez les pécheurs il y avait comme une grande angoisse et un violent brisement de cœur.

« Mais les démons surtout sentirent l'effet de la présence de Marie sur la terre. Ils s'irritèrent en voyant celle dont le pied devait écraser la tête du serpent et détruire leur puissance. Je vis spécialement dans la contrée de Nazareth et dans la terre promise plusieurs possédés agités par des convulsions violentes. Ils se précipitaient çà et là avec de grandes clameurs, et les démons criaient par leur bouche : Il faut partir, il faut partir !

« A Jérusalem, je vis le vieux prêtre Siméon, qui habitait près du temple, effrayé à l'heure de la naissance de Marie par les cris affreux des possédés enfermés en grand nombre dans un édifice contigu à sa demeure et sur lequel il avait un droit de surveillance. Je le vis à minuit se rendre sur la place devant la maison des possédés ; un homme lui demanda la cause de ces cris qui troublaient le sommeil de tout le monde. Alors un possédé s'exclama avec plus de force, demandant à sortir. Siméon lui ouvrit la porte, et le possédé se précipita dehors, et Satan cria par sa bouche : Il faut partir ; nous devons partir. Il est né une Vierge ; il y a sur la terre une quantité d'anges venus avec elle pour nous tourmenter ; nous devons partir, et nous ne pourrons plus posséder un seul homme ! — Le vieux Siméon se mit en prière ; le malheureux possédé fut violemment jeté çà et là sur la place, et je vis le démon sortir enfin de son corps.

« Je vis aussi la prophétesse Anne, et Noémie, sœur de la mère de Lazare, réveillées et informées par une vision de la naissance d'un enfant d'élection. Elles se réunirent pour se communiquer ce qu'elles avaient appris et louer Dieu toutes deux ensemble. »

C'est ainsi que le ciel, la terre et l'enfer semblèrent tressaillir au moment de la naissance de Marie.

Longtemps on ignora dans l'Église le jour précis de la conception et celui de la nativité de la sainte

Vierge. La tradition s'en était perdue. On honorait le sanctuaire vénéré du fond duquel j'écris ces lignes; mais on n'y célébrait point d'anniversaire bien fixe. Or, il arriva qu'un pieux solitaire, dont la vie inconnue aux hommes s'exhalait sous l'œil de Dieu comme le parfum des fleurs au désert, entendait chaque année, dans la nuit du 8 septembre, d'angéliques harmonies, qui descendaient des cieux. Surpris de cette merveille, il pria le Seigneur de lui révéler ce que signifiaient ces concerts. Alors un ange lui apparut et lui dit : « La Vierge immaculée, qui fut mère de Dieu, est née cette nuit même. Les hommes l'ignorent ; mais les anges chantent sa nativité dans les cieux. »

Depuis que le précieux secret fut ainsi communiqué au monde, l'Église célèbre, le 8 décembre et le 8 septembre, les jours de bénédiction où s'opérèrent la conception et la nativité de la très-sacrée Vierge.

« Ce n'est pas sans un profond mystère, dit un chroniqueur, que la naissance de Marie fut placée à l'époque de l'année où les arbres courbent vers la terre leurs rameaux chargés de fruits, où les grappes commencent à rougir aux ceps de la vigne, où le laboureur joyeux voit enfin couronner ses espérances. La vigne, dont l'automne recueille les doux présents, n'est-ce pas le peuple d'Israël qui jouit du Sauveur attendu par les prophètes et les patriarches? ou plutôt, n'est-ce point Marie elle-même, cette vigne cé-

leste dont le vin précieux fait germer les vierges? »

Pendant bien des années, en souvenir de la vision miraculeuse, les populations de la France méridionale, si dévouées au culte de Marie, conservèrent la coutume de passer en prière la nuit de la Nativité. La voix des anges se mêlait secrètement aux concerts de la foule pieuse, répétant les saints cantiques dans le silence de la nuit, sous les voûtes de l'église illuminée par mille flambeaux comme le dôme du ciel.

Tel est le mystère opéré, dit-on, dans la crypte de Sainte-Anne. Heureux pèlerin, pouvais-je commencer mes visites de Jérusalem sous de meilleurs auspices? Je débutai par une prière à sainte Anne, à saint Joachim, les ancêtres de Jésus-Christ selon la chair; je me réjouissais avec les anges du miracle de pureté qui préparait une mère au Rédempteur.

Hélas! pourquoi faut-il mêler toujours aux souvenirs les plus doux les froides discussions de la critique? Et cependant telle est l'une des premières obligations du voyageur consciencieux en terre sainte. Les siècles ont passé; l'erreur et la vérité se sont vues aux prises en Palestine; et la vérité, combattue par la haine, défigurée quelquefois par une piété peu éclairée, obscurcie par les injures du temps, nous arrive trop souvent avec peine.

Ici deux opinions sont en présence. La sainte maison de Lorette dispute à l'église Sainte-Anne l'honneur

d'avoir été le sanctuaire où s'opéra l'immaculée Conception. La question est délicate et d'autant plus difficile à traiter que l'Écriture ne révèle rien à ce sujet, et que nous sommes absolument privés de documents historiques contemporains. Saint Jean Damascène, au huitième siècle, est la plus ancienne et la plus grande autorité en faveur de l'église Sainte-Anne; et la plupart des auteurs du moyen âge ont adopté son opinion. Mais plusieurs souverains pontifes soutiennent le contraire, dans leurs bulles en faveur de Lorette.

En présence de telles autorités je ne me permettrai pas d'ouvrir un avis; et je dirai volontiers avec monseigneur Mislin : « Cette question fort difficile n'aura « probablement jamais, au point de vue historique, « de solution certaine. — Un voile mystérieux de « modestie, d'humilité et de sainteté recouvre les « premières années de celle dont le nom devait res« plendir avec plus d'éclat que le soleil. Une pieuse « curiosité serait tentée de s'en plaindre parfois; mais, « si cette connaissance nous eût été nécessaire, elle « nous aurait été révélée comme les autres. . . . . .
« D'ailleurs on ne saurait douter que la sainte fa« mille n'ait habité ce lieu, ce qui suffit pour nous le « rendre cher et sacré. . . . . »

Malgré ces incertitudes, la foi trouve donc son aliment, et la piété sa consolation, dans ce sanctuaire vénérable qui vit Marie enfant, où se succédèrent plus

tard des générations de saintes recluses, où les premiers chrétiens et, après eux, les soldats de la croix vinrent à flots pressés honorer la Vierge mère du Rédempteur. Je le quitte, mais j'y reviendrai ; et cette fois ce ne sera plus seul, mais avec tous nos amis et M. de Barrère qui leur en fera les honneurs. Nous y dirons encore la messe, nous y prierons ensemble pour la France, et les voix de nos jeunes gens y feront entendre de gracieux cantiques à la Reine des anges, à la mère de toute pureté.

Que l'église Sainte-Anne sorte bientôt de l'obscurité où elle reste encore ; c'est notre vœu le plus cher. Que l'œuvre ébauchée s'achève, et que bientôt nous retrouvions ce sanctuaire dignement restauré ! Cette espérance est légitime quand c'est la France qui doit agir. Ce monument fut élevé par nos pères ; les pierres en furent, en quelque sorte, cimentées par leur sang. La France terminera l'œuvre sainte : et la Vierge immaculée devra ce nouveau triomphe au pays de ses prédilections.

IV

NOS PREMIERS DEVOIRS.

Si j'avais quitté, au point du jour, une demeure silencieuse, je devais la retrouver bien autre à mon retour. Quelle joie, quelle animation dans ce lieu de retraite et de prière! Lorsqu'un nuage d'automne a versé sur la terre une forte ondée, si le soleil reparaît tout à coup et dissipe les vapeurs, on entend sous les arbres les oiseaux secouer leurs ailes frémissantes et témoigner leur aise par des gazouillements qui se provoquent, se répondent, se croisent, et forment un concert gracieux. Ainsi de nos jeunes amis après une bonne nuit et un de ces sommeils comme on en fait à leur âge. Ils vont d'une chambre à l'autre, s'appellent, échangent de joyeux propos. Plusieurs, établis sur les toits en terrasse, lavent leur fusil, fourbissent leurs révolvers, ces joyaux d'une jeunesse ardente; et cependant, au milieu de cette joie, ils n'oublient point qu'ils sont à Jérusalem, et leurs yeux se reportent vers la coupole du Saint-Sépulcre où les entraîne leur cœur.

Lorsque tout le monde est prêt, nous allons à Casa-

Nova, où le gros de la caravane nous attend pour une délibération importante ; il s'agit de l'emploi de nos journées et aussi de l'ordre dans lequel se feront les explorations.

Qu'allions-nous voir? Par quoi fallait-il débuter? Chacun interrogeait l'itinéraire qu'il avait apporté de France ; les uns voulaient commencer par l'église du Saint-Sépulcre; d'autres étaient pressés de gravir la montagne de Sion ; les avis se multipliaient. Enfin, sans mépriser l'autorité des guides, sans contester, non plus, leur utilité réelle, nous résolûmes de ne point nous y soumettre absolument, et de n'accepter d'autre conduite que celle de l'Écriture et de Josèphe.

Tel sera le règlement de nos journées. De bon matin, chacun sera libre d'aller satisfaire sa dévotion dans le sanctuaire qu'il aura choisi. A neuf heures nous sortirons tous, et nous serons de retour à midi pour le dîner. A trois heures, nouvelle excursion jusqu'à la tombée de la nuit. Et puis le souper, et puis la conversation, et la prière du soir en commun, enfin, le retour au couvent de la Flagellation.

Trop nombreux pour aller ensemble, nous nous diviserons en quatre bandes. Les habitants de Casa-Nova retiendront trois drogmans chargés de les piloter à leur fantaisie, et nous emmènerons, dans notre couvent de la Flagellation, un quatrième interprète qui sera exclusivement à nous.

Ce matin, nous nous reposerons, et nous resterons à *Casa-Nova*, devisant avec nos amis jusqu'à l'heure du dîner.

Vers trois heures, nous irons faire nos soumissions à l'autorité. Le révérendissime père Custode de terre sainte a déjà bien voulu accueillir nos hommages. Nous sommes ses hôtes; à lui, par conséquent, nos premières salutations. Il s'est montré affable et plein du désir de nous être agréable.

Son Excellence monseigneur Valerga, patriarche latin de Jérusalem, recevra les premières de nos visites. Aucun pèlerin, j'ai lieu de le croire, ne s'est présenté devant ce prélat sans éprouver une de ces impressions fortes qui forment comme les points de repère du voyageur, lorsqu'il cherche, plus tard, à recueillir ses souvenirs.

Quelquefois un homme, avec mille bonnes qualités intimes, a reçu de la nature un extérieur peu avenant. On entre chez lui, l'imagination occupée de je ne sais quel idéal, et, en l'abordant, on est tenté de s'écrier : N'est-ce donc que cela? Le patriarche actuel de Jérusalem semble, par je ne sais quelle prédestination, fait exprès pour rappeler l'image de ces hommes vénérables que les premiers siècles nous montrent assis sur le trône du frère du Seigneur.

Quelle mission est la sienne! Succéder à une telle suite de pontifes!

Saint Jacques le Mineur ouvre la glorieuse série, l'an 33 de l'ère chrétienne.

Après lui viennent :

Saint Siméon, fils de Cléophas (60).
Juste I (107).
Zachée ou Zacharie (111).
Tobie.
Benjamin I.
Jean I.
Mathias.
Benjamin II.
Philippe.
Sénèque.
Juste II.
Lévi.
Éphrem.
Judas.
Marc (135) [1].
Cassius.
Publius.
Maxime I.
Julien I.
Gajon.
Symmachus.
Cajus.
Julien II.
Capiton.
Maxime II (183).
Antoine.
Valens.
Dulchiers.
Saint Narcisse.
Dius.
Germanion.
Gordius.
Saint Narcisse (rétabli sur son siége).
Alexandre (212).
Mazabonès (253).
Himénée (260).
S. Zambdas (296).
Hermon ou Thermon (298).
Saint Macaire I (312).
Maxime III (331).
Saint Cirille (351).
Jean II (386).
Parachile ou Praile (416).
Juvénal (429).
Anastase (457).
Martyrius (477).
Salluste (485).
Élie (chassé par Sévère, hérétique) (492).
Jean III (513).
Pierre (525).
Macaire II (545).
Eustochius (553).
Macaire (rétabli) (564).
Jean IV (571).
Amoros ou Hamos (593).

[1] *Nota.* Jusqu'ici tous les évêques de Jérusalem ont été pris exclusivement dans la nation juive; à dater de ce moment, on ne fait plus attention aux nationalités. Le plus digne de la communauté chrétienne est choisi, sans distinction de grec ni de gentil.

Hesichius (601).
Zacharie (609).
Modestus.
Sophrone (633).

Le siége ne fut pas toujours rempli sous le règne des Sarrasins ; on connaît seulement quelques patriarches dont voici les noms :

Théodore (759).
Élie (787).
Jean V (795).
Thomas (802).
Oreste (1006).
Siméon (1088).

Après Siméon, la lignée des patriarches orientaux cesse pour ne plus s'ouvrir.

Un patriarcat latin essaya de se greffer sur la tige épuisée, à l'ombre et sous la protection de la bannière de la croix. Le nouveau trône pontifical s'écroula lorsque fut brisé le sceptre du dernier roi de Jérusalem. Et neuf cents ans après, monseigneur Valerga reçoit de Sa Sainteté le pape Pie IX le périlleux honneur de le relever.

Aimable et distingué, le prélat ouvrit ses salons à la foule de nos pèlerins avides de le voir et de l'entendre. Il fit apporter les sorbets et le café, inséparables de toute réception orientale. Il eut, pour tous, une parole aimable.

En quittant le patriarcat, nous nous dirigeâmes vers le consulat de France. M. de Barrère nous y attendait avec cet empressement gracieux dont chacun aime à s'entretenir au retour dans la patrie.

Il est difficile de trouver, loin de son pays, un représentant plus complet de la courtoisie française. M. de Barrère a consumé une jolie fortune à rendre agréable à ses compatriotes le séjour de la ville sainte. De pauvres voyageurs ont bien souvent reçu de sa générosité le moyen d'achever leur course sans trop de souffrances.

Monseigneur le patriarche et M. le consul de France inviteront successivement plusieurs de nos pèlerins à dîner chez eux. Ainsi la connaissance se fera plus complète : et de bonnes et de gracieuses soirées termineront agréablement des journées pénibles d'exploration.

Et, maintenant, nous voici libres de tout devoir et de toute préoccupation étrangère. Pour être tout entiers à la ville sainte, nous avons parcouru les localités environnantes dont j'ai rendu compte dans mon *Voyage en Judée.* Nous avons eu le bonheur de voir Bethléem et la grotte de la Nativité, la maison de la Visitation où naquit le précurseur, le tombeau d'Abraham, le Jourdain où fut baptisé Jésus ; il faut maintenant nous circonscrire dans une limite étroite autour de la ville et concentrer notre âme dans les souvenirs de la Passion, en présence des lieux témoins du grand drame régénérateur. Nous nous prosternerons à Gethsémani, nous monterons au Calvaire, et le jour de Pâques nous irons sur la montagne des Oliviers admirer

les splendeurs de la foi. Nous gravirons les hauteurs de Sion où les échos nous rendront les frémissements de la harpe de David ; nous écouterons les tristesses désolées de sa pénitence et les cantiques inspirés de sa reconnaissance. Saturés alors de Jérusalem et de ses souvenirs, armés pour la lutte, nous retournerons dans notre France redire, à ceux qui n'auront point eu le bonheur de voir, les consolations du saint voyage et la force que donne la prière au chrétien agenouillé, le front sur la pierre du tombeau de Jésus-Christ.

V

LE MONT MORIAH.

Jérusalem, nous l'avons dit, est assise sur quatre hauteurs, le mont Moriah, le mont Acra, la colline de Bethzéta et le mont Sion. Rien au monde d'accentué comme son enceinte. Par le seul côté de Bethzéta elle touche aux pays circonvoisins. De toutes parts ailleurs elle est isolée par des vallées profondes qu'elle domine avec une sorte de majesté. Au nord et à l'orient, la vallée de Josaphat, avec son torrent de Cédron qui va perdre ses eaux dans la mer Morte; au midi, la vallée de Hennon ou de la Géhenne; à l'occident, la vallée de Géhon, séparée, au nord-ouest, de celle de Josaphat, par les hauteurs de Bethzéta. Vue du sud-ouest surtout, elle semble ne point appartenir à la terre, et ses dômes, et ses minarets, et ses coupoles apparaissent au-dessus de ses murailles crénelées, comme ces hardis châteaux forts que nos seigneurs du moyen âge plantèrent dans le nid des aigles.

On voudrait retrouver, dans son enceinte, ces gorges et ces hauteurs qui, sous les rois de Juda, donnèrent

tant de charmes et de beauté à ses palais, à sa forteresse, à son temple. Mais ici, plus que nulle part, peut-être, s'est accomplie la parole du précurseur : « Les collines seront abaissées et les vallées comblées. » Une légère dépression seulement indique la limite du mont Moriah d'avec celui de Sion. Les pentes de Bethzéta, occupées encore par des constructions, sont à peine sensibles. Le mont Sion domine seul ; cependant les vieilles dénominations restent ; et pour l'observateur, elles sont des points de repère essentiels à constater. Chacune de ces hauteurs a sa chronique particulière et contribue à l'histoire générale de Jérusalem.

Nous les rechercherons donc avec soin, pour les suivre comme si elles étaient encore une réalité ; et, dès aujourd'hui, fidèles à cette résolution, nous commencerons nos visites par l'exploration du mont Moriah.

Sion est plus connu sans doute et plus célèbre peut-être, à cause de David, qui l'a immortalisé, à cause de sa forteresse et de son rôle dans la guerre. Mais Sion eut seulement l'avantage d'être la cité du roi. Au mont Moriah, les grands mystères symboliques, et ce temple unique dans l'univers qui contient la majesté de Dieu.

Le Moriah est d'ailleurs le premier dans l'ordre chronologique. Il a un nom bien longtemps avant la

prise de Jérusalem, avant la chute de la forteresse bâtie par les Jébuséens sur le mont Sion. Nous y re-retrouvons, dès l'année 1912 avant Jésus-Christ, 900 ans par conséquent avant David, des événements qui préparent le mystère de la Rédemption. Avec la construction du temple, il devient le centre autour duquel gravitent les phases de la destinée d'Israël ; et son histoire est l'abrégé des merveilles qui annoncèrent le Messie.

Allons donc avant tout au mont Moriah étudier Jérusalem. Son passé nous révélera les merveilles de l'Ancien Testament, et ses miraculeuses destinées nous conduiront insensiblement vers l'Évangile.

Hélas ! la visite de cette montagne est promptement faite pour celui qu'amène seulement une curiosité banale. Il sort de sa demeure, descend quelques rues obscures, et, au moment où il s'y attend le moins, à l'extrémité d'une rue qui débouche sur la place tant désirée, il entend la voix inflexible du fanatisme qui lui crie : On ne passe pas. — Heureux lorsque cette défense n'est pas accompagnée de quelque expression blessante comme *chien* ou *maudit*. Cette place est trop sacrée aux yeux des musulmans, pour qu'ils consentent à la voir profanée par la présence d'un chrétien. Ils y ont bâti leur mosquée ; et non-seulement ce lieu de prières restera inaccessible à tout autre qu'à l'enfant de Mahomet; mais les alentours eux-mêmes

en seront réservés. Il n'y a cependant point de sentinelle pour garder la place. A quoi cela servirait-il? lorsqu'il s'agit d'un chrétien, tout bon musulman a droit de faire justice. Aucune formalité n'est exigée. Point d'instruction de la cause ; ni procès ni jugement. Si vous vous avanciez de quelques pas au delà de la rue une nuée de Turcs sortiraient de leurs maisons, et se précipiteraient sur vous avec des pierres et des bâtons, car un chrétien, c'est l'image de la malédiction ; il est la malédiction même. Le droit naturel permet de se défaire d'un chien enragé, de repousser un fléau, d'éloigner la mort ; et le chrétien est assimilé à tout cela par le Coran.

Nous sommes huit Français, le duc de Lorge et son fils Augustin, MM. de Rosambo, de Monteynard, de Divonne, de Salaberry, de Vibraye et moi. Sur la limite fixée pour les hommes déclarés impurs, nous regardons. Un Turc trouve la chose mauvaise ; il nous fait signe de nous retirer. Nous étions dans nos droits ; nous ne bougeâmes point. Le scélérat poussa l'insolence jusqu'à croiser sa lance contre l'un de nous. Il y avait de quoi le piler sous le talon de nos bottes. Force fut de nous contenir cependant. Trois cents Turcs fussent venus soutenir la cause de l'insolent. L'autorité française elle-même eût été impuissante à nous secourir. Nous eussions compromis la position présente et à venir des pèlerins de Jérusalem. Il fallut

nous contenter de ne pas reculer d'une ligne devant la lance et de conserver, en face de ce brutal, une attitude fière et méprisante.

Voilà comment on entend l'alliance de la France avec la Turquie. Nous verserons des flots d'or et de sang ; nous immolerons ce qu'il y a de plus pur dans notre jeunesse française, pour la défense de ce peuple abruti ; et les traités lui laisseront le droit d'agir avec les enfants de la France comme avec des reptiles impurs!

Le lecteur ne s'attend plus à ce que je lui fasse maintenant une exacte description de la mosquée. Elle nous parut d'une belle architecture, mais elle est trop petite pour l'emplacement où fut le temple. Salomon, non content de consacrer une montagne entière à la demeure de son Dieu, avait encore élargi la place par de grandes terrasses dont les fondements reposaient dans la vallée. Sur une telle base il fallait un couronnement immense. La mosquée d'Omar s'élève belle, mais un peu grêle au milieu d'une esplanade exhaussée de huit marches. Elle s'oûvre par quatre portes faisant face aux quatre points cardinaux. D'élégants portiques présentent leurs voûtes arrondies devant chacune des portes. L'édifice est surmonté par une coupole autrefois dorée, mais actuellement revêtue de plomb.

Or, la mosquée est ce qui doit nous occuper le moins dans un lieu aussi vénérable.

Le mont Moriah, aujourd'hui profané, est, de toutes les montagnes de l'univers, une de celles auxquelles se rattache le plus de sens mystique. Son histoire paraît commencer à Abraham, et jusqu'au jour où Notre-Seigneur transporta l'autel sur le Calvaire, il fut, au milieu de la terre entière, le trône où reposait la majesté de Dieu.

J'ouvre ma bible vers les premières pages, et je lis ce passage sublime :

« Abraham planta un bois à Bersabée ; et il habita « longtemps ce pays. Or Dieu voulut l'éprouver, et il « lui dit : Prends Isaac, ton fils unique, que tu chéris ; « mêne-le dans la terre de Moriah, et offre-le en ho- « locauste sur la montagne que je t'indiquerai. — Et « Abraham, se levant pendant la nuit, sella son âne, « et conduisit avec lui deux jeunes gens et Isaac son « fils, et, lorsqu'il eut coupé le bois pour l'holocauste, « il s'achemina vers le lieu où Dieu lui avait ordonné « d'aller. Et, lorsqu'il y fut arrivé, il laissa derrière lui « ses deux serviteurs, et il gravit la montagne avec « Isaac. Alors il éleva un autel et y plaça le bois, et « après qu'il eut attaché son fils Isaac, il le mit sur le « bois disposé sur l'autel, et il étendit la main, et il « saisit le glaive pour immoler son fils. Et voilà qu'un « ange du Seigneur l'arrêta tout à coup en lui disant : « N'étends pas la main sur l'enfant, et ne lui fais au- « cun mal ; car je sais maintenant que tu crains Dieu,

« puisque tu n'as pas épargné ton fils unique à cause « de lui. »

Il n'est pas absolument certain qu'Abraham ait offert son sacrifice sur l'emplacement du temple de Salomon. Au lieu de Moriah, les Samaritains lisent la terre de Morée, et ils désignent le mont Garizim pour le théâtre du sacrifice. D'autres veulent que le fait se soit accompli sur le mont Thabor. Nous n'essayerons pas de mettre d'accord les interprètes. Le nom de Moriah veut dire vision en hébreu, et l'Écriture pourrait l'avoir appliqué à un endroit différent de celui que nous visitons. Cependant, nulle autre montagne appelée Moriah n'est réellement à la distance de trois journées de Bersabée, et ceci nous donne une présomption que nous sommes sur le théâtre même du sacrifice mystérieux.

D'ailleurs, avant même de l'avoir choisi pour sa demeure permanente, le Seigneur s'est plu, d'autres fois, à exercer ses miséricordes et ses justices sur cette même montagne. Je n'en citerai qu'un exemple.

Aux jours de calamité, où l'Ange du Seigneur frappait sans pitié les enfants d'Israël et les exterminait pour châtier le crime de David, le roi pénitent reçut l'ordre d'élever un autel dans l'aire d'Ornan le Jébuséite, sur le mont Moriah. Et lorsqu'il eut acheté l'emplacement de cette aire pour cent sicles d'or, et dressé son autel, et placé des victimes sur le bûcher, il vit

l'ange du Seigneur entre le ciel et la terre, qui avait à la main une épée nue tournée contre Jérusalem; et il se prosterna la face contre terre avec les anciens du peuple, et il invoqua le Seigneur; et le Seigneur l'exauça en faisant descendre le feu du ciel sur l'holocauste. Et il commanda à l'ange; et l'ange remit son épée dans le fourreau.

Cependant la merveille éternelle du mont Moriah devait être le temple de Salomon. Sur la fin de ses jours, le roi David, libre de ses ennemis, avait songé à élever une demeure magnifique à Jéhovah, son bienfaiteur. Mais Dieu lui avait dit : « Tu ne bâtiras point une maison à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as répandu le sang! » Et il avait réservé cette grande œuvre à Salomon. Aussi, dès les premières années de son règne, le jeune héritier de David avait tout préparé pour que rien ne manquât à la magnificence de l'édifice divin. L'imagination se perd dans les détails de cette œuvre immense. Cent cinquante mille ouvriers y furent employés en même temps. Je ne décrirai point les dimensions ni les mesures du temple, ni ses dehors, ni ses portiques, ni ses vestibules, ni ses appartements, ni les travaux immenses qu'exigea à elle seule la préparation du terrain pour mettre la montagne en état de supporter l'édifice. Un volume ne suffirait pas, surtout s'il fallait détailler la multitude des logements intérieurs, la

richesse des dorures, des bois exquis, des pierres précieuses, la quantité de lames, de gonds, de clous d'or, sans même compter, ce qui était bien plus précieux encore, les ornements sacerdotaux et lévitiques, les vases sacrés, les chandeliers, les instruments à l'usage du sacrifice, les encensoirs, les tables et tant d'autres objets dont l'or massif était la matière commune. Le lecteur ne se trompera point en donnant carrière à son esprit pour imaginer ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus riche, de plus magnifique, du travail le plus fin, du goût le plus exquis, et en quelque sorte de plus digne de la majesté du Seigneur. Ce chef-d'œuvre fut achevé la onzième année du règne de Salomon, au huitième mois appelé le mois de *bul*. La dédicace en fut solennelle, et Dieu, pour donner aux Juifs un témoignage éclatant de sa protection, permit qu'une nuée mystérieuse se reposât sur le temple au moment de sa consécration et l'enveloppât de la majesté du ciel.

Quelle place, dans l'histoire du monde, eût occupé le peuple juif si, fidèle à son Dieu, il l'eût servi dans son temple jusqu'au jour où la race de ses rois eût donné à la terre le Messie promis pour la rédemption du genre humain ! Comprend-on une gloire semblable? Le peuple de Dieu comblé de plus en plus des faveurs célestes se présentant au monde comme la garde d'honneur de Jésus-Christ ; quelle destinée sublime !

Malheureusement les Juifs ne surent jamais se rendre dignes des bienfaits de Dieu ; au lieu de l'aider dans l'accomplissement de ses desseins, ils les traversèrent continuellement, et ils forcèrent le Seigneur à se servir d'eux comme d'un instrument revêche qu'on brise lorsque l'ouvrage est achevé.

Écoutons l'histoire de leur temple, c'est le récit de leurs révoltes et des nombreux désastres qui préparèrent la dernière catastrophe.

Quatre cents ans après sa fondation, les Juifs s'étaient livrés à l'idolâtrie et à des excès en tout genre, au point que le Seigneur, ne pouvant rester davantage au milieu d'eux, leur envoya son prophète Jérémie pour leur dire : Écoutez, écoutez la parole de Jéhovah, rois de Juda et vous habitants de Jérusalem ! Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël :

Je vais amener sur ce lieu des maux tels que les oreilles en tinteront à quiconque les entendra : parce qu'ils ont profané ce lieu, qu'ils ont brûlé de l'encens à des dieux étrangers, parce qu'ils ont rempli cette terre du sang des innocents, et qu'ils ont élevé sur les hauts lieux des autels à Baal pour brûler leurs enfants en holocauste.....

« En effet, dit l'histoire du peuple de Dieu, Nabuchodonosor vint avec une armée puissante exercer les vengeances du Seigneur. Et le quatrième mois de l'an 528 avant Jésus-Christ, qui était le onzième de la der-

nière année de Sédécias, le cinquième jour du mois, après un siége opiniâtre de près de deux ans et demi, la brèche fut faite à la première enceinte de la place; et elle se trouva assez grande pour qu'on pût donner l'assaut.

Les vainqueurs se partagèrent aussitôt en deux bandes, dont l'une se précipita vers le temple. Alors le chef de l'armée prononça la peine de mort contre tous les Juifs sans distinction d'âge, de condition ou de sexe. Le lendemain, dès le point du jour, les officiers du roi de Babylone, s'étant assurés de toutes les portes, de toutes les issues et du temple même, abandonnèrent la ville au pillage et tous les habitants à la discrétion du soldat. Il n'est pas possible d'exprimer les horreurs de cette journée et de celles qui la suivirent. Le temple, la ville, les maisons particulières, les rues et les places publiques regorgeaient de sang. Le pillage fut entier, et le massacre général. Les prêtres furent les premiers immolés; les vieillards décrépits ne demandaient point grâce, les tendres enfants ne pouvaient obtenir faveur. Les femmes, les vierges, les jeunes hommes ne recevaient le coup fatal qu'après avoir épuisé la passion d'un soldat sans pudeur comme sans pitié. Le Seigneur avait été outragé sans mesure; il se vengea sans miséricorde. Son épée était sortie du fourreau, selon l'expression du prophète, elle ne devait plus y rentrer; elle n'y rentra en effet qu'après s'être

rassasiée de sang. Les coupables avaient beau crier vers le Seigneur ; il était sourd à leurs cris et résolu à ne plus les entendre. »

Le lendemain de ce jour terrible, Jérusalem n'était plus qu'un amas de palais et de maisons sans habitants, moins semblable à une grande ville qu'à un immense tombeau rempli d'un million de cadavres entassés les uns sur les autres. On ne cessa d'égorger que lorsque le soldat fut épuisé de force ou la ville de victimes. Il n'échappa de cette effroyable boucherie qu'un très-petit nombre de fidèles marqués au sceau de Dieu ; et tout ce qui trouva grâce devant le vainqueur fut emmené en captivité. Ainsi s'accomplit cette prédiction de Jérémie proclamée dix-huit ans auparavant :

« Ces nations serviront le roi de Babylone durant soixante-dix ans. » (*Jerem.*, xxx, 2.)

Or, Dieu n'avait pas condamné à jamais son peuple. Il le poursuivait au contraire de son amour, de ses bienfaits et de ses miracles ; et, s'il le châtiait, c'était alors seulement que sa justice ne pouvait l'éviter sans se mentir à elle-même. Après que les Hébreux eurent pleuré pendant soixante-dix ans sur les rives du fleuve qui arrose Babylone, en songeant aux malheurs de Sion, un homme se leva, suscité par Dieu, qui étonna le monde par ses conquêtes et réunit les puissantes monarchies des Perses, des Mèdes et des Babyloniens. Touché des malheurs d'Israël, Cyrus, dès la première

année de son règne, rendit le célèbre décret de réédification qui fut l'accomplissement de cette parole d'Isaïe prononcée cent quarante ans auparavant : « C'est moi qui dis à Jérusalem : Vous serez habitée ; aux villes de Juda : Vous serez réédifiées, et je repeuplerai vos déserts ; c'est moi qui dis à l'abîme : Vous serez désolé, et je sécherai vos fleuves. C'est moi qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, et vous exécuterez toutes mes volontés. Oui, Jérusalem, vous serez rebâtie, et vous, mon temple, vous reparaîtrez sortant de vos ruines..... C'est moi qui ai élevé Cyrus pour exercer la justice. Je le conduirai dans toutes ses voies, il fera rebâtir ma ville ; il délivrera mes captifs ; il ne leur fera point acheter leur liberté à prix d'argent et de présents. » (*Isa.*, XLV.)

Effectivement, Zorobabel, ayant ramené avec lui un grand nombre de Juifs, se mit à réédifier la ville et le temple.

Ce nouveau sanctuaire eut des destinées étranges. On vit le paganisme le vénérer et le souiller tour à tour. Alexandre le Grand y offrit des sacrifices au vrai Dieu ; mais il n'osa pénétrer dans le Saint des saints. Pompée, au contraire, franchit toutes les barrières. « Il entra dans le temple par droit de victoire, dit Tacite ; on apprit alors que l'enceinte ne renfermait l'image d'aucun Dieu et qu'elle était vide. » En effet, l'arche d'alliance n'y avait pas été replacée ; on n'avait

pu retrouver la caverne du mont Nébo, où Jérémie l'avait cachée. Pompée respecta la maison de Dieu ; il dota même un certain nombre de prêtres et leur ordonna d'offrir des sacrifices en son nom. Et les choses restèrent dans cet état jusqu'à Judas Machabée.

Cependant, avant l'invasion de Pompée, un païen avait renouvelé les scènes de désolation qui précédèrent la captivité de Babylone. Les Juifs avaient oublié Dieu, leur bienfaiteur ; ils profanaient son temple, et le mal était si universel, que le grand prêtre, dans un accès d'indignation, avait tué, sur les parvis sacrés, Jonathan, son propre frère. Alors Antiochus était venu ; il avait enlevé l'autel des parfums, le chandelier et la table d'or restitués par Cyrus ; il avait pillé le trésor, et placé la statue de Jupiter dans le temple de Jéhovah. Et cette profanation avait duré jusqu'au jour où l'illustre fils de Mathathias avait purifié le temple, et l'avait rendu à sa destination première.

Un peu plus tard, il y eut un moment où les Juifs purent croire que Dieu voulait éterniser son alliance avec eux. Dix-neuf ans avant l'ère chrétienne, le roi Hérode renversa le temple pour le reconstruire ; son œuvre fut sublime ; il créa l'un des plus beaux édifices qui soient sortis de la main des hommes. Mais la dureté des cœurs avait, pendant ce temps-là, poussé à bout la patience de Dieu. Le culte de l'ancienne loi

allait faire place aux autels de la loi nouvelle. Peu de temps après la consécration du temple d'Hérode, deux vieillards, saint Joachim et sainte Anne, venaient y présenter une jeune vierge, fruit tardif d'une sainte union. Et cette vierge grandissait à l'ombre du sanctuaire; et elle devenait mère sans perdre le privilége de sa virginité; et elle mettait au monde le Messie réparateur du genre humain. C'était le signal de la réprobation des Juifs.

En vain Dieu multiplia-t-il les avertissements et les merveilles. En l'espace de quelques mois, il accumula des prodiges dont les siècles auraient voulu être les témoins.

Le temple d'Hérode vit Joseph et Marie racheter au prix de deux tourterelles, à la façon des pauvres, le divin enfant de la crèche de Bethléem. Il entendit le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon et les bénédictions enthousiastes d'Anne la prophétesse. Jésus vint y célébrer la pâque, à l'âge de douze ans. Il y enseigna les docteurs. Il y pardonna les péchés de la femme adultère. Il y fut tenté par le démon ; il en chassa les vendeurs profanes ; il y confondit les pharisiens qui lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César ; il y montra la vraie cause de l'excellence de la charité en faisant l'éloge du denier de la veuve ; il y enseigna plusieurs paraboles ; et il y adressa des reproches sévères aux scribes et aux pharisiens ; et, peu de jours

avant sa mort, il y entra en triomphe au milieu des acclamations du peuple.

Malheureusement toutes ces merveilles ne furent pas capables de toucher les Juifs endurcis. Le temps était venu où les anges allaient être forcés de quitter le sanctuaire, en criant : Sortons d'ici ! sortons d'ici ! Le bon maître lui-même avait été obligé de prophétiser la ruine complète de l'édifice profané par des cœurs corrompus ; et il avait déclaré qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre.

Et en effet, soixante-dix ans après sa construction, il tomba sous les coups des légions romaines. En vain Titus donna-t-il des ordres sévères pour sa conservation ; en vain s'efforça-t-il d'arrêter les premiers efforts du feu. La colère de Dieu attira elle-même l'incendie ; et la parole prophétique s'accomplit : « Il n'en restera pas pierre sur pierre. »

Or Jésus-Christ ne s'était pas contenté de prédire la destruction du temple, il avait affirmé qu'il ne se relèverait jamais et que ses ruines seraient le témoignage éternel de la réprobation du peuple juif. En effet, depuis dix-huit cents ans, les efforts n'ont pas manqué pour contredire la parole divine ; mais toute la puissance des hommes est venue échouer devant cette simple affirmation tombée d'une bouche céleste : « Il n'en restera pas pierre sur pierre. »

Au quatrième siècle, un empereur qui tenait la

terre entière sous sa puissance, résolut de faire mentir la prophétie de celui qu'il appelait par mépris le Galiléen. Il envoya à Jérusalem l'ancien gouverneur de la Grande-Bretagne, nommé Alypius, présider à la réédification. Il ordonna au gouverneur de la Syrie de le seconder de tout son pouvoir, et il convoqua tous les Juifs dispersés aux quatre vents du ciel. Chacun se mit à l'œuvre avec une ferveur extraordinaire. On prodigua les trésors. Les femmes elles-mêmes furent vues travaillant avec des instruments d'argent. Or, dit un païen consciencieux, homme de guerre et serviteur de Julien, « tandis qu'Alypius pressait vivement les opérations, aidé par le gouverneur de la province, il sortit des fondements de terribles tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. » Après ce témoignage d'un païen, on croira facilement celui des Pères : d'après eux, les pierres qui étaient dans les fondements furent jetées au loin, et les édifices d'alentour renversés ; des galeries, sur lesquelles se tenaient les conducteurs des travaux, tombèrent avec fracas, et ensevelirent ceux qui s'y trouvaient ; des tourbillons de vent enlevèrent tous les matériaux, et le feu consuma jusqu'aux outils des manœuvres. Le lendemain, les Juifs étant revenus furent poursuivis à plusieurs reprises par des feux qui en dévorèrent un grand nombre ; des croix lumineuses s'attachaient à

leurs vêtements. Continuellement repoussés par un prodige si effrayant, ils renoncèrent à poursuivre l'œuvre ; plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême.

Ainsi la main de Dieu est sur ces ruines, et, debout sur le mont Moriah, nous, pèlerins des derniers âges, nous constatons un des prodiges par lesquels le Très-Haut manifeste sa puissance. Après des siècles de préoccupations et d'efforts, le temple de Jérusalem n'est pas rebâti.

Comment expliquer ce fait, sans miracle ?

En voyant toutes ces choses, je me demande : Qu'est-ce donc que le mont Moriah ! Qu'est-ce que son temple ?

Et la montagne et ses ruines me répondent : Nous sommes le monument impérissable qui proteste en faveur du dogme de l'unité de Dieu et de celui de la rédemption du genre humain par Jésus-Christ.

En effet ; les feux du Sinaï ne fument plus. Le peuple hébreu a quitté le désert. Il va s'établir dans la terre promise. Il lui faut un monument sensible qui lui rappelle le commandement : Un seul Dieu tu adoreras ! Alors Jéhovah lui ordonna de bâtir un temple. Ce temple sera un chef-d'œuvre. Il n'y en aura qu'un seul, comme il n'y a qu'un seul Dieu ; et tous viendront y adorer en esprit et en vérité. Les révolutions se succèdent. Les Juifs méritent la mort et l'exil.

Leur temple est détruit avec leur puissance. Dieu a soin de le faire relever à mesure qu'il pardonne, mais, lorsque Jésus-Christ est venu sur la terre, lorsque le dogme de l'unité a pris de telles racines qu'il n'a plus besoin d'une sauve-garde, le temple s'écroule pour ne plus se relever. Il était la figure ; il disparaît en présence de la réalité.

Assis sur des tronçons de colonnes et de larges pierres renversés, mes amis et moi, nous nous entretenions de cette destinée merveilleuse, et nous adorions la majesté de Dieu si longtemps présente sur cette montagne, lorsqu'un de nous attire notre attention sur un fait plein d'importance... Pensez-vous, dit-il, que toute la destinée du temple fût accomplie après Titus ? J'ai lieu de croire le contraire, et voici ma preuve ! Je l'établis sur cette parole de Jésus-Christ : « Du temple, il ne restera pas pierre sur pierre. » Eh bien, l'impossibilité de rejoindre ces pierres dispersées n'est-elle pas contre les Juifs une preuve que le temple des figures est à jamais passé pour faire place à la réalité? — Un autre reprit : Je croirais pouvoir trouver un sens encore à cette parole : *Il ne restera pas pierre sur pierre ;* je vois dans le temple abattu l'image de la nation juive réprouvée, car Dieu ne pouvait se contenter d'appesantir sa main sur des pierres sans vie, il fallait qu'il dispersât les pierres vivantes aux quatre coins du monde et qu'il les y maintînt

dans cet état de désordre pour avertir l'humanité.

Or nos deux amis avaient raison. Avec le temple matériel l'édifice de la nationalité des Juifs s'est écroulé au milieu de circontances telles, que l'histoire du monde n'en présente pas de semblables; et, par un fait étrange et unique, le peuple qui a disparu, comme nation, continue à exister sous la forme d'individus, et nous le rencontrons à toute heure sur nos pas, en quelque pays que ce soit, comme on heurte les pierres dans une plaine couverte de ruines immenses.

Voyez-le ! il est singulier entre tous. Il ne forme point une masse compacte réunie dans une certaine contrée, qui ait ses lois, ses magistrats, qui compose une république ou un État quelconque. Répandu sur la surface du globe, mêlé avec cent peuples divers, soumis à des princes étrangers, il ne se confond cependant point avec ces nations. Les anciens peuples, les Perses, les Babyloniens, les Mèdes, les Romains eux-mêmes ont disparu de la terre; le peuple juif, plus ancien qu'eux tous, leur survit à tous. Il vit, malgré les calamités qui pèsent sur lui depuis dix-huit siècles, malgré sa dispersion étrange, malgré la haine et le mépris universel des nations. D'après les savants il s'élève à trois millions d'hommes. Dans les pays où on leur permet de se rassembler, les Juifs bâtissent des synagogues ; ils prient ensemble, ils instruisent leurs enfants de leurs lois ! mais il n'ont ni temple,

ni sacrifices, ni prêtres, ni rois. Si vous leur demandez qui ils sont, ils vous répondent sans hésiter qu'ils sont le peuple de Dieu, qu'ils attendent le Libérateur promis. Si vous insistez, ils vous mettent entre les mains la *Bible*, comme témoignage de la réalité de leur foi. Or, pour l'homme sérieux et sans passion, la *Bible* prouve que le Libérateur est venu, que le peuple juif a été rejeté pour son endurcissement et son déicide, que son état actuel enfin est l'accomplissement des prophéties les plus formelles. Dites-le-lui ! il ne vous croira pas. Il le faut bien. L'incrédulité et l'obstination sont une suite de la malédiction prononcée par ses pères, lorsque, réunis devant le palais du gouverneur romain qui refusait de condamner Jésus-Christ et de verser le sang innocent, ils s'écrièrent :

« Que ce sang retombe sur notre tête et sur celle de nos enfants ! »

Le sang fut en effet versé ! il coula sur la tête des coupables ! et depuis lors la malédiction n'est plus sortie de la maison d'Israël.

Voilà comment, en visitant le mont Moriah, nous sommes conduits à étudier les mystères les plus sublimes de la religion chrétienne.

VI

LA MOSQUÉE D'OMAR.

Voici venir pour le mont Moriah le comble de la désolation et de l'ignominie. Une mosquée va remplacer le temple de Jehovah!

« En 609, un homme de la Mecque, marchand de chameaux, Mahomet, fils d'Abdallah et d'Amina, de la noble tribu des Koreishites, âgé de quarante ans, annonce à ses proches et à ses amis que l'ange Gabriel, le visitant dans une apparition nocturne, l'a salué du nom d'apôtre de Dieu. Il y avait déja longtemps que, chaque année, au mois de Ramadam, il avait coutume de méditer et de prier dans une caverne du mont Hara, auprès de la Mecque; il rêvait à l'espoir de fonder une nationalité au milieu des tribus d'Arabie séparées entre elles par des haines profondes, et de ranger à l'unité religieuse ces tribus partagées entre les doctrines de Zoroastre et celles du sabéisme, se subdivisant en sectes nombreuses. Lorsque Mahomet se donna pour prophète, on ne le crut point; on lui demanda des miracles comme en avaient fait Moïse et Jésus-Christ; ses compatriotes étaient prêts à proclamer

sa mission surnaturelle, si, à sa parole, le sable du désert se changeait en jardins embaumés, si son pouvoir les transportait en un clin d'œil, eux et leurs marchandises, aux foires de Syrie. L'imposteur dédaignait les miracles comme un moyen trop peu efficace pour appuyer l'autorité d'un envoyé de Dieu; il se borna à tirer de son imagination un conte merveilleux, son rapide voyage nocturne de la Mecque à Jérusalem, monté sur une bête blanche, plus petite qu'une mule, plus grande qu'un âne, et son ascension jusqu'au septième ciel; en franchissant les hautes demeures, il avait salué à mesure les patriarches, les prophètes et les anges; par delà les dernières limites, Dieu lui ayant touché l'épaule, un frisson glacé était entré dans son cœur. Puis il était redescendu à Jérusalem sur sa blanche monture, et avait repris le chemin de la Mecque. En moins d'une heure, le prophète avait traversé tous ces espaces infinis. Chassé de la Mecque par sa propre tribu (622), il fit une entrée triomphale à Médine, assis sur un chameau, avec un parasol de palmier déployé en guise de tabernacle, et un turban déroulé qui flottait en guise de drapeau. L'énergie, la dignité et le charme de ses paroles, les prodiges qu'il racontait au nom du ciel, les peintures de son imagination, les richesses qu'il promettait en ce monde et le paradis voluptueux qu'il garantissait dans l'autre, multiplièrent en peu d'années le nombre de ses dis-

ciples. Arrivé à la puissance, Mahomet garda la simplicité du marchand de chameaux; maître de l'Hedjaz, de l'Yémen et de toute la péninsule arabique, on le voyait raccommoder sa chaussure, son manteau de laine, traire ses brebis, allumer son feu; les dattes et l'eau pure étaient sa nourriture ordinaire; le luxe de ses repas n'allait point au delà du lait et du miel; mais il avouait qu'il aimait beaucoup les femmes et les parfums.

« Les traditions arabes nous ont laissé un fort curieux portrait du prophète de la Mecque; il avait le teint coloré, presque blanc; la tête grosse et développée, les sourcils bien tracés et fins, l'œil grand, vif et noir, les cils saillants, la main potelée et bien faite, le pied bien dessiné, la démarche facile et aisée comme celle d'un homme qui descend une pente légère, l'allure imposante et ferme. S'il regardait à ses côtés, il se tournait gravement et de tout le mouvement de son corps. Ses cheveux n'étaient ni plats, ni crépus, ni serrés; ils tombaient en boucles jusqu'au bas de l'oreille. Sa taille n'était ni courte ni élevée. Il portait entre les deux épaules le sceau des prophètes : une marque grosse à peu près comme un œuf de pigeon. Il ne riait jamais qu'au degré du sourire. Il avait sous la lèvre inférieure un léger pinceau de barbe blanche qui paraissait à peine. Du reste, ajoute Anak, fils de Maleck, le prophète n'eut pas plus de vingt poils ou

cheveux blancs. Mahomet mangeait à terre, se promenait dans les marchés, visitait les pauvres. Il s'asseyait en s'accroupissant, les genoux relevés devant lui et les mains posées devant les jambes. Pour dormir il se faisait un oreiller de sa main, qu'il tenait avec les doigts étendus. Quand il mangeait, il ne s'appuyait jamais sur le coude.

Voici comment Mahomet parlait de lui-même : « Dieu a créé tous les hommes, et m'a fait le meilleur des hommes; il a partagé les hommes en nations et m'a placé dans la meilleure des nations; il a partagé chaque nation en tribus et m'a placé dans la meilleure des tribus; il a divisé les tribus en familles et m'a fait naître dans la meilleure des familles. Oui, ma famille est meilleure que les vôtres, et mes aïeux sont meilleurs que vos aïeux. Je suis le chef et le modèle des hommes et je n'en tire pas vanité; je suis le plus éloquent des Arabes, c'est moi qui frapperai le premier à la porte du paradis, car c'est moi le premier dont le tombeau s'ouvrira au grand jour. Abraham m'a demandé à Dieu; Jésus m'a annoncé au monde; et ma mère, quand elle m'a enfanté, a vu une grande lumière de l'orient à l'occident.... »

Tel est l'homme dont l'enthousiasme fanatique entreprit de changer l'Asie et l'univers, en excitant tous les sentiments violents; il mit le feu aux passions pour accomplir ses vastes desseins. « La guerre était, pour

les tribus d'Arabie, un jeu, un instinct, un ardent besoin; il fallait des luttes aux brûlantes énergies du désert : Mahomet leur donna le monde à conquérir. Il n'eût pas été compris en parlant de charité et de miséricorde; le signe de sa doctrine fut l'épée, qu'il appelait la clef du ciel et de l'enfer. Missionnaire barbare, il ne s'emparait point des âmes, mais des corps; bourreau des consciences, il les forçait à s'incliner devant ses révélations fabuleuses, ou à choisir entre la mort et la servitude. Ses disciples ne songeaient jamais au péril; il leur avait dit qu'une goutte de sang pour sa cause, qu'il appelait celle de Dieu, une nuit passée sous les armes, valaient mieux que deux mois de jeûne et de prière ; il leur avait annoncé qu'au jour du jugement les blessures qu'ils auraient reçues rayonneraient d'un éclat céleste, exhaleraient des parfums, et que des ailes d'anges remplaceraient les membres perdus dans les batailles. Quand Mahomet mourut empoisonné à Médine, en 632, il avait pu faire un pèlerinage à la Mecque, à la tête de cent quatorze mille prosélytes. » (Poujoulat.)

Voilà l'homme singulier dont la doctrine et surtout l'epée allaient changer les destinées de Jérusalem. J'ai voulu le faire connaître au début ; car, ne l'oublions pas, nous sommes en pays mahométans; et continuellement nous avons à parler des disciples du faux prophète.

Dès l'année 636, les sectateurs de la religion nouvelle s'étaient élancés vers les riches contrées de la Syrie, et ils se présentaient devant Jérusalem dont la possession tentait beaucoup leur piété belliqueuse. Après une résistance de quatre mois, les chrétiens se voyaient obligés de capituler et d'ouvrir leurs portes au calife Omar, qui entra dans la ville sainte « monté sur un chameau, chargé de deux sacs de provisions, d'un sac de cuir pour contenir l'eau à boire et d'un grand plat de bois. Il s'assit par terre sous une tente de cuir qu'il avait apportée, pour dicter ses conditions. »

Ces conditions furent d'une impitoyable dureté. « Il fut défendu aux chrétiens de porter des armes, de mettre des selles sur leurs chevaux, de placer des croix sur leurs églises, de carillonner, de prendre des serviteurs ayant appartenu aux musulmans, et d'employer la langue arabe. Cette dernière interdiction ne dura pas longtemps, car toutes les communions chrétiennes d'Orient finirent par traduire en arabe leurs livres saints. On imposa aux vaincus un costume de teinte brune et une ceinture de cuir. Ainsi périssait l'œuvre de Constantin; l'oppression musulmane remplaçait la protection impériale. La servitude commençait pour Jérusalem et les chrétiens d'Orient; cette servitude a duré jusqu'à présent, si on excepte les quatre-vingt-dix ans de domination latine, fondée par les armes des croisés. »

La première chose que fit le calife, devenu souverain de la ville sainte, fut de diriger ses pas vers les ruines du temple de Salomon. Il les trouva couvertes d'immondices. Alors il se dépouilla de ses vêtements, se couvrit d'un cilice de poils de chameau, et, ramassant des ordures dans le pli de sa robe, il commença lui-même à les porter au loin. Les musulmans suivirent son exemple, et bientôt la place devint nette. Alors le calife donna des ordres pour la construction d'une superbe mosquée. L'édifice s'éleva et prit le nom de *Gameat-el-Sakra*, autrement dit *mosquée de la Roche*, à cause d'une tradition qui désigne cet endroit comme celui où Dieu parla à Jacob. A l'époque de la prise de Jérusalem par les armées de la croix, des flots de sang inondèrent la mosquée d'Omar. Après une vigoureuse résistance de ce côté des remparts, les musulmans vaincus se précipitèrent dans cet asile réputé chez eux inviolable. Ils y furent massacrés. Ensuite on purifia la mosquée; on la destina au culte chrétien, et le légat du Pape Innocent II en fit la dédicace vers le milieu du douzième siècle.

Mais en 1187 il y eut des représailles douloureuses. Jérusalem passa de nouveau entre les mains des disciples du Coran.

Il y avait sur la coupole de la Sakra une grande croix d'or. Le jour où la ville se rendit, plusieurs musulmans montèrent pour l'abattre. A ce spectacle,

les yeux des chrétiens, aussi bien que ceux des musulmans, se tournèrent de ce côté. Quand la croix tomba, il s'éleva un cri général dans la ville et dans les environs. C'étaient des cris de joie de la part des musulmans, des cris de douleur et de rage de la part des chrétiens. « Le bruit fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer ! »

« Alors, disent les chroniqueurs, les premiers soins de Saladin furent de restaurer la célèbre mosquée. Il fournit des marbres et de l'argent doré de Constantinople et d'autres objets de prix. Son neveu se rendit avec une grande suite à la chapelle de la Sakra, et, prenant lui-même un balai, il nettoya le sol de toute immondice, puis il lava à plusieurs reprises les murs et les lambris avec de l'eau de rose, et distribua d'abondantes aumônes aux pauvres. Ensuite, le sultan vint y faire sa prière. Le vendredi suivant, on manquait de siéges pour la multitude des assistants. Le sultan ordonna au cadi Mohieddin de faire les fonctions de kalib ou prédicateur. Le discours qu'il prononça excita notre admiration. Il exposa les prérogatives de la sainteté de Jérusalem ; il parla de la purification de la mosquée ; il dit un mot sur la fuite des prêtres et sur le silence des cloches. Les Francs avaient bâti une église au-dessus de la chapelle de la Sakra. On y voyait un autel et des logements pour les prêtres. Là était déposé le livre des Évangiles ; une coupole dorée

avait été construite au-dessus de l'endroit marqué par l'empreinte du pied de Mahomet, et que les chrétiens disaient être la trace du pied du Christ. La coupole était supportée par des colonnes de marbre de la plus grande élégance. Le sultan fit tout rétablir dans son ancien état, et la roche fut protégée par une grille en fer. On rappela au sultan que, vingt ans auparavant, Nourreddin avait fait faire à Alep une chaire très-bonne et très-solide, dans la vue de l'envoyer à Jérusalem si jamais il en était maître ; que cette chaire avait coûté plusieurs années de travail, et qu'il n'existait rien de si beau dans l'islamisme. Saladin la fit donc venir et la plaça dans un lieu convenable. »

Au dire des Turcs, les choses les plus merveilleuses sont renfermées dans la mosquée d'Omar et dans celle de la Roche. C'est la *noble caverne de Dieu*, au-dessus de laquelle est *l'ouverture de Mahomet ;* c'est le *puits des âmes*, près duquel sont les balances qui servent à les peser ! Ce sont le bouclier de Mahomet et la selle de sa fameuse jument, les oiseaux de Salomon, les *grenades* de David. Les âmes des prophètes s'y rendent en troupes invisibles pour prophétiser et prier, et la garde de cette enceinte sacrée est confiée à soixante-dix mille anges. Les musulmans ont mille traditions plus bizarres les unes que les autres au sujet de cette mosquée. Ils prétendent qu'une grosse pierre verte se tient suspendue comme par miracle au sommet

de la voûte. A quoi sert-elle? Ils l'ignorent, mais le fait n'en existe pas moins, disent-ils. S'il faut les en croire, un grand quartier de rocher, entouré d'une grille de fer et encadré dans le pavé de la mosquée, est la pierre sur laquelle s'appuya l'échelle de Jacob. Mahomet s'y plaça avant de monter au ciel. Au moment où le grand homme s'élevait dans les airs, la pierre intelligente ne voulut par laisser s'échapper de la terre un personnage aussi précieux. Elle s'attacha à son pied au point de ralentir, par sa pesanteur, le vol de l'aigle. Elle lui parla même et lui adressa mille supplications. Mahomet cependant ne fléchit point et ordonna à la pierre de redescendre sur la terre; ce qu'elle fit à l'instant. D'après le P. Roger, « il y a dans le pavé une autre pierre qui semble de marbre noir. Elle a deux pieds et demi en carré, et s'élève un peu au-dessus du sol. Cette pierre est percée de vingt-trois trous, dans lesquels il y avait autrefois des clous. Deux clous encore existants semblent du moins annoncer la présence antérieure des autres. Les mahométans assurent que les prophètes mettaient les pieds sur cette pierre lorsqu'ils descendaient de cheval pour entrer au temple, et que Mahomet daigna y poser le sien, lorsque, arrivant de l'Arabie Heureuse, il fit le voyage du paradis pour traiter d'affaires avec Dieu. » Une ancienne tradition annonce la fin du monde pour le jour où le dernier clou disparaîtra de

dessus la pierre sacrée. Je ne finirais point si je voulais énumérer les légendes superstitieuses qui racontent les gloires de cette mosquée. Toutes les pierres y ont leur histoire à partir de la roche de Jacob jusqu'à ce bloc intelligent qui fut un jour arraché par les Grecs schismatiques et emporté loin de Jérusalem, mais qui eut le bon esprit de revenir de lui-même pendant le sommeil des voleurs.

On voit par ces détails que le règne de la superstition n'est pas fini à Jérusalem. La gloire française a passé devant les yeux des mécréants comme un beau météore. Les enfants de Mahomet l'ont regardée passer comme ils auraient assisté à une fête préparée en leur honneur. Et lorsque nos soldats se sont fait tuer par milliers, pour le soutien de leur empire vermoulu, ils ont donné dédaigneusement un témoignage de bonne conduite à ceux qui survivaient. Mais le respect pour nos dogmes et nos croyances, ils nous l'ont refusé. Bien plus, ils ne veulent même pas nous permettre de donner des marques de vénération aux lieux où mourut notre Sauveur. Épée de Godefroid, ne te relèveras-tu pas?

VII

EL-AKSA.

Hier, nous nous étions retirés, le cœur triste, de devant la mosquée d'Omar. Nous avions beaucoup médité, nous nous étions rendu compte de l'histoire mystérieuse du mont Moriah et de son temple, et des Juifs qui fréquentèrent ce temple; mais nous avions mal vu la montagne, et il nous était difficile de recomposer, dans notre imagination, les souvenirs de l'antique édifice. Or, comme nous exprimions nos regrets à nos compagnons de Casa-Nova, pendant la veillée du soir, l'un d'eux proposa de nous faciliter les moyens de mieux voir, grâce à l'intervention d'un jeune homme obligeant dont il avait fait la connaissance dans la matinée. Bonne chance. Partie acceptée. Ce matin donc, nous partons en compagnie de l'officieux cicerone. C'était un jeune Français qui se disait voyageur touriste; il s'appelait Napoléon de ***, parlait beaucoup, paraissait tout connaître, et se faisait fort de nous introduire partout. Il nous conduisit à la caserne élevée sur l'emplacement du prétoire, dit quelques mots à un officier turc et en obtint

pour lui et pour nous la permission de monter sur une petite plate-forme d'où l'on domine assez bien la place.

Or, pendant que nous considérions cette immense surface, nous aperçûmes à nos pieds une enceinte carrée où s'agitaient pêle-mêle des hommes robustes, des femmes et des vieillards, des jeunes enfants enchaînés. Il n'y avait pas à s'y tromper, nous étions sur le toit de la prison. Le désir nous prit aussitôt de la visiter : il nous semblait curieux, en effet, de voir comment s'exerce la justice turque. Napoléon s'offrit à satisfaire notre désir ; il nous assura même que, si nous le voulions, il nous introduirait chez le pacha, logé tout près de là. Il n'y avait qu'un escalier à descendre ; la grille de fer s'ouvrit devant Napoléon, et nous nous trouvâmes au milieu d'une grande cour malpropre, tout autour de laquelle une quantité de petites portes donnaient accès à des cachots obcurs. Chaque cachot peut contenir sept ou huit prisonniers. Il n'y a pas une table, pas un escabeau, pas une natte à l'usage des détenus. Ils s'étendent par terre au milieu de la vermine, et, lorsqu'ils sont fatigués du cachot, ils varient en allant s'étendre encore sur la terre dans la cour. Je ne saurais mieux comparer cette prison musulmane qu'aux étables de nos fermes du Périgord ou du Limousin, dans lesquelles les pourceaux se trouvent parqués selon leur taille et leur poids, dans

des loges ouvrant toutes sur un préau commun. Les fers sont énormes et d'un poids considérable ; ils entravent singulièrement la marche des coupables, mais surtout leur volume excessif cause, autour de la cheville du pied, des plaies et de la suppuration. Et comme l'autorité fataliste n'a pas l'habitude de se préoccuper de la souffrance des subalternes, les malheureux patients sont réduits à panser leurs blessures par un procédé pire que le mal, avec de sales guenilles de laine et des lambeaux de vêtements ramassés dans la poussière de la cour.

Tout en examinant les prisonniers, j'avais quelque peine, je l'avoue, à ne pas surveiller notre conducteur. Ses allures m'étonnaient. Il causait familièrement avec les gardiens ; il racontait l'histoire de leurs forfaits, et entrait dans les moindres détails sur leur triste séjour. Avait-il donc quelque charge dans les affaires de justice, ou bien...? Mais il ne faut pas faire de jugement téméraire. Cependant, avec un homme si bien informé et si à son aise en un tel lieu, il est permis de se tenir quelque peu sur ses gardes. Plus je regardais, plus je croyais surprendre les allures d'un chevalier d'industrie. Napoléon était assez proprement vêtu à l'européenne; mais son mouchoir, qu'il dépliait le moins possible, me sembla troué. Sur sa poitrine, une chemisette assez soignée annonçait l'usage d'un linge quelque peu aristocratique ; cepen-

dant, à travers les manches un peu larges de son paletot, j'avais cru apercevoir une chemise de grosse toile mal fixée à son poignet ; enfin, en montant un escalier, le bas d'un pantalon lilas se relevant quelque peu me laissa voir des chaussettes horriblement percées. L'hypocrisie, même en fait de vêtements, me semble au moins de mauvais goût. Je crus devoir avertir mes compagnons de veiller à leurs bourses, et je résolus de tenter une épreuve. Napoléon nous avait offert de voir le pacha de Jérusalem. Il connaissait parfaitement son excellence turque. Il lui servait quelquefois de secrétaire pour la langue française. Il ne dédaignait pas de donner quelques leçons de français à ses enfants, l'espérance comme la fleur de l'aristocratie musulmane. Il avait ses entrées secrètes. De nobles Français, comme nous, pouvaient compter sur un accueil des plus gracieux. Or, le consul de France m'avait prévenu la veille que le pacha ne recevait personne sans une demande d'audience transmise par la chancellerie. L'occasion était bonne pour avoir la mesure de l'influence de Napoléon ; j'insistai pour aller chez le pacha. Nous montons à la salle des gardes. Napoléon dit quelques mots à un soldat qui le regarde fièrement et lui fait signe de sortir au plus tôt. Je m'attendais à voir mon homme quelque peu déconcerté ; mais, fier comme s'il venait de remporter une victoire, il ne songe pas même à s'excuser et nous propose de nous

conduire ailleurs. Nous avions peu de chance de réussir sous la conduite d'un tel guide; nous pouvions craindre de traverser la ville en compagnie d'un escroc; peut-être quelques-unes de nos montres disparaîtraient-elles en chemin : nous le remerciâmes et nous fîmes bien. Le lendemain, nous eûmes le mot de l'énigme. Napoléon n'avait réussi qu'à nous conduire en prison, parce que là il était chez lui : il était libéré depuis fort peu de jours seulement.

Nous continuâmes notre route par des ruelles étroites, nous éloignant le moins possible de l'emplacement du temple. Çà et là nous reconnûmes les restes d'une architecture évidemment comtemporaine des croisés. Une porte surtout et une fontaine conservent un cachet auquel il n'est pas possible de se méprendre.

De ce côté-là aussi, nous approchâmes de la mosquée plus que nous n'avions pu le faire au nord.

Sur de grands escaliers de marbre se tenaient assis au soleil des eunuques armés jusqu'aux dents, dont la figure noire et féroce ressortait hideusement sous leur turban blanc. Ce sont les gardiens de ce lieu de prière. Les prêtres de Mahomet en ont fait leurs sacristains. Je ne sais si leur vue récrée les anges du paradis du prophète, mais ils n'ont point une attitude rassurante pour les hommes. On affirme qu'ils se précipiteraient comme des chiens furieux sur tout

chrétien assez hardi pour fouler le sol réservé aux saints, et qu'ils le hacheraient avec leur cimeterre.

Escaladant les murs, franchissant les haies des derniers jardins du quartier juif, nous arrivâmes au pied des grandes murailles qui soutiennent, vers le sud-est, les terrasses du Moriah. Elles sont monumentales ! Les savants de tous les temps les ont étudiées avec soin, et, de nos jours encore, elles sont l'objet de travaux intéressants ; mais le temps fixé pour les étapes des caravanes ne permet pas de s'y arrêter assez pour tirer profit de leur inspection ; aussi passâmes-nous rapidement, afin de nous rapprocher autant que possible d'une grande construction dont la forme nous paraissait toute catholique.

L'apparence ne nous avait pas trompés ; ce monument était effectivement, dans des temps meilleurs, une vaste église, actuellement convertie en temple du faux prophète sous le nom de El-Aksa. Il peut avoir de cent cinquante à deux cents pieds anglais du nord au sud, et à peu près la même étendue dans sa largeur. Il est divisé en sept nefs à l'intérieur. Les voûtes sont appuyées sur quarante colonnes de marbre et autant de piliers. Vers le milieu, une belle coupole s'élève et domine tout l'édifice.

L'empereur Justinien fit construire cette basilique, l'une des plus belles qui aient été dédiées à la sainte Vierge. Les proportions en avaient été calculées de

telle façon que le sanctuaire fût situé à l'endroit où les parents de Marie la présentèrent au Seigneur.

Longtemps les jeunes mères vinrent y prier et mettre l'innocence de leurs filles sous la protection de la Vierge immaculée. Maintenant les chrétiens en sont exclus.

Dans la prévision de ces rencontres fortuites, au milieu d'une ville inconnue, nous chargions toujours notre guide d'un Ancien et d'un Nouveau Testament, de quelque vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et d'un ouvrage archéologique sur la Palestine. Nous ouvrîmes l'histoire de la sainte Vierge au chapitre de la Présentation et nous lûmes le récit suivant :

« Marie avait trois ans, et déjà elle avait pris la résolution de se consacrer au Seigneur, d'abandonner sa famille, et d'aller habiter sous les parvis du Temple pour y être plus libre de se livrer à la prière. Le jour fixé pour le sacrifice était venu ; il fallait quitter Nazareth et la maison paternelle.

« Dès la veille, Joachim avait envoyé à Jérusalem des serviteurs chargés de conduire les animaux destinés aux sacrifices. Il y en avait cinq de chaque espèce. C'étaient les plus beaux du troupeau.

« Lorsque la pointe du jour commença à paraître, Marie fut la première sur pied. Elle était assez grande pour son âge, et d'une complexion délicate. Ses cheveux étaient d'un blond doré, lisses et bouclés vers

l'extrémité. Elle portait une longue robe brune et un voile de même couleur. Sa modestie était angélique. Sur son visage on voyait rayonner la joie de se consacrer au Seigneur.

« Une bête de somme était à la porte de la maison. On mit sur son dos plusieurs paquets. De chaque côté du bât étaient suspendues des corbeilles, dont l'une était remplie de petits oiseaux, et l'autre de fruits magnifiques. On assit la jeune vierge au milieu des bagages, selon la coutume du pays. Joachim prit d'une main la bride de l'âne, et, de l'autre main, saisit un long bâton de voyage. Ensuite il donna le signal du départ. Anne, l'heureuse mère d'une si sainte enfant, marchait à quelque distance en avant. La joie semblait avoir donné des forces à sa vieillesse. Elle allait d'un pas libre et léger comme aux jours de son adolescence.

« Chemin faisant, les trois voyageurs priaient Dieu. Le père et la mère faisaient le généreux sacrifice de leur fille chérie. La jeune vierge s'offrait elle-même dans toute la naïveté de son cœur. Une légion d'anges invisibles les accompagnaient en chantant des cantiques célestes.

« On traversa de la sorte les vallées et les montagnes. Le voyage dura trois jours. De temps en temps on faisait des haltes pour prendre un peu de nourriture, grâce à quelques provisions enfermées dans des paniers.

Voici, d'après la sœur Catherine Emmerich, le menu d'un des repas du voyage.

« Comme il était de bonne heure et que le temps était beau, je vis, dit-elle, la sainte famille s'arrêter près d'une fontaine d'où sortait un ruisseau. Il y avait tout près de là une prairie. Ils se reposèrent contre une haie d'arbrisseaux de baumes. L'usage était, dans toute la Judée, de placer sous ces arbrisseaux des écuelles de pierre où était recueilli le baume tombant goutte à goutte. Les voyageurs en mirent dans leur eau pour la parfumer et la corriger. Ils complétèrent ce frugal repas avec des petits pains cuits sous la cendre.

« La nuit, nos pèlerins demandaient un abri dans quelque maison isolée ou chez les personnes de leur connaissance qui demeuraient près de la route.

« Le troisième jour, sur le midi, ils se trouvèrent en vue de Jérusalem. Ils arrivaient du côté du nord; cependant ils ne voulurent pas entrer par la porte de Damas qui s'ouvrait devant eux, afin de n'avoir pas à traverser les rues les plus fréquentées de la grande ville ; ils tournèrent du côté de la grotte de Jérémie et longèrent les murailles en suivant une partie de la vallée de Josaphat; alors, laissant à gauche la montagne des Oliviers et le chemin de Béthanie, ils entrèrent dans la ville par la porte des Brebis, suivirent quelques rues silencieuses et arrivèrent à la maison du grand

prêtre Zacharie, leur parent, auquel ils demandèrent l'hospitalité jusqu'au lendemain.

« Élisabeth, femme de Zacharie, les reçut avec de grandes démonstrations de joie; elle leur fit les honneurs de sa maison et mit tout en œuvre pour leur procurer un agréable repos après les fatigues du voyage.

« Le lendemain, dès l'aurore, Joachim et ses serviteurs conduisirent les victimes jusqu'au seuil des parvis. En même temps Élisabeth et ses femmes préparaient des couronnes et des guirlandes de fleurs.

« A l'heure indiquée, on vit sortir un élégant cortége de la maison de Zacharie.

« Anne, Élisabeth et quelques pieuses femmes de leur âge ouvraient la marche.

« Puis venait la sainte enfant avec sa robe et son manteau bleu de ciel, les bras et le cou ornés de guirlandes. Elle portait à la main un cierge ou flambeau entouré de fleurs. Près d'elle, de chaque côté, marchaient trois petites filles, avec des flambeaux pareils et des robes blanches brodées d'or. Du sommet de leur tête descendaient sur leurs épaules de petits manteaux bleu clair. Elles étaient ornées de guirlandes de fleurs et avaient de petites couronnes autour du cou et des bras.

« Ensuite, venaient les autres vierges et beaucoup de petites filles toutes parées comme pour une fête.

« Les femmes âgées fermaient la marche.

« Le chemin du Temple n'était pas direct. Il fallait faire un détour et traverser plusieurs rues. Tout le monde se mit sur les portes pour voir passer le pieux cortége. Chacun était frappé de je ne sais quel air de sainteté et de grâce divine qui brillait sur le visage de la jeune vierge. On ne se rendait pas compte de cette gravité, de ce recueillement, de cet air pieusement épanoui et cependant méditatif dans une enfant de trois ans.

« Lorsqu'on fut devant le Temple, plusieurs serviteurs poussèrent avec effort et firent rouler sur ses gonds une porte fort grande et fort lourde, brillante comme de l'or, et sur laquelle étaient sculptées des têtes de prophètes, aussi bien que des grappes de raisin et des bouquets d'épis, emblème de l'Eucharistie. C'était la porte dorée.

« Il fallait gravir cinquante marches pour y arriver. On voulut donner la main à Marie pour l'aider à monter. Mais elle s'y refusa et franchit les degrés avec un saint enthousiasme.

« Tous les assistants étaient émus.

« La sainte Vierge fut accueillie par Zacharie, Joachim et plusieurs prêtres qui l'attendaient sous le portique. Ils la bénirent et la confièrent à quelques pieuses femmes, qui la conduisirent dans une salle écartée où elles la revêtirent du costume de fête

sous lequel elle devait être présentée au Seigneur. »

Touchant usage d'orner ainsi la victime volontaire pour le sacrifice. L'Église a voulu le conserver pour la prise d'habit de ses religieuses. Dans plusieurs de nos communautés de femmes, la jeune postulante se présente à la grille du sanctuaire entourée de toutes les pompes du monde auquel elle veut renoncer, réclame contre lui un asile, et, lorsque sa demande est accueillie, se retire un moment dans une salle voisine. De vénérables religieuses lui coupent les cheveux, la dépouillent des livrées du siècle, lui jettent un manteau de bure sur les épaules avec un voile de laine sur la tête, et la ramènent dans le chœur. Alors elle s'étend à l'endroit où l'on dépose ordinairement les cercueils pour les dernières prières, on la couvre du drap mortuaire, et on chante sur elle les oraisons des morts.

« Le costume des noces mystiques fut, pour Marie, une robe d'un bleu violet à fleurs d'or, avec une sorte de scapulaire brodé en soie de diverses nuances. On y ajouta un manteau de la même étoffe et de la même couleur que la robe. Il était gracieusement taillé et un peu traînant par derrière. Trois nœuds brodés en argent, du milieu desquels sortaient des boutons de rose en or, le fixaient sur la poitrine.

« Un voile blanc doublé d'un violet tendre couvrait la tête de l'enfant. Au-dessus on plaça une couronne. C'était un cercle d'or à peu près semblable à nos cou-

ronnes de comte. Le cercle surmonté de vingt-quatre pointes était orné de petites roses de soie et de cinq pierres précieuses.

« Revêtue de cet habit, dont on lui avait expliqué la signification mystérieuse, la jeune vierge rentra dans le Temple.

« Les petites filles dont nous avons parlé l'accompagnaient.

« On la conduisit devant l'autel, où les prêtres l'attendaient debout. Ses parents et les amis de sa famille formèrent un cercle autour d'elle.

« Alors, seule au milieu de cette assemblée imposante, elle se tint debout modestement et sans perdre contenance. Elle écouta le prêtre qui lui expliquait de quelle sorte sa consécration au Seigneur impliquait un sacrifice pénible, par lequel elle s'engageait à passer toute sa jeunesse au service du Temple, loin de toutes les joies du monde.

« Ensuite, lorsque le Pontife lui demanda quelles mortifications elle voulait pratiquer pour se rendre plus agréable au Seigneur, elle répondit qu'elle avait résolu de ne manger ni viande ni poisson, de ne pas boire de lait, et de se contenter d'une boisson composée d'eau et de moelle de jonc, dont les pauvres gens faisaient usage; qu'elle renonçait à toute espèce d'épices dans sa nourriture et ne voulait pas manger de fruits, excepté une espèce de baie jaune fort commune, qui

vient sur les buissons et dont les indigents se nourrissent; qu'elle voulait enfin dormir sur la terre nue et se lever trois fois chaque nuit pour prier Dieu.

« Amen, répondit le prêtre, et il la bénit.

« Alors Zacharie et Joachim déposèrent sur l'autel un rouleau de parchemin et tout ce qu'il fallait pour écrire.

« Marie s'agenouilla sur les marches de l'autel. Joachim et Anne étendirent leurs mains sur sa tête. Un prêtre lui coupa quelques cheveux qui furent jetés sur un brasier, en signe de renoncement aux vanités du monde. Ses parents prononcèrent les paroles sacramentelles par lesquelles ils offraient leur enfant au Seigneur, deux lévites les écrivirent à mesure qu'ils les prononçaient, et les parents signèrent.

« Pendant ce temps-là les jeunes filles chantaient et paraphrasaient le psaume quarante-cinquième, et elles disaient :

« Mon cœur ne peut plus retenir ses exclamations de bonheur. J'adresse à Dieu mes cantiques. Ma langue obéit à mon cœur comme ma plume à l'écrivain rapide.

« Et, s'adressant à Marie, l'une d'elles disait :

« Vous surpassez en beauté les plus beaux des enfants des hommes; la grâce est répandue sur vos lèvres, parce que le Seigneur vous a bénie pour l'éternité.

« Vous aimez la justice, et vous haïssez l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu votre père vous a sacrée d'une onction de joie, qui vous élève au-dessus de tous ceux qui doivent partager votre bonheur.

« La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire où les filles des rois font vos délices et votre gloire. »

« Ensuite toutes les jeunes filles reprenaient ensemble :

« Mon cœur ne peut plus retenir ses exclamations de bonheur. J'adresse à Dieu mes cantiques. Ma langue obéit à mon cœur comme la plume à l'écrivain rapide. »

« Et une voix mélodieuse reprenait doucement :

« Écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive. Oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi du ciel sera épris de votre beauté.

« C'est lui qui est votre Dieu, prosternez-vous devant lui.

« Toute votre gloire aujourd'hui est dans le fond de votre cœur..... Mais bientôt à votre suite paraîtront une multitude de vierges, qui marcheront sur vos traces.

« Les filles de Tyr viendront vous offrir des présents ; et les grands de la terre imploreront vos regards. Et Dieu vous donnera un cortége innombrable composé de tous les saints et de tous les justes.

« Et ils perpétueront le souvenir de votre nom dans toute la suite des âges, et les peuples vous glorifieront dans les siècles et dans l'éternité..... »

« Après cela, le chœur répétait de nouveau :

« Mon cœur ne peut plus retenir ses exclamations de bonheur. J'adresse à Dieu mes cantiques. Ma langue obéit à mon cœur comme la plume à l'écrivain rapide. »

« Aux hymnes des jeunes filles succédèrent les chants plus graves et plus solennels des prêtres.

« Eux aussi exaltaient le bonheur d'une âme qui renonce au monde pour se consacrer au Seigneur.

« Ils paraphrasaient le psaume quarante-neuvième et ils disaient :

« Qu'ils le sachent et qu'ils le retiennent ceux qui mettent leur confiance dans leurs propres forces, et qui se gorifient de la grandeur de leurs richesses ;

« Ils mourront et leurs richesses passeront à des étrangers.

« Le sépulcre sera leur demeure de siècle en siècle, à ces hommes orgueilleux qui avaient appelé la terre de leur nom.

« Au milieu de leur grandeur, ils n'ont pas compris leur destinée sublime ! Ils se sont faits semblables aux animaux sans raison, en se soumettant à leurs passions.

« Un jour viendra où ils seront entassés comme de

vils troupeaux. La mort se repaîtra d'eux; et quand le jour de la résurrection se lèvera, ils seront dominés par les justes et chassés de leurs demeures; et leur gloire sera dévorée dans l'abîme.

« Laissez-les multiplier leurs richesses, et étendre la gloire de leur maison.

« A la mort, ils n'emporteront point ces richesses, et leur gloire ne descendra pas avec eux dans le tombeau.

« On les estimait heureux pendant leur vie, et on s'applaudissait de pouvoir satisfaire tous leurs désirs.

« Mais voilà qu'ils ont été rejoindre les générations de leurs pères, et qu'ils ont perdu la lumière pour toujours.

« Nations de la terre, écoutez : habitants du monde, soyez attentifs.

« Grands et petits, riches et pauvres, écoutez :

« L'enfant qui se consacre au Seigneur sera plus grande et plus heureuse que toutes les divinités de la terre! »

Après cette noble parole des prêtres, le chœur des jeunes filles se fit entendre une dernière fois; elles chantèrent :

« Mon cœur ne peut plus retenir ses exclamations de bonheur. J'adresse à Dieu mes cantiques. Ma langue obéit à mon cœur, comme la plume à l'écrivain rapide. »

Or, dans le lointain, à l'autre extrémité du Temple, les jeunes gens exécutaient sur leurs instruments une mélodie dont les sons couraient sous les voûtes de l'édifice et venaient expirer aux pieds de la vertueuse enfant, qui s'élevait au-dessus des concerts de la terre pour s'abîmer dans l'harmonie des cieux.

Vers la fin de cette mélodie, un prêtre brûla de l'encens auprès de Marie. La fumée l'enveloppa tout entière et monta vers le ciel comme un gracieux symbole d'offrande et de sacrifice.

Tandis que tout cela se passait sur la terre, dit la sœur Emmerich, je vis le Saint-Esprit planer au-dessus de la tête de Marie. Je vis le ciel ouvert, et à travers les nuages, la Jérusalem céleste se dessinait avec ses palais et ses monuments tels que saint Jean les décrit dans l'*Apocalypse;* et les anges allaient et venaient; et ils chantaient des cantiques de réjouissance à la future Mère de Dieu.

La cérémonie terminée, les parents se retirèrent bien tristes d'une cruelle séparation, mais le cœur admirablement consolé par tant de merveilles. Marie quitta l'autel à son tour, et s'en alla chercher un asile dans les appartements dépendants du Temple, où vivaient les vierges consacrées au service de l'autel.

On raconte des choses merveilleuses sur les jours qu'elle passa dans cette solitude bénie.

« Je la vis, dit une sainte, grandissant dans l'étude,

la prière et le travail. Elle filait et tissait le lin pour le service du Temple. Elle excellait à faire certaines broderies d'or et de soie pour la décoration des autels.

« Elle lavait les linges sacrés et nettoyait les vases destinés aux sacrifices. Elle ne mangeait que ce qui était absolument nécessaire au soutien de son existence, et jamais elle ne dépassa les bornes dans lesquelles elle avait promis de se renfermer.

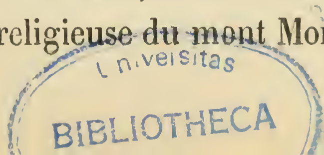
« Au milieu des occupations extérieures, elle priait continuellement. En apparence, elle vivait comme tout le monde. Elle était plus aimable que tous, ne blessant jamais personne, toujours prête à rendre service, et gardant sur ses lèvres un continuel sourire.

« Elle se mortifiait et priait en secret. Dieu seul était le témoin de ses jeûnes et des austérités par lesquelles elle affligeait son corps.

« C'est ainsi que, par une vie chaste et pure, elle se préparait aux grandes choses que Dieu lui destinait.

« Sa vertu caractéristique fut la pureté. Son cœur chaste ne donna jamais accès à la moindre souillure, et comme un beau lis d'une éclatante blancheur, il allait toujours s'épanouissant et renouvelant son éclat sous l'action bienfaisante du soleil de justice. »

Telle est la légende de la mosquée El-Aksa. Ce souvenir, intéressant en lui-même, était nécessaire pour compléter l'histoire religieuse du mont Moriah,



Après la ruine des Juifs, les chrétiens avaient fait de ce lieu profané par leurs impiétés, un pèlerinage chrétien, où l'on venait honorer la Mère de Dieu.

Quant à la mosquée elle-même, nous n'y entrâmes pas. Les abords en sont aussi sévèrement interdits que ceux de la mosquée d'Omar. Un jour peut-être, nous les visiterons enfin toutes les deux. La brèche est faite. Plusieurs princes royaux y ont pénétré; les officiers français du corps expéditionnaire l'ont vue; et, chose remarquable, M. le comte de Vogué et M. Wadington ont réussi à en lever les plans, à en prendre le dessin, à y faire en un mot toutes les études réclamées par la science. Pour de l'argent, j'aurais pu y entrer à mon tour en 1862, mais la somme demandée était trop forte pour un religieux qui a fait vœu de pauvreté. En 1860, M. le consul de France ne crut pas à propos de nous en faciliter l'accès. Puissé-je me rencontrer une fois dans la ville sainte avec un riche pèlerin qui voudra bien me permettre de franchir à sa suite les portes ouvertes par sa clef d'or!

VIII

LES JUIFS A JÉRUSALEM AU XIXe SIÈCLE.

Hier et avant-hier, sur le mont Moriah, nous avons étudié Jérusalem ancienne. Il le fallait bien pour avoir l'intelligence du présent, car l'état actuel serait inintelligible sans l'histoire du passé. Aujourd'hui, nous essayerons de faire connaissance avec la population de Jérusalem moderne. Cette étude nous sera d'autant plus intéressante qu'elle nous mettra en relation avec l'Orient tout entier rassemblé ici par députation, et qu'elle jettera la lumière sur ce qu'on appelle la question des Saints Lieux ou la question d'Orient.

Le grand mal de l'Orient est la division. Le malheur de Jérusalem n'a pas d'autre cause. En Orient, trois esprits sont en présence, le mahométisme, le schisme chrétien et le catholicisme. A Jérusalem, un quatrième élément s'ajoute aux trois premiers, le judaïsme. Or, de ces antagonismes divers résultent des luttes incessantes et partout une confusion déplorable.

Je dirais volontiers que Jérusalem n'est pas une ville, mais quatre cités juxtaposées, cités rivales, haineuses, toujours prêtes à combattre l'une contre

l'autre. Quatre quartiers se distinguent ici fort nettement : celui des Juifs, celui des Chrétiens, celui des Arméniens, et enfin le quartier musulman. Ils sont faciles à reconnaître par la seule inspection de leur principal édifice. Chez les Juifs la Synagogue, chez les Chrétiens l'Église, et la Mosquée pour les disciples de Mahomet. Dans un pays où Dieu est tout, et la politique presque rien, l'Église, le Temple, la Synagogue, la Mosquée, forment comme autant d'hôtels de ville dont le clocher ou le minaret sert de drapeau. Parcourez la ville, et selon que vous rencontrerez un de ces édifices, vous saurez immédiatement au milieu de quelle race d'hommes vous marchez, car le Juif n'habite pas avec le Chrétien, ni le Musulman avec le Chrétien ou le Juif. Chacun se groupe selon sa croyance, et la population se localise dans des quartiers distincts appelés Latin, Grec, Arménien, Juif, Mahométan, qui forment autant de petites villes dont la vie, les mœurs, les intérêts diffèrent essentiellement.

Si donc nous voulons connaître Jérusalem dans sa partie vitale, nous irons à la Synagogue, puis à l'Église, enfin à la Mosquée.

Difficile n'est pas de savoir par qui nous commencerons, ni dans quel ordre nous poursuivrons notre promenade. Aux plus anciens notre première visite, aux Juifs par conséquent. Aux Chrétiens catholiques

et schismatiques la seconde et la troisième ; aux Turcs enfin la dernière.

Que sont donc les Juifs à Jérusalem? Allons, et voyons.

Et d'abord, y a-t-il dans la cité déicide une population antique descendant directement de ces hommes coupables qui osèrent crier sous les balcons du prétoire : « Que Jésus de Nazareth soit crucifié! »

Nous l'avons dit : plus de peuple juif à Jérusalem ; rien que des individualités. Ce sont huit mille pèlerins, population flottante qui se renouvelle sans cesse et même assez rapidement, car elle vient ici pour mourir. De tous les points du globe, des hommes et des femmes âgés, fatigués du monde, ruinés, ou possédant peu de chose dans le pays de leur naissance, tournent leurs regards vers la cité de leurs ancêtres, et réalisant leur petite fortune, quêtant pour augmenter leurs ressources, viennent baiser les ruines de leur temple et se faire enterrer dans la vallée de Josaphat.

Repoussés par l'islam des sommets du Moriah où sont leurs plus chers souvenirs, ils se massent le plus près possible de ses flancs dans l'espace situé entre le mont Moriah et le mont Sion. Et leur quartier s'étend dans la vallée, aujourd'hui peu sensible, de Tyropœon ou des Fromages.

Leur Synagogue, c'est tout simple, est vénérée

comme la première de l'univers. Entrons-y un jour du sabbat, à trois heures, nous serons sûrs de rencontrer le gros de la population accouru pour la prière.

Après bien des années, je vois encore présente à mon souvenir, comme au premier jour, cette assemblée étrange pour un chrétien et un prêtre, des juifs en grand nombre, et non-seulement des juifs, mais des juifs à Jérusalem, à deux pas du prétoire de Pilate, tout près du Calvaire!

Sous des appentis sales et infects, groupés autour d'une salle vaste, mais aussi mal tenue, une foule d'enfants d'Israël étaient réunis. Les femmes priaient à l'extérieur ou regardaient à travers les barreaux des fenêtres. Pauvres créatures! elles s'obstinent à méconnaître la Vierge, honneur de leur sexe et de leur nation, et elles gémissent dans un honteux esclavage, exclues même de l'assemblée sainte et de la réunion des enfants de Dieu. Les hommes étaient divisés par groupes, assis sur des bancs autour d'une table, ou massés par terre devant une mauvaise chaise de bois. Dans chaque petit peloton, un lecteur expliquait l'Écriture sainte, faisait des commentaires, ou se bornait à lire des prières.

Rien de singulier comme la liberté dont on jouit dans ce lieu de dévotion. A mesure qu'on entre, on demande une bible, on s'installe sur un banc, et l'on appelle les gens oisifs pour se faire un petit auditoire,

ou bien on va se mêler vulgairement à quelque groupe déjà formé. Si l'orateur ne convient pas, on passe à un autre, et ainsi de suite.

Lorsque j'entrai là pour la première fois, j'étais accompagné de deux prêtres français, d'un franciscain, et des deux soldats, mes domestiques, qui me suivaient depuis Sébastopol. On nous regarda sans doute, mais sans émotion. Nous nous approchâmes d'un groupe, et nous demandâmes quelques explications à l'un des assistants. C'était le moment de la prière, et selon l'usage juif, tous parlaient à Dieu en se balançant d'arrière en avant et d'avant en arrière avec une persévérance digne d'éloges. Le lecteur poursuivit sa psalmodie. Le juif interrogé ne fit aucune difficulté de répondre, seulement il continua ses balancements en tournant la tête de notre côté ; ses voisins nous écoutaient, mêlaient leur mot à la conversation, et en même temps répondaient à la prière commune. L'orateur ne se troubla point et ne parut point surpris. Personne n'avait l'air offusqué. On priait et on tenait conversation tout à la fois ; cela paraissait aller de soi.

Au milieu de ces bizarreries, je fus frappé, comme l'avait été avant moi le P. de Géramb, du profond respect des Juifs pour l'Ancien Testament. Aucune nation ne porte à un plus haut point la vénération pour les livres qui contiennent les dogmes, les lois morales et l'histoire de sa religion. « J'avais honte,

s'écrie le P. de Géramb, pour certains chrétiens, en trop grand nombre, hélas! dans la bibliothèque desquels nos saintes Écritures, souvent par suite de l'indifférence, quelquefois par une combinaison sacrilége, se trouvent placées à côté d'un livre impie ou obscène. Homère n'était qu'un homme, et Alexandre enfermait ses œuvres dans une cassette de bois précieux, ornée d'or et de pierreries. Moins respectueux pour l'œuvre de Dieu que des païens qu'on a vus honorer l'Évangile ; que dis-je? plus éhontés que l'athée Diderot, que l'immoral Jean-Jacques, qui, parmi leurs livres, donnèrent toujours à la Bible la place d'honneur, des catholiques, abjurant toute pudeur, ont mis leur gloire à verser sur elle la dérision et le mépris, à la livrer aux outrages des ignorants, des âmes perverses, des cœurs corrompus, après l'avoir défigurée en lui prêtant toutes les turpitudes de leurs affections et de leurs pensées. » Ces paroles énergiques et justes doivent faire réfléchir. A Jérusalem, dans la Synagogue, devant les armoires où sont renfermées les saintes Écritures, des lampes brûlent continuellement. Ces armoires sont nombreuses. On y conserve des décalogues qui remontent à la plus haute antiquité, un surtout est regardé comme le premier des exemplaires connus. On y trouve aussi une grande quantité de copies de l'Ancien Testament, destinées soit aux juifs résidants à Jérusalem, soit à ceux qui s'y rendent des pays éloignés.

Mais autrement curieuse que la Synagogue, est la cérémonie des pleurs. Tous les vendredis avant le coucher du soleil elle se répète depuis des siècles. Je me rappellerai toujours mon émotion lorsque je la vis en 1856, grâce à l'obligeance de M. le chancelier du patriarcat, qui voulut bien m'y conduire. De ruelles en ruelles nous parvînmes à une allée solitaire le long de laquelle s'élève une muraille antique. Est-elle bien un débris du temple? On en doute, puisqu'il ne devait pas en rester pierre sur pierre. Cependant plusieurs auteurs l'affirment et prétendent y retrouver le caractère des constructions salomoniennes. Selon eux, la prophétie devrait se prendre dans le sens moral, et elle resterait vraie puisque le temple lui-même est ruiné et que cette muraille ne saurait être qu'un soubassement. Or, les Juifs que n'embarrassent pas la parole de Notre-Seigneur, l'estiment comme le dernier débris de leur temple, et ils s'y réunissent pour pleurer. Étrange contraste! ils gémissent sur la patrie absente, là même où leurs pères revenus de la captivité séchaient leurs larmes et cessaient de réciter la complainte de l'exil, le *Super flumina Babylonis!*

Tout le long de cette muraille, nous les trouvâmes assemblés, hommes, femmes, enfants et vieillards. Les uns étaient accroupis en cercle dans la poussière, et quelque vieux rabbin, debout au milieu du groupe,

une paire de mauvaises lunettes sur le nez et un turban sur la tête, faisait la lecture de la Bible d'une voix nasillarde, en se balançant en avant et en arrière, selon l'usage imprescriptible. D'autres se tenaient debout, tournés vers la muraille, et toujours en se balançant, lisaient à demi-voix des prières particulières. D'autres encore collaient leurs lèvres contre les pierres sacrées, avec de grands signes de douleur et versaient des larmes. Vraiment, cet aspect de misère et de tristesse, ces hommes et ces femmes appartenant à tous les âges de la vie, assis dans la poussière et pleurant sur leur patrie vaincue, sur la destruction de leur ville et sur leur nation dispersée, offrent un spectacle émouvant, tel qu'on ne l'a vu nulle part et qu'on ne le rencontrera plus ; mais la réflexion arrive, et l'émotion devient moins sensible.

S'ils pleurent aujourd'hui et depuis des siècles, pourquoi ces larmes? C'est qu'il y a deux mille ans ils immolèrent le Juste venu pour les sauver. Le monde païen lui-même, dont la doctrine du Christ sapait les bases, ne trouvait rien à sa charge. Pilate le déclarait innocent. Eux voulurent sa mort! ils furent donc criminels, et ils pleurent justement sous le poids de la réprobation.

Pourquoi faut-il que l'obstination et le mensonge soient les causes de cette manifestation sublime de la douleur? En voyant cette désolation, ces larmes, ce

désespoir d'une nation vaincue, on voudrait s'abandonner aux mouvements d'une âme ardente et sympathique. Malheureusement le juif charnel et cupide est une fausse personnification de la douleur. A Jérusalem, comme ailleurs, l'intérêt n'a pas cessé d'être son idole. Les yeux fixés sur l'emplacement du temple, il en déplore la ruine; et, le cœur encore gros de soupirs, les paupières encore baignées de pleurs, il va prêter avec des intérêts exorbitants au malheureux forcé de recourir à sa bourse. L'usure est devenue son élément, comme son nom un outrage.

Tels sont les juifs de Jérusalem. Entassés dans un espace étroit, ils y vivent sans air et sans soleil. Leur quartier n'est qu'un assemblage de ruelles tortueuses et sans pavés. Les musulmans, qui les méprisent, leur avaient interdit non-seulement l'église du Saint-Sépulcre, mais encore les rues et les places adjacentes. Si, depuis quelques années, on est devenu un peu plus tolérant à leur égard, c'est au patriarche latin de Jérusalem qu'ils le doivent. Ils se traînent, haïs et méprisés par tous, et comme exilés dans une patrie qui n'est plus la leur. Et ces hommes superbes, qui repoussaient l'enseignement de Jésus-Christ et ne voulaient d'autre roi que César, s'inclinent maintenant sous le joug du croissant et tremblent devant le courbach d'un colonel osmanli.

Je ne veux point ici faire leur procès. Ce que j'en

ai dit était nécessaire pour faire comprendre comment, loin de concourir à la prospérité de la ville, ils sont, au contraire, un élément de discorde : et je tire cette conclusion :

Étant ce qu'il est, comment le juif de Jérusalem pourrait-il frayer avec les habitants des autres quartiers? Nécessairement il les déteste et les abhorre. Le musulman est pour lui un vainqueur insolent et odieux. Et pour ce qui est des chrétiens, ses pères ont crucifié leur Dieu; or la dernière chose qu'on pardonne à un homme, c'est le mal qu'on lui a fait injustement. Nous n'appellerons donc point les juifs des citoyens de Jérusalem, mais des vaincus pleins de haine et de vengeance, cantonnés dans leur quartier comme un ennemi trop faible, qui, débusqué successivement de toutes ses positions, se renferme dans la citadelle pour tâcher de nuire encore au vainqueur et de le tenir en échec. Seulement, leur guerre n'est pas loyale et à visière levée; dépouillés qu'ils sont du pouvoir et de la force, incapables de se servir du glaive, ils conspirent avec de l'argent, et trouvent malheureusement en lui un auxiliaire puissant, car à Jérusalem comme par tout l'Orient, l'or et l'argent sont les plus terribles ennemis de l'Église de Dieu.

Mais quittons les juifs, et voyons si l'harmonie est mieux gardée dans les autres parties de la cité.

IX

L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION.

L'âme s'émeut en pensant que nous allons **visiter** les chrétiens de Jérusalem!

Saint Paul ne les appelait-il pas les *saints?* ne voulait-il pas que tous les fidèles de la chrétienté vinssent à leur secours? N'écrivait-il pas en leur faveur ces paroles expresses : « Que le premier jour de la « semaine, chacun de vous mette quelque chose à « part chez soi, réunissant ce qu'il veut donner aux « *saints, c'est-à-dire aux chrétiens de Jérusalem;* « afin qu'on n'attende pas ma venue pour recueillir « les aumônes. Lorsque je serai arrivé, j'enverrai « ceux que vous aurez désignés dans vos lettres, por- « ter vos libéralités à Jérusalem; et, s'il est à propos « que j'y aille moi-même, je le ferai, et vos commis- « saires viendront avec moi. » (Saint Paul, Ire *Ép., aux Cor.* XVI, 2-5.)

Les malheurs des chrétiens de Jérusalem n'ont-ils pas ému la Catholicité à toutes les époques? et ne le méritaient-ils pas à bien des titres?

Hélas! les temps et les hommes ont bien changé.

Ce n'est pas sans une douleur amère que je pénètre dans ce quartier appelé celui des chrétiens. Ici, peut-être plus que dans le reste de la ville, le scandale règne en maître.

J'expliquerai tout à l'heure ce douloureux mystère. Mais c'est chose embrouillée pour quiconque ne connaît pas l'Orient, et il importe, si je veux être compris, de mettre un ordre tout particulier dans mon récit.

Je diviserai donc en plusieurs chapitres ce que j'ai à dire des chrétiens de Jérusalem. Avant toute chose, nous allons nous agenouiller dans l'église de la Résurrection, vénérer son saint tombeau et son Calvaire; cette première visite est un besoin impérieux pour nos cœurs; elle est d'ailleurs nécessaire pour bien comprendre la situation morale de ceux qui l'entourent, car c'est à propos d'elle que les chrétiens sont tellement divisés entre eux.

L'état du saint tombeau ainsi constaté, nous nous demanderons à qui il appartient en droit, et nous donnerons une idée des schismatiques orientaux qui prétendent en disputer la possession à l'Église catholique.

A l'orient de Jérusalem, avez-vous aperçu cette immense coupole, supportée par un vaste assemblage de constructions massives? C'est la fameuse coupole qui abrite le saint Sépulcre et dont il est si tristement question depuis bien des années.

Cherchons-en l'entrée à travers ce dédale de rues

infectes, étroites et sombres. Passons ce guichet qui donne accès sur une place pavée de dalles antiques. Voici deux portes d'architecture ancienne. A côté un beffroi; mais, hélas! beffroi découronné, car c'était de là qu'au temps du royaume de Jérusalem, on donnait l'alarme lorsqu'il y avait à craindre une attaque; et les musulmans rancuneux le renversèrent dès qu'ils en furent les maîtres.

Ne nous arrêtons point à la pierre vénérable que l'on appelle *pierre de l'Onction*, parce que le corps de Notre-Seigneur y fut embaumé. Négligeons les détails, si saints qu'ils soient, afin de mieux saisir cet ensemble, prodigieusement compliqué. Prenons encore moins garde à ces malheureux Turcs, assis ou couchés sur des nattes auprès de cette pierre vénérable, causant, fumant et préparant leur café. Pénétrons tout de suite sous cette vaste coupole, à laquelle viennent se rattacher les portions éparses de l'édifice. Le tombeau de Notre-Seigneur devrait s'élever dans sa majestueuse simplicité, avec son roc vif, son ouverture un peu basse, et sa forme antique, du milieu de cette enceinte. Malheureusement, le rocher a disparu pour faire place à un petit édifice de marbre élevé à l'endroit où fut le saint tombeau. N'est-ce point chose triste et à jamais regrettable? que font ici la pierre ou le marbre, l'or ou l'argent? Je voudrais vénérer le sépulcre que Joseph d'Arimathie avait fait creuser

pour lui et qu'il donna au Sauveur, et non le travail dont la main des hommes l'a recouvert. Deux chambres funéraires sont renfermées dans le petit édifice. La première, celle où se tint l'ange après la résurrection, donne accès à la seconde partie du monument, c'est-à-dire au sépulcre proprement dit. Ce caveau est fort étroit. A côté du banc de pierre où reposa le corps de Jésus, il y a à peine de la place pour quatre personnes de front. La lumière du soleil n'y pénètre jamais. Des lampes d'huile odoriférante y répandent, jour et nuit, une lumière mystérieuse et brillante.

En face de la sainte grotte, attenante à la rotonde principale, une église se prolonge sur une étendue assez vaste. C'est l'ancienne basilique de Constantin. Elle appartient aux Grecs schismatiques.

A gauche de cette église, est une chapelle desservie par les Franciscains.

A droite vient l'édifice qui recouvre le Calvaire.

Ainsi, au centre une grande coupole domine la petite chapelle construite sur le saint tombeau. Et puis trois sanctuaires, celui de Constantin, celui des Franciscains, celui du Calvaire, s'ouvrent par des arceaux sur la grande coupole. Ce sont, par le fait, trois églises irrégulièrement rattachées à un centre.

Autrefois chacun de ces sanctuaires formait un édifice à part. Les premiers chrétiens avaient construit de petites chapelles sur chacun des lieux où s'étaient

opérées les différentes circonstances du crucifiement, et Constantin avait ordonné d'élever une basilique au centre de ce groupe vénérable. Plus tard la piété des fidèles a essayé de réunir le tout dans un immense édifice. L'idée était magnifique, l'exécution en a été fautive. A force de tourmenter le terrain, pour le niveler et en accorder toutes les parties, on l'a rendu méconnaissable, en sorte que le pèlerin est réduit aux conjectures, pour recomposer dans son esprit le théâtre auguste qui fut témoin des grands mystères de la mort et de la résurrection de son Dieu.

Chaque jour, les Pères de Saint-François ont la pieuse coutume de faire, sur les quatre heures du soir, une procession solennelle de sanctuaire en sanctuaire, pour les vénérer successivement et y prier au nom de la Catholicité, dont ils ont l'insigne privilége d'être les représentants depuis deux fois trois siècles. Lorsqu'un nouveau pèlerin arrive à Jérusalem, on le mène avec honneur à cette procession. J'y ai participé plusieurs fois avec une émotion sentie.

Je veux en raconter les détails, afin de conduire successivement le lecteur à tous les autels élevés dans ce saint lieu. L'histoire de cette procession me paraît être la meilleure description de l'église. Tous les Pères étant réunis dans la chapelle où Notre-Seigneur aurait apparu, dit-on, à la sainte Vierge aussitôt après sa résurrection, on nous y introduisit, et on voulut bien

nous donner à chacun un petit livre renfermant les prières composées pour la circonstance, et un cierge béni, marqué aux armes de Terre Sainte. Ce cierge devient la propriété du pèlerin; il lui reste comme un souvenir précieux.

Alors les chants commencent, et la procession se met en marche.

D'abord on entre dans une petite prison où Notre-Seigneur fut, dit-on, enfermé quelques instants avant d'être crucifié. Épuisé de sang et de force, il n'avait pu traîner sa croix au haut du Calvaire. Alors les bourreaux l'en avaient déchargé, et, pendant qu'ils la hissaient au sommet du Golgotha, ils le firent entrer dans cette excavation du rocher.

De cette prison, la procession s'avance derrière le chevet de la basilique de Constantin, vers l'autel de Saint-Longin. Ce saint fut le soldat qui perça d'une lance le côté du Sauveur, et qui, par une longue pénitence, parvint ensuite à la sainteté.

Plus loin, on rencontre un autel dressé sur l'emplacement où les soldats tirèrent au sort les vêtements de Notre-Seigneur.

Après cela, par un escalier rapide, on descend dans un premier souterrain dédié à Sainte-Hélène, parce que la sainte impératrice paraît s'être tenue en cet endroit pendant qu'elle faisait exécuter des fouilles pour retrouver la vraie croix. Le clergé s'y arrête devant un

autel, et salue la généreuse bienfaitrice de la Palestine.

Un nouvel escalier donne alors passage vers un autre souterrain, plus profond, où fut découverte la croix du Sauveur. Après une station pieuse, la procession remonte ces deux escaliers et se retrouve dans l'église au point d'où elle était partie.

Ensuite elle continue sa marche vers la droite, et s'arrête devant la colonne dite de l'*Impropère*. On pense que cette colonne fut celle où l'on assit Notre-Seigneur, lorsqu'on le bafoua comme un roi de théâtre. La sainte relique est enfermée sous un autel, derrière une grille de fer; on la vénère à genoux.

Puis, la procession se remet en mouvement, monte sur le Calvaire, s'arrête aux endroits où Notre-Seigneur fut dépouillé de ses vêtements, où il fut attaché à la croix, où la croix fut plantée.

Ensuite, elle redescend vers la pierre de l'Onction, où Joseph d'Arimathie embauma le corps de Jésus;

On se prosterne et on adore, en passant devant le saint Sépulcre;

Et la procession retourne enfin au lieu d'où elle est partie, c'est-à-dire à la chapelle des Franciscains, en faisant une station à l'endroit où Notre-Seigneur apparut à sainte Madeleine, sous la forme d'un jardinier.

Vers la fin de la cérémonie, le diacre prend l'encensoir, se retourne du côté des pèlerins, les salue, et les encense par honneur avant de les congédier.

Je passe rapidement sur ces détails. Et cependant, que n'y aurait-il pas à dire sur les impressions qu'on éprouve lorsque, à genoux, le livre des stations dans une main, le cierge béni dans l'autre, mêlant sa voix à celle des religieux et des prêtres, on chante ces hymnes et ces oraisons qui rappellent comment, *ici même*, on dépouilla Notre-Seigneur de sa robe sans couture, tissée par les mains de la sainte Vierge; *ici même* ses vêtemens furent tirés au sort; *ici* encore il fut attaché à la croix; *ici* la croix fut plantée; *ici* enfin Notre-Seigneur expira!

Mais je n'ai pas encore parlé du Calvaire: et on me demande des détails sur ce lieu, le plus vénérable avec le saint Sépulcre.

Le Calvaire seul n'a pas été mis de niveau avec le reste de l'église; mais, considérablement amoindri par un ciseau inintelligent, il est réduit à la forme d'un rocher carré, entièrement revêtu de marbre.

Trois autels le dominent, le premier devant l'espace où Notre-Seigneur fut attaché à la croix; le second à l'endroit où se tenait la sainte Vierge après le crucifiement; le troisième au lieu même où fut plantée la croix.

A côté de l'autel du crucifiement, on montre la fente opérée dans le rocher au moment où Notre-Seigneur mourut. Malheureusement, la manie de tout couvrir de marbre empêche de la bien distinguer.

Pour la mieux constater, les pèlerins descendent dans une chapelle souterraine où elle se voit assez bien, si on a soin de s'entourer de beaucoup de lumières.

A quoi bon répondre au sourire moqueur du touriste sans croyance qui me dit : — Croyez-vous bien que cette fente soit l'effet d'un tremblement de terre, opéré dans le moment même de la mort du Sauveur? — Oui, je le crois, et je le crois d'autant plus fortement que vous cherchez tous les moyens de n'y pas croire, pauvre âme dévoyée. Si les circonstances toutes surnaturelles qui signalèrent la mort de Jésus-Christ étaient moins évidentes, nouveau Titan, vous n'entasseriez pas des preuves factices pour vous confirmer dans le doute. Vous faites moins d'objections contre la réalité du tombeau de Mahomet ou de Confucius. Au contraire, vous annoncez avec grand fracas à l'Europe que vous avez visité ces lieux célèbres et constaté leur authenticité. C'est qu'il n'est pas sorti de là une doctrine qui condamne les passions coupables et force les hommes à être bons pour leurs frères, compatissants pour leurs inférieurs et soumis aux chefs qui les gouvernent; c'est que Mahomet divinise la volupté; c'est que les divinités, à la façon de l'Asie, consacrent la liberté d'être absurde.

Dès les premières époques qui suivirent l'événement, Cyrille, évêque de Jérusalem, jetait ce défi aux Juifs

déicides : « Si je voulais nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait à elle seule. Tacite et Suétone parlent de ce tremblement de terre mémorable, arrivé sous Tibère. Mandre le protestant, Millar, Fléming, Schaw, protestants et anglais, sont unanimes dans leur témoignage à cet égard. « *Je commence à être chrétien,* s'écria, en voyant la fente du rocher divin, un Anglais jusque-là moqueur et incrédule. J'ai fait une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont pas été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés, et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici c'est tout autre chose, le roc est partagé transversalement, la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici, pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir,

monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ. »

Au reste, comment douter? Est-ce que tous les témoignages anciens, amis ou ennemis, ne s'accordent pas sur le bouleversement étrange, produit dans la nature au moment de la mort de Jésus-Christ? La quatrième année de la deuxième olympiade (année précise de la mort de Jésus-Christ), dit Phlégon, affranchi d'Adrien, il y eut la plus grande éclipse de soleil qu'on eût encore vue, puisqu'on apercevait les étoiles au milieu du jour, et ces ténèbres furent accompagnées d'un fort tremblement de terre. Denys l'Aréopagyte vit cette éclipse en Égypte, et, comme elle sortait évidemment des lois régulières de la nature, Apollophane, son compagnon d'études, s'écria : « Ce sont là, mon cher Denys, des changements surnaturels et divins. » « Cherchez dans les archives poli-
« tiques, dit Tertullien aux païens de son temps, vous
« y trouverez ce fait constaté par le témoignage des
« vôtres. »

En vérité, dit Mgr Mislin, notre incrédulité n'est-elle pas plus coupable que celle des Juifs? Si ces hommes ont vu les œuvres de Jésus-Christ sans en être touchés, nous en voyons de plus grandes encore auxquelles nous demeurons insensibles. Dans quel état se trouvait le monde à la mort de Jésus-Christ? Il était plongé dans l'idolâtrie et dans l'esclavage. A

peine le sang du Juste a-t-il coulé sur le Golgotha, que tout change dans l'univers. Le polythéisme s'est écroulé avec l'empire des Césars; des peuples nouveaux, rachetés par le sang de Jésus-Christ, ont, partout, remplacé la société corrompue de l'ancien monde. Le Christianisme a changé les institutions, les mœurs et les hommes; nous voyons tout à coup un monde régénéré à la place d'un monde déchu. Rien ne les sépare que la croix plantée sur le Calvaire ; et nous ne nous jetons pas au pied de cette croix, pour adorer le Dieu que nous avons méconnu ! »

Il n'y a sur le rocher du Calvaire qu'un seul changement essentiel, et il importe de constater la fraude. Lorsqu'on le répara en 1808, à la suite de l'incendie de l'église, les Grecs enlevèrent, pour la transporter à Constantinople, la pierre dans laquelle la croix avait été plantée. Ils y substituèrent celle d'aujourd'hui qui n'a plus de valeur.

On m'a montré, dans l'église du Saint-Sépulcre, le tombeau de Joseph d'Arimathie. La tradition paraît se contredire en cet endroit, car des témoignages assez authentiques supposent que le saint passa en France avec Lazare, Marthe et Marie, pour fuir la persécution des Juifs, et que, de là, il se rendit en Angleterre, où il mourut. Quelques auteurs pensent qu'il y a confusion dans la manière de s'exprimer, et qu'après avoir cédé son propre tombeau pour y déposer le Sauveur,

Joseph d'Arimathie en fit creuser un autre pour lui dans le même jardin, mais qu'il n'y fut point enterré.

Deux sépulcres plus authentiques étaient ceux de Godefroid de Bouillon et de Baudouin, son frère. On sait que ces deux premiers rois de Jérusalem chrétienne furent enterrés au pied du Calvaire. Le dix-neuvième siècle retrouva encore leurs cendres. Mais, en 1808, la haine des schismatiques profita de l'incendie de l'église pour jeter ces cendres au vent. La trace même des tombes a été détruite et recouverte d'un escalier massif qui monte au Calvaire.

De ces deux grands héros, il ne reste plus que l'épée et les éperons de Godefroid. On les conserve dans la sacristie. Nous demandâmes à les voir. C'est, en effet, un beau souvenir que cette vaillante épée. L'illustre Godefroid la porta si haut et pour une si noble cause! A l'heure actuelle, on s'en sert encore pour la réception des chevaliers du Saint-Sépulcre.

Ah ! quand viendra le jour où ces chevaliers ne se contenteront pas de porter, suspendue à un ruban noir, comme un ornement de pure vanité, la *croix rouge potencée et contournée de quatre croisillons?* Est-ce là l'usage qu'on doit faire des insignes de la plus noble chevalerie du monde? Autrefois, les chanoines du Saint-Sépulcre, institués par Godefroid lui-même, s'armaient du casque et de la cuirasse, et faisaient sur le champ de bataille des prodiges de

valeur pour la défense des saints Lieux. Où sont, aujourd'hui, les œuvres des successeurs de ces vaillants hommes ? Dieu fasse luire le jour où l'Europe se préoccupera de ce qui fit l'objet de la sollicitude et de la gloire de nos devanciers ! Il est temps d'y songer, ou les ennemis du Catholicisme, Turcs et schismatiques, auront bientôt reconquis ce qui a coûté à nos pères six cents ans des efforts les plus héroïques, comme nous allons le voir au chapitre suivant.

X

LES CATHOLIQUES AU SAINT-SÉPULCRE.

Hélas! nous sortons du Saint-Sépulcre ; nous descendons du Calvaire où Notre-Seigneur a donné le plus magnifique exemple de paix et de concorde, lorsque, près de rendre le dernier soupir, épuisé de sang et cloué sur la croix, il dit à Dieu son Père, en parlant de ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur!* et voici que je suis obligé de parler de luttes et de conflits!

Le croirait-on? le plus grand scandale de Jérusalem est dans le peuple chrétien. Nous parlions des juifs, il y a quelques instants : nous les montrions haineux et hostiles. Mais voilà pire que cela. Une fraction de chrétiens schismatiques, du rit grec, s'est proposé de confisquer à son profit le saint Sépulcre, le Calvaire, l'église de la Résurrection tout entière, de manière à en expulser totalement les Catholiques. De là, pour le patriarche latin de Jérusalem et pour les Pères de Saint-François, l'obligation de se tenir toujours sur la défensive. Et cette lutte constitue presque à elle seule ce qu'on appelle la question des saints Lieux.

On ne connaît point assez ces choses en Europe. On ignore que, grâce à la mauvaise foi des schismatiques et à leurs prétentions, à peine il nous est permis de prier en silence au Saint-Sépulcre. On ignore qu'à chaque heure, à chaque instant, ils excitent des rixes et suscitent des désordres au pied du Calvaire. On ne sait pas assez que cette faction turbulente cherche à accaparer à son profit les sanctuaires vénérables, pour en exclure à jamais l'univers catholique; on ignore trop que leurs empiétements deviennent exorbitants; que nous sommes déjà à peu près dépouillés de nos droits, vieux comme les siècles, et que, d'aujourd'hui à demain, nous sommes exposés, nous Catholiques, à être chassés des sanctuaires de Jérusalem par une poignée de schismatiques. Or il faut le dire, afin qu'on le sache, et que, le sachant, on s'en préoccupe, et qu'on arrête le mal.

La question des saints Lieux se réduit presque exclusivement dans ceci :

A qui appartient le tombeau de Jésus-Christ?

A cette question, les Turcs répondront : Il est à nous, parce que nous avons conquis la capitale de l'empire grec, Constantinople. — Les schismatiques objectent qu'il est à eux, parce qu'ils prétendent l'avoir. — La Catholicité dit : Il est à moi par le droit naturel, par le droit de la possession la plus antique, par celui des traités mille fois renouvelés et confirmés.

A qui la raison dans ce grand procès? Évidemment à l'Église Catholique. J'en appelle au simple bon sens.

Si je disais à un enfant de nos campagnes : Mon enfant, à qui pensez-vous que soit le tombeau de Notre-Seigneur? Il me répondrait sans hésiter : Au Pape et à tous les chrétiens.

Et pourquoi cela ? — C'est bien simple.

Évidemment il appartient à l'Église apostolique. Car Joseph d'Arimathie en fit présent à Notre-Seigneur ; et, après la résurrection glorieuse, ce disciple de l'Évangile ne le reprit point à lui, il le laissa à la sainte Vierge, aux apôtres, à tous les fidèles qui voulaient le vénérer. Et Pierre, en mourant, dut le confier aux papes ses successeurs.

Évidemment il appartient à l'Église Catholique, et non pas à une fraction schismatique, s'appellât-elle la nation grecque ; car Notre-Seigneur est mort pour tous les hommes, et il a légué son tombeau à tous, et non à la nation grecque.

Jamais on n'entendit les choses autrement dans la primitive Église. Remontons aux premiers jours de l'ère chrétienne et demandons à l'historien des Croisades comment on jugeait cette question pendant les six premiers siècles.

« Les prophéties étaient accomplies, dit M. Michaud, il ne restait plus à Jérusalem pierre sur pierre. Mais dans l'enceinte déserte on visitait encore un tombeau

creusé dans le roc, tombeau d'un Dieu sauveur, resté vide par le miracle de la résurrection. Il y avait là une montagne où le sang du Christ avait coulé, où le mystère de la Rédemption s'était consommé. Le sépulcre de Jésus et le Calvaire devaient naturellement devenir les principaux objets de la vénération et de l'amour des chrétiens; la Judée était à leurs yeux la terre la plus sainte de l'univers. Aussi, dès les premiers temps de l'Église, les fidèles y venaient adorer les traces du Sauveur. »

Vainement l'empereur Élie-Adrien essaya-t-il de substituer le culte des idoles à celui de Jésus-Christ. Le pouvoir profanateur de cette mythologie expirante ne fut pas de longue durée, et Constantin célébra la trente et unième année de son règne par l'inauguration de l'église du Saint-Sépulcre; et des milliers de chrétiens se rendirent à cette solennité où le savant évêque Eusèbe prononça un discours rempli de la gloire de Jésus-Christ.

Sainte Hélène, dont le nom est resté comme une tradition de la Palestine chrétienne, fit le pèlerinage de Jérusalem dans un âge très-avancé. Parmi les pèlerins de ces temps reculés, l'histoire ne peut oublier les noms de saint Porphyre et de saint Jérôme. Le premier abandonna, à l'âge de vingt-ans, Thessalonique, sa patrie, passa plusieurs années dans les solitudes de la Thébaïde et se rendit en Palestine; après

s'être longtemps condamné à la vie la plus humble et la plus grossière, il devint évêque de Gaza. Le second, accompagné de son ami Eusèbe de Crémone, quitta l'Italie, parcourut l'Égypte, visita plusieurs fois Jérusalem et résolut de terminer ses jours à Bethléem. Paule et sa fille Eustochie, de l'illustre famille des Gracques, unies à Jérôme par les liens d'une sainte amitié, renoncèrent à Rome, aux joies de la vie, aux grandeurs humaines, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ et pour vivre et mourir à côté de la crèche. Saint Jérôme nous apprend que les chrétiens arrivaient alors en foule dans la Judée, et qu'autour du saint tombeau on entendait célébrer, dans des langues diverses, les louanges du Fils de Dieu.

« A mesure que les peuples de l'Occident se convertissaient à l'Évangile, ils tournaient leurs regards vers l'Orient. Du fond de la Gaule, des forêts de la Germanie, de toutes les contrées de l'Europe, on voyait accourir de nouveaux chrétiens, impatients de visiter le berceau de la foi qu'ils avaient embrassée. Un itinéraire des pèlerins leur servait de guide, depuis les bords du Rhône et de la Dordogne jusqu'aux rives du Jourdain, et les conduisait à leur retour, depuis Jérusalem jusqu'aux principales villes d'Italie.

« Quand le monde fut ravagé par les Goths, les Huns et les Vandales, les pèlerinages à la Terre Sainte ne furent point interrompus. Les pieux voyageurs

étaient protégés par les vertus hospitalières des barbares, qui commençaient à respecter la croix de Jésus-Christ et suivaient quelquefois les pèlerins jusqu'à Jérusalem. Dans ces temps de trouble et de désolation, un pauvre pèlerin qui portait sa panetière et son bourdon, traversait souvent les champs du carnage, et voyageait sans crainte au milieu des armées qui menaçaient les empires d'Orient et d'Occident. »

Tel était la pensée du monde à l'égard des Lieux saints. On les regardait comme l'héritage inaliénable de l'Église, et ils étaient traités et vénérés comme tels. Lorsqu'au VIe siècle, les Perses viennent y faire irruption, l'empereur Héraclius vole à leur défense, il les affranchit du joug, et l'univers applaudit.

Plus tard, lorsque les souverains pontifes prêchent les guerres saintes, nous ne voyons nulle part que ni les rois, ni les empereurs, ni l'Europe catholique, aient mis en question le droit. Le Saint-Sépulcre est à eux par l'effet d'une possession légitime, inaliénable ; ils s'arment et traversent les mers pour le reprendre. Telle a toujours été la pensée commune et la pratique du monde catholique.

Or, aujourd'hui les schismatiques grecs se posent en adversaires de la Catholicité, et ils s'écrient : A nous le Saint-Sépulcre.

Or, malheureusement, ils joignent l'action à la parole et ils expulsent nos représentants ; et depuis soixante

ans ils se sont à peu près emparés de tout ce qui était à nous.

En voici une preuve entre mille. Je désirais célébrer la messe au Calvaire, à l'endroit même où fut plantée la croix de Notre-Seigneur. — Non, me fut-il répondu. Cet autel est aux Grecs. — Je demandai la même faveur en divers autres sanctuaires; même réponse. Pour le coup, m'écriai-je, j'obtiendrai du moins la permission de dire la messe au Saint-Sépulcre. — A une condition, me dit le père gardien de Terre Sainte, c'est que vous passerez la nuit dans l'église, afin d'être prêt à commencer la messe à trois heures précises du matin. Et, comme je demandais la raison de cette exigence, j'appris que les Grecs avaient pris de tels droits sur le Saint-Sépulcre, que les Latins n'y peuvent plus célébrer que trois messes; encore faut-il s'y prendre le plus de bonne heure que possible. Les moines grecs poussent l'insolence à ce point, que l'autel doit être libre dès le moment où il leur plaît d'entrer à l'église. Veulent-ils le faire, ils agitent une petite clochette, et aussitôt le sacristain catholique est obligé d'enlever avec précipitation les objets destinés à la célébration des saints mystères. Une minute de retard exposerait à des profanations, à des injures, et peut-être à des voies de fait. A cette première vexation, les Turcs en ajoutent une seconde. En leur qualité de possesseurs de l'édifice qui renferme le Calvaire et

le Sépulcre, ils ferment la grande porte de l'église avant la nuit, et ne l'ouvrent que fort tard le lendemain. Si donc on veut échapper à la double vexation et célébrer la messe au Saint-Sépulcre, il faut s'y renfermer dès la veille au soir pour y attendre l'aurore.

Pour moi cette difficulté n'était pas grande. Quel voyageur ne consentirait à faire une fois dans sa vie cette *veillée des armes* auprès du tombeau de Jésus-Christ? Je m'estimais heureux de la circonstance. Mais je constatai de mes yeux, à cette occasion, l'effroyable sacrifice que cette exigence impose aux Franciscains. Députés par l'Église pour offrir une prière perpétuelle en ces lieux sacrés, et gardiens du Saint-Sépulcre, ils doivent être là, chaque nuit, sous peine de trahir leur mission et de céder aux envahisseurs sacriléges.

Avec l'autorisation des musulmans, ils ont fait construire, attenant à l'église, une sorte de petit couvent, où ils ont des cellules et un réfectoire. Ce couvent n'a aucune communication avec l'extérieur; sa porte unique donne sur la rotonde du Saint-Sépulcre. C'est un vrai tombeau: tous les trois mois, le supérieur désigne six de ses religieux et les envoie habiter ce pauvre réduit. Ils y vivent dans une humidité continuelle, privés à peu près de la lumière du jour. Les Turcs ont bâti une écurie au-dessus de leur réfectoire, et les pères entendent sur leur tête frapper les pieds des chevaux. Toute communication à l'extérieur leur

est interdite, excepté dans les quelques heures où il plaît aux Turcs d'ouvrir l'église. Ainsi, chaque jour, lorsque leur nourriture leur est envoyée du couvent de Saint-Sauveur, ils doivent aller la recevoir au guichet et la rapporter ensuite à travers le lieu saint, jusque dans leur petite retraite. Encore ne sont-ils pas sûrs de la conserver intacte ; et, pour prévenir l'effet d'une voracité brutale, ils se servent de casseroles et de bouteilles d'étain fermant à clef.

Est-il possible que les prêtres, députés par le monde catholique pour le représenter au Saint-Sépulcre, soient réduits à une telle position? Mais ce n'est pas tout.

J'étais entré la veille à l'église, sur les trois heures du soir, un peu avant l'heure où les Turcs ferment les portes, afin d'assister à la procession journalière dont j'ai parlé au chapitre précédent.

Qui le croirait? L'impiété ne laisse même pas au pèlerin catholique le loisir de satisfaire à son aise sa pieuse dévotion dans cette procession touchante. Les moments sont comptés. Quelques minutes de retard seraient un crime. La procession doit sortir à telle heure. Elle ne peut rester qu'un temps déterminé à chaque sanctuaire ; autrement les schismatiques sont là, prêts à faire du scandale. Au besoin ils en viendraient aux coups, pour expulser le fidèle qui aurait trop prolongé sa prière.

Ainsi, pendant que nous priions et chantions les hymnes et les versets d'usage, nous entendions les cris des schismatiques, et leurs voix aigres et nasillardes traversaient nos chants et troublaient le recueillement. A chaque pas, dans ce sanctuaire auguste, on rencontre l'impiété. Tandis que nous étions à genoux autour de la pierre de l'Onction, dans une adoration profonde, les Turcs, étendus à côté sur des tapis, nous regardaientstupidementenfumantleurslonguespipes.

Mais ce qui prouve mieux que les faits particuliers l'état d'humiliation et d'abandon auquel sont réduits les catholiques de Jérusalem, c'est ce qui se passa en 1808, lors de l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre. Écoutons la relation de ce terrible événement.

« Si le prophète Jérémie revenait dans ce monde, écrit un témoin oculaire, aurait-il, en ces jours de désastre et de deuil, moins de raison qu'autrefois d'inviter le peuple à pleurer sur Jérusalem désolée? Aurait-il à faire entendre des chants moins plaintifs sur la tristesse et l'abattement de l'infortunée fille de Sion ?.... Ah! Il ne serait pas le seul dont les yeux fussent deux sources de larmes!... Partout il rencontrerait des compagnons de sa douleur!.....

« La matinée du 12 octobre fut affreuse ; le souvenir de ce jour malheureux arrache un cri de douleur aux cœurs les plus indifférents, aux cœurs les plus endurcis. Les Catholiques, les schismatiques, les héré-

tiques, sont dans l'affliction; les Orientaux, les Occidentaux pleurent, les juifs même versent des larmes. Il n'y a personne dans la cité sainte, de quelque nation qu'il soit, qui ne partage la douleur et la consternation générale. L'église du Saint-Sépulcre, ce monument bâti par sainte Hélène et Constantin, avec une magnificence impériale, et conservé par la piété des chrétiens, ce temple, le plus auguste de l'univers, ce temple qui faisait l'admiration des nations les plus éloignées, vient d'être consumé par les flammes ! On ignore si c'est l'effet d'un accident ou de la malice; mais la rapidité du feu a été telle, que dans l'espace de quelques heures, les galeries, les colonnes, les autels ont été anéantis. Voici quelques détails sur ce déplorable événement :

« Dans la nuit du 11 au 12 octobre, vers les trois heures du matin, le feu commença à se manifester dans la chapelle des Arméniens, située sur la galerie ou terrasse de la grande église du Saint-Sépulcre. L'aide-sacristain des religieux de Saint-François, qui allait visiter les lampes de la chapelle du Calvaire, fut le premier à s'en apercevoir; et comme il n'y avait là âme vivante, qu'un pauvre prêtre arménien, vieillard dont la vue du feu avait comme altéré la raison, il courut aussitôt chercher des secours. Mais la rapidité de la flamme les rendit inutiles; lorsqu'on arriva, elle avait déjà embrasé la

chapelle des Arméniens, même leur habitation ainsi que celle des Grecs, dont une partie était construite en bois sec et peinte à l'huile.

« Les Pères Franciscains, après l'office de minuit, étaient allés se reposer. Réveillés par le bruit étrange qu'ils entendent dans la grande église, ils se lèvent à la hâte ; quelle est leur épouvante !.... Malgré mille dangers, ils volent au feu... La porte est fermée et ce qui met le comble à leur désespoir, c'est que peu d'instants après, les flammes, qui sortent du côté des Grecs et des Arméniens, et du côté des Syriens, des Messinéens et des Coptes, menacent la coupole du grand temple, construite avec d'énormes poutres, couvertes de plomb, élevée perpendiculairement sur le monument dans lequel se trouve le très-saint Sépulcre. Les poutres dont je viens de parler avaient été amenées à grands frais du mont Liban, au commencement du siècle passé, alors les princes chrétiens firent élever ce dôme, véritable chef-d'œuvre par sa hauteur et par la hardiesse de sa construction.

« Tous ont fui... Les Pères Franciscains restés seuls, et privés d'instruments nécessaires, tâchent de passer par une petite fenêtre pour aller avertir le monastère de Saint-Sauveur et les ministres du gouvernement turc. Dans l'intervalle, les jeunes Arabes catholiques s'élancent du dehors à l'intérieur, et bravent les flammes, pour sauver, s'il se peut, quelques

objets, mais, en ce moment, le feu gagne le dôme, les autels de la sainte Vierge, l'orgue; l'église ressemble à une fournaise. Bientôt les pilastres s'écroulent avec fracas, et avec ceux-ci les arcades et les colonnes qui entourent le saint Sépulcre. Il est inondé d'une pluie de plomb ; le feu est tel, que les plus grosses colonnes de marbre se fendent ; il en est de même du pavé et du marbre qui recouvrent le monument. Enfin entre cinq et six heures, le grand dôme tombe avec un bruit épouvantable, entraîne toutes ces grosses colonnes et les pilastres qui soutenaient encore la galerie des Grecs, ainsi que les habitations des Turcs près du dôme.

« Le très-saint Sépulcre se trouve enseveli sous une montagne de feu qui semble devoir l'anéantir à jamais ; l'église offre le spectacle d'un volcan en fureur...... »

Or que résulta-t-il de ce malheur? En des temps moins mauvais, il eût jeté la consternation dans le monde chrétien. On eût fait des quêtes ; on eût envoyé des aumônes abondantes ; et l'église de la Resurrection fût sortie de ses ruines, plus belle qu'elle ne fut jamais. Mais, dans notre siècle, les préoccupations sont si peu tournées du côté de Jérusalem, que les Catholiques ont abandonné aux Grecs schismatiques et aux Arméniens le soin de reconstruire le plus vénérable sanctuaire du monde.

Et qu'on ne me dise pas : Il n'en serait plus de même aujourd'hui. — Voyez ce qu'on fait pour la célèbre coupole !

Mais je dois m'arrêter et conclure.

De tout ce que je viens de dire, il résulte que les Catholiques du monde entier sont moins influents, je ne dis pas seulement à Jérusalem, mais dans l'église du Saint-Sépulcre, que les Turcs et quelques Grecs schismatiques ; qu'ils n'y ont même aucune autorité reconnue, et que les quelques droits dont on les laisse encore jouir peuvent être disputés et réduits à chaque instant.

Il importe de chercher les causes de cette anomalie. Comment le tombeau de Notre-Seigneur, légué à l'Église Catholique dans la personne de saint Pierre et de ses successeurs, par Joseph d'Arimathie, semble-t-il ne plus nous appartenir aujourd'hui ? Pourquoi sommes-nous traités en esclaves dans une propriété qui est la nôtre ? Voilà un problème douloureusement curieux qui se dresse devant nous.

Pour le résoudre, nous allons étudier, aux chapitres suivants, les hommes qui, sous le nom de schismatiques, osent attenter à nos droits.

XI

LES PRÉTENTIONS DES SCHISMATIQUES GRECS.

Pendant huit grands siècles, semblable à un arbre majestueux, l'Église catholique étendit ses branches vigoureuses sur l'univers entier, et les nations se reposèrent tranquilles et heureuses à son ombre bienfaisante. Alors, si l'on employait les expressions d'Église latine et d'Église grecque, d'Église d'Orient et d'Église d'Occident, cela n'impliquait en aucune façon l'idée de séparation ou de schisme; c'était une qualification indiquée par les deux langues le plus en usage dans le monde, une manière d'exprimer la situation géographique de deux portions de la même communauté chrétienne.

Or aujourd'hui la situation a changé. L'Église grecque se pose en antagoniste de l'Église latine. Ce qui formait une unité compacte s'est divisé. L'Église grecque déclare rebelles et coupables tous ceux qui obéissent au Pape. Chaque année, le jeudi saint, elle prononce une excommunication contre l'univers catholique; et, en sa prétendue qualité d'Église seule orthodoxe, seule possédant la vérité, elle revendique

le tombeau de Notre-Seigneur, son Calvaire, et la grotte de sa nativité, comme sa possession exclusive.

D'où a pu venir un tel changement, et comment s'est-il opéré ? — Il nous importe de le rechercher en ce moment, si nous voulons apprécier la question des saints Lieux à sa juste valeur. Nous dirons donc les commencements du schisme grec, ses prétextes malheureux et les tristes conséquences dans lesquels il entraîna l'Orient.

Les sources de cet immense scandale remontent au sixième siècle de l'ère chrétienne. Séduits par les subtilités de la controverse, divisés par les antipathies de race et de langue, les évêques grecs commencèrent alors à creuser l'étroit fossé qui les sépare de l'Occident et à donner une signification trop sérieuse à ces expressions d'Église latine et d'Église grecque dont nous expliquions tout à l'heure la seule vraie portée.

Il fallait un prétexte pour se séparer ; les Grecs le cherchèrent dans de déplorables controverses sur la personne adorable de Notre-Seigneur.

Jésus-Christ, en venant en ce monde, déclara positivement qu'il était Dieu et homme, qu'il était le fils de Dieu et le fils de l'homme. Il était naturel d'en conclure qu'il y avait en lui deux natures, la nature divine par laquelle il était fils de Dieu, et la nature humaine par laquelle il était fils de l'homme ; que ces deux natures ne formaient qu'une seule personne,

celle de Jésus-Christ, et qu'elles étaient unies entre elles et non confondues, car il serait absurde de supposer que la divinité avait cessé d'être divinité pour devenir humanité, que l'humanité à son tour était devenue divinité, et qu'il était résulté de ce mélange un tout monstrueux, qui n'eût été ni homme ni Dieu, mais une abominable confusion de principes divins et humains.

Les apôtres comprirent ainsi la personne adorable de leur maître. Ils reconnurent en lui deux natures et une seule personne ; et ils transmirent cette doctrine à l'Église universelle.

Or, au commencement du quatrième siècle, vers l'année 320, un prêtre de l'Église d'Alexandrie, Arius, déposa les premiers ferments de discorde dans l'Église grecque, en discutant ce principe incontestable.

Arius reconnaissait que *le Fils de Dieu existait avant Marie;* mais il soutenait qu'il n'était point éternel, qu'il avait eu un commencement, et que, par le bon usage de son libre arbitre, il avait mérité de passer de l'état de créature humaine à celui de fils de Dieu. C'était une absurdité; c'était le renversement complet du principe fondamental sur lequel repose le Christianisme. Cette hérésie fut immédiatement condamnée par un concile particulier tenu à Alexandrie. Mais Arius persistant dans son erreur, l'empereur Constantin obtint la réunion de trois cents

évêques d'Orient et d'Occident, en concile œcuménique. C'était en 325. Les évêques y composèrent ensemble un symbole qui était le développement de celui des apôtres, et qui s'appela Symbole de Nicée, du nom de la ville où se tenait le concile. Il y est dit expressément : « Il y a en Jésus-Christ deux natures; la nature divine et la nature humaine; mais il n'y a en lui qu'une seule personne, qui est la personne du fils de Dieu. »

L'an 381, un second concile œcuménique s'assembla à Constantinople ; il confirma le Symbole de Nicée, seulement il changea une expression amphibologique sur la personne du Saint-Esprit.

Malgré ces décisions, la nature de Jésus-Christ continua à être une pierre d'achoppement pour les théologiens de l'Église grecque. En 428, Nestorius, évêque de Constantinople, reconnut deux natures en Jésus-Christ, mais il en conclut à la dualité des personnes. C'est l'hérésie connue sous le nom de nestorianisme. Elle fut condamnée par le troisième concile œcuménique tenu à Éphèse. Eutychès, archimandrite d'un monastère de Constantinople, vint à son tour, se jeter dans l'arène. Il publia en 448, une hérésie diamétralement opposée à celle de Nestorius. Il admit l'unité des personnes en Jésus-Christ, mais il soutint que cette même personne n'était pas composée de deux natures et qu'elle n'en avait qu'une seule. Dioscore,

patriarche d'Alexandrie, soutint cette doctrine et la répandit en Egypte.

Eutychès et Dioscore furent condamnés en 451 par le quatrième concile œcuménique, celui de Chalcédoine.

Après avoir ainsi discuté la seconde personne de la sainte Trinité, on attaqua la troisième; on s'en prit au Saint-Esprit.

En vain le second concile œcuménique de Constantinople, en 381, et, plus tard, ceux d'Éphèse et de Chalcédoine, avaient-ils formulé la doctrine de la Catholicité sur ce mystère, en vain le monde entier avait-il accepté respectueusement et sans conteste l'autorité de ces décisions vénérables, l'Orient se prit tout à coup à discuter sur la procession du Saint-Esprit. Il accorda que la troisième personne de la sainteTrinité procédait du Père, il nia qu'elle procédât du Fils, et il retrancha du Symbole la fameuse expression *filioque;* il continua à dire comme l'Occident, *le Saint-Esprit procède du Père;* il refusa d'ajouter avec nous, *il procède aussi du Fils.*

Telles sont les erreurs de principes qui ont amené l'Église d'Orient à se séparer de l'Occident.

Je viens d'indiquer les sources du mal, je dois maintenant raconter comment le schisme s'opéra définitivement.

Photius, aussi distingué par sa naissance que par

ses richesses et ses talents, avait été d'abord commandant des gardes et protosecrétaire de l'empereur Michel. Par ambition plutôt sans doute que par vocation, il résolut de se consacrer à l'état ecclésiastique, et passa, en six jours seulement, par tous les degrés du sacerdoce. En 857, il fut élu patriarche de Constantinople, en remplacement d'Ignace qui fut déposé. « Ignace réclama à Rome. De longues querelles s'ensuivirent. Photius, tour à tour exilé et rappelé par Basile le Macédonien, fut en dernier lieu confiné par les ordres de Léon le Philosophe, dans un monastère d'Arménie où il finit ses jours en 891. A partir de cette époque, il devint évident qu'une grande division religieuse, prévue et annoncée depuis longtemps, allait s'opérer entre Rome et Constantinople.

« Les patriarches de la ville impériale, pour la plupart hommes illustres par la naissance et distingués par de fortes études, s'arrogeaient le titre d'évêques universels, et ne subissaient qu'avec une grande répugnance la domination du Souverain Pontife, qu'ils affectaient d'appeler *l'évêque de Rome*. Ce mauvais vouloir, d'abord timide, puis arrogant, amena enfin, sous les plus frivoles prétextes, le refus positif d'obéissance; mais ce ne fut toutefois qu'en 1093 qu'eut lieu la séparation définitive des deux Églises..... »

En 1439, un concile fut convoqué à Florence, sous la présidence d'Eugène IV; Joseph, patriarche de Con-

stantinople et Jean Paléologue, empereur d'Orient, y prirent part. La réunion des deux Églises fut proclamée. Mais les Grecs ne se soumirent point, et ils osèrent dire qu'ils préféraient le joug des Turcs à celui des Papes.

Or la Providence se chargea de justifier ce terrible anathème prononcé contre eux-mêmes. Le 6 avril, 1453, Mahomet II parut sous les murs de Constantinople. Le 29 mai de la même année, l'empire d'Orient s'écroulait. Il avait duré onze cent vingt-cinq ans. Fondé par Constantin, fils d'Hélène, il périt entre les mains d'un autre Constantin, fils d'Hélène (Constantin Paléologue).

Des capitulations et une sorte de liberté des cultes furent accordées au peuple vaincu, mais sous les successeurs de Mahomet II le sort des chrétiens devint de plus en plus dur, au point qu'à l'heure actuelle, le patriarche de Constantinople n'est plus qu'un fonctionnaire public de l'empire Ottoman, le très-humble serviteur du Sultan, qui le nomme et le dépose à volonté.

Donnons quelques détails sur cette situation anormale d'une Eglise chrétienne gouvernée par le successeur de Mahomet ; ils feront mieux comprendre la fatale erreur des hommes du jour, qui croient devoir traiter les Grecs comme une puissance ecclésiastique légitime, une Église sérieuse.

Sans doute le patriarche grec est une autorité à

Constantinople, mais une autorité turque. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans ce siècle, les sultans de Constantinople ont nommé et déposé successivement, à leur fantaisie, dix-huit patriarches grecs ; et nous en avons connu dix-sept vivants.

Devant la Porte Ottomane, le patriarche grec est le représentant de sa nation et le grand justicier ; seulement il achète cette prérogative à prix d'or, et ce qui est pire, au prix de sa propre liberté et de l'indépendance de son Église.

Sous ses ordres, douze métropolitains forment avec lui le synode ou grand conseil. Les uns et les autres sont exempts de la capitation ou Harateth.

Partout où se trouve, dans l'empire Ottoman, une agglomération de sujets grecs, les archevêques et évêques sont de droit membres des conseils municipaux ; ils président, sous la direction des patriarches, à la répartition de l'impôt prélevé sur les Grecs.

Le patriarche est responsable, devant la Porte, de la conduite de ses coréligionnaires.

Investi du droit de juger les raïas de son Église, il délègue son pouvoir aux métropolitains et aux évêques. Les cadis et officiers de la Porte sont tenus de faire exécuter les sentences.

Les évêques ont droit d'excommunication. Ils imposent des amendes à leur profit, et prélèvent un droit variable dans les procès commerciaux et civils.

Voilà sans doute une puissance ; mais un seul mot suffit pour en faire comprendre l'inanité. Toutes les places ecclésiastiques s'achètent.

Le patriarche achète sa charge au divan, et il vend les évêchés aux ambitieux. Les évêques vendent l'ordination des prêtres. Les prêtres trafiquent des sacrements. En somme, le Sultan est le premier trafiquant ; il vend en gros au patriarche qui se compense sur les ventes en détail.

Indépendamment du patriarche de Constantinople, il y en a trois autres à Antioche, à Jérusalem, et à Alexandrie, tous, plus ou moins investis de la même autorité. Les archevêques et évêques de l'empire sont au nombre de cent-soixante-dix.

Telle est l'Église grecque schismatique qui se dit la seule vraie et légitime Église de Jésus-Christ, condamne la Catholicité, la déclare déchue de tout droit, prétend confisquer à son profit le sépulcre de Notre-Seigneur et nous en expulser à jamais.

Comprend-on le sérieux avec lequel certains hommes prennent en considération les réclamations des Grecs, dans la question des saints Lieux, et mettent en balance les droits de deux cents millions de Catholiques avec ceux de vingt millions de Grecs vendus au Sultan ?

Mais nos droits à nous sont imprescriptibles. Nous les tenons directement de Joseph d'Arimathie auquel

appartenaient le jardin et le tombeau de Notre-Seigneur.

Nous les avons payés de notre sang le plus pur, au temps des Croisades. Nous les avons toujours revendiqués. Jamais nous ne les avons cédés. Je pourrais en apporter des preuves sans nombre ; mais, afin de ne pas allonger, je me contenterai de raconter l'admirable énergie déployée par les religieux de Saint-François pour la défense de cette cause sacrée.

L'histoire des persécutions intentées, depuis des siècles, contre les Chrétiens de Jérusalem, ferait à elle seule la gloire de l'ordre illustre des Franciscains, et rendrait sa mémoire impérissable, si d'ailleurs il n'avait pas, dans son présent et dans son passé, mille autres titres à la vénération des peuples.

A l'heure marquée pour la chute du royaume de Jérusalem, Dieu suscita un homme extraordinaire auquel, entre autres missions, il donna celle de fonder par la prière et par la souffrance, un royaume plus glorieux que celui de Godefroid de Bouillon.

En 1219, François d'Assise débarquait à Ptolémaïs, parcourait et évangélisait la Palestine, retournait mourir en Italie, et laissait après lui de nombreux disciples, chargés de continuer sa mission à Jérusalem.

Le martyre consacra cette prise de possession au nom du Christ. Les premiers Franciscains de Jérusa-

lem furent massacrés en 1244, par les Kharismiens, dans l'église même du Saint-Sépulcre. Ceux de Ptolémaïs eurent le même sort en 1291. Un moment, tout sembla perdu. Le patriarcat de Jérusalem, les évêchés de Lydda, d'Hébron, de Beyrouth, de Ptolémaïs, de Sidon, de Panéas, de Sébaste, de Tibériade et du Sinaï, une grande quantité d'abbayes, de chapitres et de couvents d'hommes et de femmes étaient entraînés dans la chute du royaume des Croisés. C'en était fait de la religion à Jérusalem ; et l'Europe fatiguée n'avait plus le courage de réclamer ses droits. Heureusement la famille de Saint-François veillait. Pour remplacer les guerriers endormis, un essaim d'apôtres quitta l'Europe ; ils accoururent en Palestine, et, à force de pauvreté, de patience et de désintéressement, ils surent si bien gagner les Turcs, qu'ils en obtinrent la permission d'établir leur demeure au sommet du mont Sion et près du Saint-Sépulcre. C'était en 1299. Alors pendant quarante-trois ans, réduits à leurs seules forces, ils maintinrent la prière catholique au milieu des impiétés dont le fanatisme souillait les vénérables sanctuaires. Au bout de ce temps, l'Europe s'émut d'un tel héroïsme ; et en 1342, le pape Clément V leur décerna le titre et les privilèges de gardiens du Saint-Sépulcre et des saints Lieux, que Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, venaient d'acheter des musulmans au prix de sacrifices

considérables. Ils virent dans cet honneur une obligation de plus de se montrer dignes du choix du souverain pontife; et leur sang, répandu à flots au pied du Calvaire, redit assez l'héroïsme de leur noble conduite.

Leur premier martyr fut un Français, disons-le à la gloire de notre pays, le frère Limin, de la province de Touraine, décapité au grand Caire. « Peu de temps après, — dit le père Roger, — frère Jacques et frère Jérémie, furent mis à mort hors les portes de Jérusalem; frère Jean d'Esther, espagnol, de la province de Castille, fut taillé en pièces par le pacha de Gaza; sept religieux furent décapités par le sultan d'Égypte; deux autres furent écorchés vifs en Syrie.

« L'an 1637, les Arabes martyrisèrent toute la communauté des frères qui étaient au sacré mont de Sion au nombre de douze. Quelque temps après, seize religieux, tant clercs que laïques, furent menés de Jérusalem en prison à Damas; ce fut lorsque Chypre fut pris par le roi d'Alexandrie, et ils y demeurèrent cinq ans, tant que, l'un après l'autre, ils y moururent de misère. Frère Cosme de Saint-François fut tué par les Turcs, à la porte du Saint-Sépulcre, où il prêchait la foi chrétienne; deux autres frères, à Damas, reçurent tant de coups de bâtons qu'ils moururent sur la place; six religieux furent mis à mort par les Arabes, une nuit qu'ils étaient à matines au couvent bâti à Ana-

toth, en la maison du prophète Jérémie, qui fut brûlée ensuite. Ce serait abuser de la patience du lecteur, de déduire en particulier les souffrances et les persécutions que les pauvres religieux ont souffertes depuis qu'ils ont eu en garde les saints Lieux, ce qui continue avec augmentation, depuis l'an 1627 que ces religieux y ont été établis..... »

Si les personnes étaient ainsi traitées, leurs biens devaient être encore moins épargnés. Aussi, dès l'année 1564 on les chassa de leur monastère du mont Sion, sous prétexte que les Chrétiens pourraient y bâtir une citadelle menaçante. Cependant, à force d'argent, ils obtinrent de ne point sortir de la ville et de s'établir sur l'emplacement occupé aujourd'hui par leur couvent de Saint-Sauveur.

Malgré ces avanies de tous les jours et de tous les instants, les pères de Saint-François sont restés fidèles au poste de l'honneur et de la religion. En vain la tempête a grondé au-dessus d'eux, en vain le vent et l'orage ont essayé de déraciner l'arbre planté par leur fondateur ; ils ont dû quelquefois plier la tête sous les coups de la violence, mais déserter lâchement, jamais.

Eh bien, malgré ces magnifiques dévouements, malgré des droits incontestables, le Catholicisme est à Jérusalem sous le joug des schismatiques.

Enhardis par de nombreux succès, les Grecs épient

et saisissent avec habileté toutes les occasions de supplanter les Latins et de leur enlever leurs droits. Puissants par leurs immenses richesses, aussi bien que par les amis qu'ils ont à Constantinople, forts par le nombre de leurs coreligionnaires domiciliés à Jérusalem, plus forts encore par celui de leurs pèlerins, soutenus par l'or de la Russie, ils se font craindre et bravent tout. Faut-il susciter des procès, inventer des calomnies, recourir au scandale et à la violence, les schismatiques n'hésitent pas. Dans un pays où l'argent fait la justice, ils entretiennent volontairement des procès contre les pères de Terre-Sainte, et toujours leurs trésors leur assurent la victoire.

Aussi, depuis une centaine d'années, ont-ils fait des progrès énormes, et leurs envahissements gagnent au point qu'on se demande si, dans cent ans, les Catholiques posséderont encore quelque chose des sanctuaires que nos aïeux achetèrent de leur sang et de leur vie.

En 1846, lorsque monseigneur Valerga, chargé de relever le patriarcat de Jérusalem, est venu prendre possession du siége de saint Jacques, au nom et par les ordres de Pie IX, il a trouvé les patriarches schismatiques richement dotés, les Grecs et les Arméniens en possession de magnifiques églises, les musulmans établis dans la mosquée d'Omar sur les ruines du temple de Salomon, les juifs dans leurs synagogues,

et les Catholiques resserrés dans la petite église de Saint-Sauveur, qui a dix-neuf pas de longueur sur autant de largeur, dans l'étroite chapelle de la Flagellation, et dans quelques sanctuaires de l'église du Saint-Sépulcre. Sans métropole, sans séminaire, et sans asile pour lui-même, il est venu comme un étranger dans une cité où nos droits sont imprescriptibles depuis bientôt deux mille ans.

Aujourd'hui, à force d'économie et de sacrifices, il a réussi à construire un séminaire à Beit-Djalla et une maison pour lui et ses prêtres à Jérusalem. Mais si la Catholicité lui doit des actions de grâces personnelles pour son énergie et son courage, elle n'en a pas moins à rougir de la situation où elle laisse végéter son plus illustre représentant.

Tel est l'état moral du quartier chrétien à Jérusalem. On le voit, ce n'est pas la tranquillité, l'ordre, la paix, l'édification qu'il faut venir y chercher. Lorsqu'on l'a traversé, on rentre chez soi le cœur navré. Une indignation profonde soulève l'âme; on déplore qu'un tel scandale souille le lieu le plus saint du monde, et l'on s'étonne que les puissances catholiques supportent en paix les monstrueux envahissements du schisme.

XII

LE QUARTIER DES ARMÉNIENS

J'ai parlé des Catholiques et des schismatiques grecs, je n'ai pas fini cependant avec les chrétiens de Jérusalem. Il est ici une troisième race de chrétiens dont il importe de nous occuper, si nous voulons bien connaître la population de Jérusalem et son état moral.

A gauche du quartier juif, sur le versant oriental du mont Sion, et derrière le quartier des Chrétiens, semblable à un palais pour l'étendue de ses constructions et de ses jardins, on voit s'élever un couvent, dont la libéralité des rois d'Espagne fit grandement les frais. Il fut bâti en faveur des franciscains espagnols. Les Arméniens schismatiques s'en sont emparés. Ils y ont établi la demeure de leur patriarche, et eux-mêmes se sont logés à l'entour, de manière à peupler tout un quartier qui porte leur nom. Après la mosquée d'Omar, ils possèdent les plus beaux édifices de Jérusalem; et comme ils sont riches, et comme leur nation n'est pas énervée comme la plupart de celles de l'Asie, ils les entretiennent avec un

luxe, un ordre, une propreté, qui attirent les regards, j'allais presque dire les sympathies.

Les Arméniens sont affables, et ils aiment les Français. Nous demandâmes à visiter leur patriarche, et nous en fûmes reçus avec honneur. La demeure de ce prélat est tout ce que j'ai vu de mieux à Jérusalem, en fait d'habitation. Un immense salon voûté, pavé d'un beau marbre, convenablement éclairé, garni de divans confortables, prête merveilleusement à la pompe des réceptions. Autour de cette habitation princière, nous remarquâmes des jardins, des maisons, des hangars, où les nombreux pèlerins de la nation trouvent un asile au temps de leur pèlerinage à Jérusalem. J'ai vu ces bâtiments encombrés de voyageurs pendant les fêtes de Pâques; et comme on paye un droit considérable d'hospitalité, il en résulte un revenu très-rond pour le patriarche.

De toutes les nations de l'Orient, les Arméniens sont, peut-être, la plus vivace, la plus intelligente, celle qui jouera probablement bientôt l'un des premiers rôles.

Ce peuple a un cachet vraiment unique. Il n'a plus de patrie politique, depuis que la Russie, la Perse et la Turquie se sont partagé son territoire. Et cependant, grâce à un esprit patriotique fort prononcé, il conserve sa nationalité dans les différents pays où le souffle de la tempête l'a en quelque sorte semé.

Les Arméniens se glorifient d'être la première nation chrétienne du monde. Autrefois ils adoraient le soleil, les planètes et les constellations. Mais en l'année 240 de l'ère chrétienne, il leur naquit un apôtre devenu célèbre sous le nom de saint Grégoire l'illuminateur.

Issu de la maison des Arsacides, exilé fort jeune, Grégoire apprit à Césarée à connaître la religion chrétienne. Converti sincère, plein de zèle et de talent, il revint dans son pays et l'entraîna vers le Christianisme. En 314, le pape saint Sylvestre l'éleva à la dignité de patriarche.

Pendant un siècle et demi, l'héritage de ce grand homme se conserva intact. Mais un jour, par une anomalie étrange, les Arméniens, qui avaient condamné Eutychès, adoptèrent sa doctrine. Depuis lors, la main de Dieu s'appesantit sur eux. Privés de l'appui des Grecs, ils furent continuellement opprimés par les Perses. En 1375, les Égyptiens s'emparèrent de leur pays. Tamerlan le ravagea. Le shah de Perse, Abbas, prit d'assaut la ville de Zulfa en 1603 et la ravagea. Ces malheurs aboutirent au démembrement dont nous avons parlé plus haut.

Au milieu de toutes ces révolutions, la pureté de la doctrine s'altéra malheureusement. La plus grande partie de la nation fut entraînée dans l'hérésie et se sépara de l'Église Romaine.

Aujourd'hui la plus faible portion des Arméniens est restée catholique; elle est gouvernée par un patriarche qui réside à Bzommar, au mont Liban, et par un archevêque-primat dont le siége est à Constantinople. Quant aux schismatiques, ils ont à Eischmiadzin un chef spirituel qui prend le titre de *Catholicos* ou *universel.*

J'aurai plus tard l'occasion de rendre hommage aux grandes qualités de cette nation. Nous la retrouverons à mesure que notre itinéraire nous conduira vers le nord, au pied du Taurus ; et alors nous dirons quel parti les hommes de bien pourraient tirer de cette race énergique et habile, pour la régénération de l'Orient. Mais aujourd'hui, n'ayant à m'occuper que de Jérusalem, je dois constater le tort que lui apporte ce second schisme.

Les Arméniens sont ici adversaires des Grecs sans doute, mais surtout ennemis des Catholiques dont ils occupent la place avec une insolence qu'on ne supposerait pas dans nos pays de l'Europe. J'en citerai deux exemples.

Me trouvant un jour à Jérusalem pour la fête de saint Jacques le Majeur, je fus invité par les pères de Saint-François à aller célébrer la messe dans l'église arménienne, à l'endroit même où le saint apôtre fut décapité. Or comme je m'étonnais de cette proposition, et que je demandais par quelle faveur les schismati-

ques permettaient de célébrer chez eux une tete catholique, on me l'expliqua ainsi. Lorsqu'il plut à l'impiété de chasser les Franciscains de leur couvent, les Arméniens s'en emparèrent par le droit du plus fort. Les pères réclamèrent justice et en appelèrent aux puissances. L'affaire fut poursuivie avec lâcheté et terminée par un étrange compromis, en vertu duquel les Arméniens garderaient le bien volé, à la seule condition que les vrais possesseurs auraient le droit de dire tous les ans la messe sur l'autel de Saint-Jacques, le jour de sa fête! — En effet, ce jour-là nous fûmes de quatre heures du matin jusqu'à dix comme les maîtres de l'église! — Comprend-on cette audace des schismatiques, et la facilité avec laquelle les pouvoirs chrétiens permettent de telles monstruosités?

En voici un second exemple.

Malgré leur puissance, les Arméniens n'étaient pas encore parvenus à avoir leur place dans l'église du Saint-Sépulcre. Il en résultait pour eux une infériorité relative, dont leur génie ne s'accommodait point.

Alors leur patriarche imagina un stratagème vraiment honteux. Il feignit de se faire catholique lui et tous les Arméniens de Jérusalem. Il envoya un message au Pape, surprit sa bonne foi, et obtint que les Latins lui céderaient une portion de la grande tribune placée sous la coupole, pour y faire les fonctions du rit arménien. La concession obtenue, il redevint schis-

matique ; et aujourd'hui, pendant que le patriarche latin chante la messe devant le saint Sépulcre, les Arméniens, dans leur tribune, célèbrent à grand bruit leur office schismatique ; et leurs voix mêlées à celles des Grecs produisent une confusion pire que celle d'une place publique.

Que sont donc les Arméniens à Jérusalem ? Hélas ! un nouvel élément de discorde dans cette malheureuse cité, que nos explications nous apprennent de plus en plus à connaître comme une sorte de repaire habité par des frères ennemis.

XIII

LE ROLE DES TURCS A JÉRUSALEM

Vraiment, plus nous avançons dans notre visite des quartiers, plus nos découvertes apportent de tristesse à nos cœurs. Aussi j'hésite presque à pénétrer dans le quartier Turc ; et cependant, il le faut, malgré nos répugnances. Nous y recevrons des révélations tristes, mais importantes pour juger la situation de Jérusalem.

De tous les quartiers de Jérusalem, celui des musulmans est sans contredit le plus grand et le plus populeux. Il s'étend au nord et à l'est sans autre limite que le mur extérieur de la ville, et s'étale, avec une sorte de complaisance en refoulant au midi et sur son flanc occidental les trois autres, auxquels il semble abandonner, par faveur, un étroit espace. Quels sont ses habitants? quelle est leur doctrine? De quel droit et à quel titre les soldats de l'Islam dans la Ville sainte et le drapeau turc flottant sur les remparts de Sion?

Voici, en peu de mots, leur histoire.

Vers le milieu du septième siècle, l'Église de

Jérusalem entendit gronder, du côté de l'Arabie, un immense orage... L'Orient était alors arrivé à un de ces moments de confusion et de décadence qui favorisent l'invasion des idées nouvelles, surtout quand elles se présentent appuyées par le glaive. Le culte des mages tombait dans le mépris ; les Juifs répandus en Asie étaient opposés aux Sabéens et divisés entre eux ; le schisme avait déchiré le manteau de l'Église, et beaucoup de mauvais Chrétiens devenus schismatiques, sous les noms d'Eutychiens, de Nestoriens et de Jacobites, s'accablaient réciproquement d'anathèmes. L'empire des Perses, déchiré par les guerres civiles, avait perdu sa puissance et son éclat ; celui des Grecs, affaibli au dedans et au dehors, s'avançait vers une ruine prochaine ; tout périssait en Orient, dit Bossuet.

Mahomet parut. Nous savons son histoire. On sait le bouleversement incroyable que cet homme opéra en Asie ; nous avons raconté de quelle sorte Oscar, son successeur, s'empara de Jérusalem. A dater de cette époque, tout fut deuil et douleur dans la Ville sainte.

Il y eut, sans doute, un moment où l'Église patriarcale de Saint-Jacques releva sa tête courbée par la douleur. C'était lorsque le pape Urbain lui suscita une armée de sublimes défenseurs, dans ces héros magnanimes que la fin du onzième siècle vit s'élancer

à la Croisade. Mais sa lumière brilla comme un de ces météores dont l'apparition subite éclaire soudain l'obscurité de la nuit, et qui, disparaissant aussitôt, laisse après lui des ténèbres plus profondes et une horreur plus grande.

Aujourd'hui, les mahométans sont les gardiens et les possesseurs du saint Sépulcre. A l'entrée du temple, sur une estrade recouverte de tapis et de coussins, le pèlerin rencontre d'abord une troupe de musulmans qui fument le tchibouck et prennent le café. Cette malheureuse estrade est un point de réunion pour les nouvellistes de Jérusalem, pour les papas grecs et les drogmans des schismatiques. C'est une officine de cancans, de bavardages et de commérages. Une cafetière toujours bouillante y est en permanence sur un réchaud pour fournir le café aux consommateurs. On s'y livre aux conversations les plus bruyantes, à des rires indécents, à des cris inqualifiables.

Toutes les fois qu'il y a au Saint-Sépulcre une cérémonie un peu importante, les soldats turcs sont convoqués pour maintenir l'ordre. Voilà où en est réduit le Christianisme en Orient. Il est sous la dépendance d'un pacha musulman. Mais ce n'est pas tout.

Au milieu des rixes sans fin qui surviennent entre les communions dissidentes, l'autorité turque joue

à peu près le rôle du singe dans la fable des plaideurs. Il reçoit des deux côtés les présents corrupteurs. Il assure aide et protection au plus offrant. Il fait traîner l'affaire en longueur pour amener une surenchère. Et son jugement enfin donne droit à celui qui l'a le mieux payé.

Or, comme les schismatiques ont des ressources immenses, les Catholiques, même en épuisant leur bourse, ne parviennent jamais à avoir raison.

Est-ce là tout le jeu de la politique ottomane pour maintenir sa prépondérance à Jérusalem par l'affreux principe de Machiavel, *divide et impera?* — Non ! Elle fait jouer d'autres ressorts et elle a une multitude d'agents subalternes, qu'elle sait mettre à propos en mouvement pour augmenter le désordre; ce sont les Coptes, les Syriens, les Abyssins, auxquels elle a trouvé le moyen d'adjoindre, en ces derniers temps, les Protestants et les Russes.

Trop peu nombreuses pour former un quartier spécial, trop nouvelles aussi dans la ville pour y avoir plongé de solides racines, ces fractions de la communauté chrétienne n'en ont pas moins leurs prétentions et leur vie propre; elles n'en augmentent pas moins la confusion, par les nouveaux éléments de discorde qu'elles y introduisent, et les deux dernières surtout deviennent un danger de plus, que la Porte ne manque pas d'exploiter habilement à son profit,

Sur le mont Sion, au-dessus de la porte de Jaffa, des constructions immenses attirent les premiers regards du pèlerin. C'est l'église russe, avec ses coupoles byzantines ; c'est le palais d'un archevêque député par le saint Synode de Moscou, ce sont des bâtiments royaux destinés à loger un nombreux clergé russe et à donner asile aux pèlerins. Jusqu'ici le nom de la Russie était à peine prononcé à Jérusalem. Mais depuis la guerre de Crimée, les Turcs, voyant dans cette puissance schismatique un moyen de contre-balancer l'influence catholique et française, se sont empressés de lui ouvrir les portes. Et les Russes sont entrés avec beaucoup d'or. Actuellement ils ne semblent préoccupés que d'une chose, bâtir un asile et mettre leurs pèlerins à l'abri de l'intempérie des saisons ; mais laissez-les faire : ils sont habiles. Jusqu'à ce que leurs fondations soient bien solidement posées, ils ne diront rien et ne manifesteront aucune prétention. Ils sauront attendre. Seulement, prenez garde, et ne vous endormez pas, car le jour où vous y penserez le moins, l'aigle du Nord fondra des hauteurs de Sion sur le Saint-Sépulcre, et si les Turcs y trouvent un profit quelconque, ils l'aideront à vous en chasser.

Si puérils que soient également les efforts de la prédication protestante, nous lui devons cependant aussi une mention sérieuse, car, derrière le protes-

tantisme, se montre l'influence anglaise, et personne n'ignore combien la politique ottomane prise l'or et la protection de la Grande-Bretagne.

Voici, sur l'emplacement du palais d'Hérode, un temple élégamment bâti en pierres blanches, meublé de bancs artistement travaillés, tenu avec la propreté anglaise. C'est le temple construit par M. Gobat, évêque avec femme et enfants, qui touche un traitement de la Prusse et de l'Angleterre.

Le protestantisme est chose nouvelle à Jérusalem, nous l'avons dit : il date de 1840. Ce fut à cette époque qu'un juif converti au protestantisme, nommé Alexandre Gobat, y vint en qualité d'évêque.

Hélas ! les catholiques d'Europe ont cru avoir tout fait contre sa mission « en se moquant de cet évêché amphibie et du long cortége de progéniture épiscopale qui suivait l'évêque prétendu, lorsqu'il fit son entrée à Jérusalem. » Ils se sont trompés. Sans doute, le protestantisme n'a pas de chance comme doctrine parmi les Orientaux, mais il est à redouter, puisqu'il y deviendra puissant par le désordre.

« Partout ailleurs, — dit M. Mislin, — la concurrence protestante est peu à craindre; mais dans un pays où l'on obtient tout du gouvernement par l'argent, où les Catholiques ont déjà à lutter contre les richesses des Grecs, l'influence de la Russie, l'avidité des pachas et l'indifférence des gouvernements ca-

tholiques de l'Europe, un nouvel ennemi, soutenu par la protection de l'Angleterre, dont il est le servile instrument, peut amener sur les populations chrétiennes de la Palestine des malheurs plus grands encore que ceux qui ont naguère et si cruellement ensanglanté le Liban. Avec de l'or, on trouve partout des Druses prêts à égorger les moines, à piller les couvents,à incendier les villages et à profaner les églises. Le protestantisme ne s'établira pas plus dans les montagnes de la Judée que chez les Maronites; mais si l'on parvient à exciter la haine de populations demi-sauvages contre les faibles établissements que nous avons en Palestine, les sanctuaires révérés de Jérusalem, de Bethléem, du Carmel, de Nazareth, que nous ne possédons déjà plus qu'à moitié, seront bientôt des ruines fumantes, comme les églises catholiques du Liban. Là, au moins, il y avait trois cent mille Maronites pour les reconstruire; ici, il y a quatre mille catholiques pauvres, dispersés, que le fanatisme et la barbarie peuvent faire disparaître en un jour..... Si le protestantisme était venu à Jérusalem uniquement pour se prosterner au pied du Calvaire et avoir un représentant en adoration devant le Sauveur du monde, sur la terre qu'il a arrosée de son sang, on ne pourrait que louer un si pieux motif; mais trois siècles d'oubli prouvent assez quel est son respect pour les Lieux saints. Si donc, sous l'influence

d'un diplomate, connu par son animosité contre l'Église catholique, la Société des missions, sous la protection de deux puissances, l'une anglicane, l'autre luthérienne, envoie à Jérusalem un évêque mixte, d'abord hébraïque, anglican, puis anglican évangélique, il est facile de prévoir que de ces éléments hostiles et hétérogènes il ne sortira que de la confusion et de la haine.

Or qui profitera de tout cela? — Les Turcs.

N'entendez-vous pas les cent mille voix de la presse européenne proclamer les droits du Sultan, déclarer que Jérusalem, que le Calvaire, que le Saint-Sépulcre, sont à lui?

Ah! fallait-il dix-huit cents ans de luttes généreuses pour arriver à un tel résultat!

XIV

ÇA ET LA

Voilà que nous avons presque oublié notre caravane et ses pèlerins sous les graves préoccupations de la visite des quartiers de Jérusalem. Grâce à Dieu nous la retrouvons joyeuse et contente. Les santés se soutiennent ; le moral est parfait. On se promène, on étudie, on prie, on se repose ; chacun s'efforce de retirer le plus grand fruit possible de son voyage.

Un incident est venu, pendant ces jours, égayer la monotonie de nos soirées. Il est petit en lui-même, mais à huit cents lieues de son pays, dans une ville morte comme celle-ci, la moindre chose devient un événement, surtout pour une jeunesse pleine d'entrain et de gaieté.

En relâchant à Alexandrie, par la négligence des officiers du bord, la malle du vicomte de Salaberry avait été descendue à terre parmi les ballots de marchandises et laissée à la douane. Nous l'avions inutilement réclamée, et force avait été au propriétaire de prendre son parti et de s'arranger de son mieux pour souffrir, le moins possible, d'une privation qu'on ne

ressent bien qu'à la distance où nous étions. Or, la bienheureuse malle nous revint enfin, le jour où nous l'attendions le moins.

Il n'en fallait pas tant pour mettre en joie notre jeune monde, soumis, depuis six semaines, à de rudes privations. On fit une ovation à la malle perdue et retrouvée : on proposa même pour le soir un punch de réjouissance.

En effet, sur les huit heures, les habitants de notre petit couvent rentrent promptement chez eux. Ils amènent quelques amis de *Casa-Nova*, MM. de Vergès, de Luppé, de Blavette, d'autres, peut-être, dont j'ai oublié les noms. Mais comment faire un punch à Jérusalem ? — Henri de Larochetulon fait bouillir de l'eau dans un petit réchaud de fer-blanc qui appartenait à René Jordan. J'apporte aussi ma lampe à esprit-de-vin. Voilà pour le thé. Pendant ce temps-là, on fait brûler du rhum dans une cuvette; on remue avec une baguette de fusil, il résulte de ce tripotage quelque chose de détestable. Le petit ménage fait ; je remonte dans ma chambre pour dire mon bréviaire ; et les jeunes gens prennent ou ne prennent pas leur mauvais punch, mais s'amusant de bon cœur au clair de la lune. A dix heures, tout le monde va se coucher. Le croirait-on ? Ce punch devint célèbre. Son histoire alla à Rome et à Paris. Douze mois après, il en était encore question.

Ce matin, en revenant de faire ma prière au Saint-Sépulcre, je m'engageai dans une petite rue sale et infecte du quartier des Tanneurs. Des peaux de divers animaux couvraient la terre pour être tannées par les pieds des passants au bénéfice d'un fabricant paresseux. Je foulais depuis quelques instants ces débris puants, lorsque tout à coup au fond d'une cour, j'aperçus de gracieuses constructions.

Parmi une masse de décombres et de ruines, un élégant escalier conduisait à de vastes salles éclairées par des fenêtres moresques. Plus bas, j'apercevais des souterrains encombrés d'immondices. J'interrogeai, et j'appris que j'étais devant le palais des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem !... Cette réponse me causa un véritable bonheur ; je me sentais heureux de contempler le berceau des ordres religieux et militaires.

« En ce temps-là, dit M. Michaud, la piété inspirait la valeur, et près du tombeau de Jésus-Christ tout devenait belliqueux, même la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles.

« Voici, en quelques mots, l'histoire de cette pieuse fondation :

« Peu de temps avant la conquête de la ville sainte par les Croisés, des marchands italiens avaient obtenu

du sultan d'Égypte la permission d'élever à Jérusalem un hôpital pour y recevoir les pèlerins, les soigner dans leurs maladies et les mettre quelque peu à couvert des avanies des Sarrasins. Ils bâtirent auprès de l'hôpital une église dédiée à saint Jean-Baptiste. Bientôt la nécessité des temps les obligea à étendre leurs soins au delà des murs de l'humble hospice, et ils résolurent, non-seulement de recueillir les malades et les pèlerins, mais encore de les défendre dans la visite des sanctuaires, de les accompagner et de les secourir dans tous leurs besoins. L'exemple de leurs vertus les fit estimer et on leur offrit des dons considérables. Plusieurs chevaliers s'adjoignirent à eux, et bientôt leur congrégation devint quelque chose de sérieux, capable de peser dans la balance des intérêts du monde.

« A l'exemple de ces pieux chevaliers, quelques gentilshommes se réunirent près du lieu où avait été bâti le temple de Salomon et firent le serment de protéger et de défendre les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. Leur réunion donna naissance à l'ordre des Templiers, qui fut, dès son origine, approuvé par un concile et dut ses statuts à saint Bernard.

« Ces deux ordres étaient dirigés par le même mobile qui avait fait naître les Croisades : la réunion de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. Retirés du monde, les chevaliers n'avaient plus d'autre pa-

trie que Jérusalem, d'autre famille que celle de Jésus-Christ. Les biens, les maux, les dangers, tout était commun entre eux ; une seule volonté, un seul esprit dirigeait toutes leurs actions et toutes leurs pensées; tous étaient réunis dans une même maison qui semblait habitée par un seul homme. Ils vivaient dans une grande austérité, et plus leur discipline était sévère, plus elle avait de liens pour enchaîner leurs cœurs. Les armes formaient leur seule parure; des ornements précieux ne decoraient point leurs habitations ni leurs églises, mais on y voyait partout des lances, des boucliers, des étendards pris sur les infidèles. A l'approche du combat, dit saint Bernard, ils s'armaient de foi au dedans et de fer au dehors; ils ne craignaient ni le nombre ni la fureur des barbares; ils étaient fiers de vaincre, heureux de mourir pour Jésus-Christ, et croyaient que toute victoire vient de Dieu.

« La religion avait sanctifié les périls et les violences de la guerre.

« Chaque monastère de la Palestine était comme une forteresse où le bruit des armes se mêlait à la prière. D'humbles cénobites cherchaient la gloire des combats. A l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, des chanoines, institués par Godefroid pour prier auprès du saint tombeau, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-

Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ.

« La gloire de ces ordres militaires se répandit bientôt dans tout le monde chrétien. Leur renommée pénétra jusque dans les îles et chez les peuples lointains de l'Occident. Tous ceux qui avaient des péchés à expier accoururent dans la ville sainte pour partager les travaux des guerriers du Christ. Une foule d'hommes qui avaient dévasté leur propre pays vinrent défendre le royaume de Jérusalem et s'associer aux périls des plus fermes éfenseurs de la foi.

« L'Europe n'avait point de famille illustre qui ne fournît un chevalier aux ordres militaires de la Palestine; les princes eux-mêmes s'enrôlaient dans cette sainte milice et quittaient les marques de leur dignité pour prendre la cotte d'armes rouge des Hospitaliers ou le manteau blanc des chevaliers du Temple. Chez tous les peuples de l'Occident, on leur donnait des châteaux et des villes qui offraient un asile et des secours aux pèlerins, et devenaientdes auxiliaires du royaume de Jérusalem.

« Les religieux de Saint-Jean et du Temple méritèrent longtemps les plus grands éloges..... Ces deux ordres étaient comme une croisade qui se renouvelait sans cesse et qui entretenait l'émulation dans les armées chrétiennes. »

En contemplant l'ancienne habitation des cheva-

liers, j'étais animé par deux sentiments contraires. Je songeais avec douleur à l'ivraie semée par l'homme ennemi dans cette pépinière de saints et de héros ; je gémissais sur la chute de quelques-uns de ses membres ; mais surtout je rendais hommage au noble héroïsme des religieux militaires. Je ne sais si, après les lieux témoins des douleurs et des triomphes de Jésus-Christ, j'ai vu, dans les trois parties du monde qu'il m'a été donné de visiter, un monument qui m'ait fait plus d'impression que ces ruines. Être militaire et prêtre, je ne connais rien de plus beau. Je m'éloignai à regret d'un endroit où j'aurais passé mes jours, si nous étions encore au beau temps des Croisades.

Auprès du petit couvent que j'habite, s'élevait probablement la célèbre tour Antonia, dont il est si souvent question dans l'histoire du siége de Jérusalem. Sa base, d'après l'histoire, était un rocher de cinquante coudées qui surgissait de terre non loin du temple. Hircan Macchabée y avait bâti une citadelle importante, à laquelle il donna le nom de tour de Bovis. Le grand prêtre l'habitait pour sa sûreté personnelle et à cause de la proximité du temple. Mais Hérode, jugeant la position trop importante pour la laisser aux mains de ses turbulents sujets, s'en empara et l'augmenta considérablement. Il ajouta à ses fortifications et fit creuser un souterrain qui la mettait en communication avec le prétoire. Enfin il lui donna

le nom d'Antonia, en mémoire de son amitié pour Marc-Antoine. Mais de la tour et même de l'immense rocher, il ne reste plus rien que le souvenir.

Bien près d'ici encore doit se trouver le lieu du martyre de saint Jacques le Mineur. Ne donnerons-nous pas une pensée à la mémoire de ce premier archevêque de Jérusalem ?

« Jésus-Christ, en retournant à son Père, dit saint Jérôme, recommanda à saint Jacques, comme à son frère, les enfants de sa mère, c'est-à-dire l'Église de Jérusalem. Aussitôt après l'Ascension du Sauveur, Jacques devint archevêque de cette ville, et la sainteté de sa vie lui attira l'estime et la considération des fidèles et des infidèles. Cependant, fatigués de ses prédications perpétuelles qui les condamnaient, les pharisiens résolurent un jour de se défaire de l'Apôtre. Festus, gouverneur de la Judée, venait de mourir. Aussitôt le Sanhédrin s'assembla, sous la présidence d'Anne, fils et successeur du grand prêtre qui avait condamné Jésus-Christ et prononça secrètement la peine de mort. Cependant, on n'osait en venir à l'exécution, de peur du peuple. Alors on essaya de prendre le Saint par l'intimidation et par la ruse. On lui laissa pressentir des projets pervers ; on lui fit entendre que sa grâce dépendait d'un parjure. Et puis, on le conduisit dans un endroit élevé du temple, d'où il pouvait être vu et entendu de la multitude ; ensuite on l'inter-

pela et on lui demanda : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus, qui a été crucifié, car il faut que nous tous nous suivions ce que vous enseignerez. » L'Évêque répondit à haute voix, et dit : « Jésus, le Fils de l'homme dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la majesté souveraine comme fils de Dieu ; et il doit venir un jour pour nous juger, porté sur les nuées du ciel. » Aussitôt les chrétiens crièrent : « Hosanna ! et ils remercièrent Dieu du courage donné à leur évêque. Mais les pharisiens humiliés s'écrièrent : « Quoi ! le juste s'égare aussi ! » Et ils le précipitèrent sur le pavé. Le Saint ne mourut pas sur le coup. Il se releva à demi ; il mit un genou en terre et pria pour ses bourreaux. Alors une grêle de pierres l'assaillit et lui arracha le dernier soupir. Cette mort irrita les Romains et les Juifs eux-mêmes. Le nouveau gouverneur romain, Albinus, s'indigna de l'abus de pouvoir du grand prêtre, qui ne l'avait pas attendu pour juger une pareille cause, et il le déposséda du souverain pontificat. »

Après saint Jacques, il y eut soixante-six patriarches qui se succédèrent à Jérusalem jusqu'aux temps des Croisades. A la destruction du royaume de Jérusalem, le siége cessa d'être occupé. Et, depuis lors, monseigneur Valerga, actuellement en charge, est le premier à renouer la chaîne de saint Jacques, si longtemps interrompue.

Derrière le temple et non loin de la porte Dorée on rencontre un immense fossé rempli d'immondices, c'est là qu'était la piscine de Bethsaïda, et l'on est douloureusement froissé de ne trouver qu'un réceptacle impur dans un lieu qui rappelle un souvenir si touchant. « Il y avait dans Jérusalem, dit l'Évangile, près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda, ayant cinq portiques sous lesquels gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. A certains jours marqués, un ange du Seigneur venait dans la piscine pour agiter l'eau, et celui qui y descendait le premier, après que l'eau avait été agitée, était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. » On ne sait pas exactement aujourd'hui comment s'alimentait cette piscine. On croit que des sources actuellement perdues lui apportaient leur tribut. Elle devait recevoir aussi les eaux pluviales, et les immenses toits du temple, qui l'avoisine, lui versaient des écoulements abondants. Il est bien difficile, de nos jours, de se faire une idée de sa structure : outre les bouleversements continuels du terrain, Tayer-Pacha, gouverneur de la Palestine, y a fait jeter tous les décombres enlevés autour de l'église de Sainte-Anne.

Quelles rues il faut parcourir pour voir ces choses ! Aucune police pour y maintenir l'ordre ou veil-

ler à leur entretien. Inégales, mal pavées, elles sont quelquefois impraticables à cause de la boue, et on hésite à s'y aventurer, ou bien c'est un encombrement, un pêle-mêle sans nom. Un homme veut-il construire une maison, il dépose ses pierres sur la voie publique ; il les y fait tailler, et une multitude de débris la jonchent et l'encombrent. Or, il se gardera bien de payer des chameaux pour la déblayer, et l'autorité insouciante songera encore moins à l'y contraindre.

Cette incurie explique comment le sol de Jérusalem est méconnaissable, depuis qu'on bâtit et rebâtit cette ville si souvent ruinée. Le terrain disparaît sous des couches artificielles déposées par la main de l'homme ou par le hasard des éboulements, et, de siècle en siècle, le voyageur dérouté ne retrouve plus ce que d'autres avaient vu avant lui.

Voyez-vous ces morceaux de clinquant ou ces ossements de bêtes cloués à l'endroit le plus apparent des maisons. Ils vous répugnent assurément, mais il faut bien que vous les supportiez. D'après la tradition du pays, ces débris repoussants sont un préservatif contre les maléfices ; ils éloignent l'influence du *mauvais œil.*

On ne saurait trop le répéter, le pèlerin doit se prémunir fortement contre les impressions fâcheuses qui l'attendent à chaque pas. Ici, tout est ruines, et

ces ruines elles-mêmes sont encore l'objet de la haine et du mépris des infidèles, qui les dégradent à plaisir. Gardons-nous donc de mettre notre curiosité à contempler l'état présent des choses, le dégoût viendrait bien vite. Le seul moyen de visiter Jérusalem est d'évoquer le passé et de reconstituer de son mieux les édifices qui ne sont plus. Ainsi, devant cette vieille maison sans apparence, je relis volontiers ce passage des Actes des Apôtres :

« Après avoir fait mourir saint Jacques, Hérode, dans l'espérance de plaire aux Juifs, avait fait arrêter saint Pierre, bien décidé à le mettre à mort après la Pâque. Or, la nuit qui précéda le jour où Hérode devait le mettre à mort, Pierre dormait entre deux soldats. Il était lié avec une double chaîne, et des soldats gardaient la porte de sa prison, et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et une vive lumière illumina la prison, et l'ange, frappant Pierre au côté, l'éveilla et lui dit : Lève-toi promptement. Aussitôt les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Prends ta ceinture et mets ta chaussure à tes pieds. Il fit ainsi, et l'ange ajouta : Prends tes vêtements et suis-moi. Et Pierre le suivit ; et il avait peine à croire à la réalité du fait qui se passait, et il s'imaginait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent traversé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant

eux ; et ils la franchirent, et ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et l'ange s'éloigna de lui. Alors Pierre, revenant à lui, s'écria : Maintenant je vois que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a délivré des mains d'Hérode et de celles de tout le peuple Juif qui attendait mon supplice. Et, réfléchissant en lui-même, il vint à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où plusieurs étaient rassemblés pour la prière. Cependant le jour étant venu, un grand trouble s'éleva parmi les soldats, lorsqu'ils virent que le prisonnier avait disparu. Hérode le fit inutilement chercher ; et, après avoir soumis ses soldats à la question, il les envoya au supplice. Mais bientôt lui-même porta la peine de son crime. Un jour que, revêtu de ses habits royaux, il était assis sur son trône, haranguant le peuple et se complaisant dans un fol orgueil, un ange du Seigneur le frappa, pour le châtier de n'avoir pas rendu gloire à Dieu, et il mourut dévoré par les vers. » La délivrance de saint Pierre a inspiré Raphaël qui en a fait un magnifique tableau. Quand on parcourt les *Stanze* ou chambres du Vatican à Rome, on trouve dans la troisième chambre, sur le panneau qui entoure une fenêtre, cette fresque dans laquelle le grand artiste, se jouant de la difficulté, a reproduit un double effet de lumière. Elle est divisée en trois parties. Dans la première, à droite, on voit à demi couchés les soldats

chargés de garder l'entrée de la prison; dans celle du milieu, saint Pierre endormi est éveillé par l'ange qui répand une vive lumière, contrastant, sans l'effacer, avec celle d'une lampe qui éclaire le premier compartiment. La troisième partie, celle de gauche, représente saint Pierre fuyant, guidé par l'ange. Ce sujet, que la peinture seule pouvait reproduire à cause des effets de lumière, est rendu avec une vérité saisissante. Sainte-Geneviève de Paris en possède une copie imparfaite, mais suffisante pour faire admirer le génie du maître.

La maison où ce fait s'est passé est aujourd'hui enclavée dans la ville, par suite des nombreuses modifications apportées par les siècles dans le plan général. Du temps de saint Pierre, elle était, dit-on, attenante aux remparts et donnait en même temps sur l'intérieur de la cité et sur la campagne. C'est une maison de fort triste apparence, comme toutes celles de Jérusalem, et nul signe extérieur ne la distingue des autres.

Est-il bien sûr que cette autre construction, en marbre rouge et noir, soit la maison du mauvais riche? On me l'assure; mais j'aime mieux ne pas le garantir; Jérusalem a été si souvent détruite! N'importe! Je me rends volontiers à la tradition vulgaire. Si je me trompe, les conséquences de mon erreur n'en seront pas grandes. « Un homme était riche. Il se revêtait de

pourpre et de lin, et donnait tous les jours de magnifiques repas. Et un homme appelé Lazare, étendu à sa porte et couvert d'ulcères, mendiait et demandait à se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. Et personne ne voulait les lui apporter. Or, les chiens venaient et léchaient ses ulcères. Et il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut à son tour, et il fut enseveli dans l'enfer. » Parabole terrible et singulièrement significative dans la bouche du Fils de Dieu. Celui qui abuse des biens de la vie y trouve sa condamnation, écrite avec les caractères de la vérité immuable. Et pour celui qui souffre, et pour l'opprimé, et pour le malade, cette même parabole renferme un baume divinement composé de tous les parfums de l'éternité.

Non loin du théâtre de ce drame terrible, la Providence nous montre la charité chrétienne, exercée royalement. On arrive devant un édifice, que des traces de sculpture, la solidité et la recherche de sa construction désignent comme l'œuvre d'une main puissante. C'est l'hôpital de Sainte-Hélène. La pieuse impératrice ne borna pas ses soins à bâtir et à orner des églises ; elle chercha Notre-Seigneur dans ses membres souffrants et leur éleva un asile où, de ses mains et de ses trésors, elle voulut soulager leurs souffrances. Elle dota richement cet hospice, et long-

temps après sa mort, les pèlerins et les pauvres lui durent la santé et la vie. Je suis entré dans ces bâtiments, où la voix du Turc ne répète plus les accents de la charité. J'y ai trouvé des hommes occupés de trafic et de négoce; les vendeurs ont envahi le temple. Je leur ai demandé à voir les chaudières où sainte Hélène préparait la soupe des pauvres. Elles sont en cuivre, et d'une dimension prodigieuse, telles que je n'en ai jamais vues. On comprend immédiatement la quantité de pauvres qu'elles nourrissaient; une d'elles a cent trente-trois palmes de circonférence.

Tous les pieux monuments, bien entendu, dont nous venons de parler, sont perdus au milieu d'une immense quantité de ruines. La Jérusalem actuelle est un fumier rempli de pierres précieuses.

Chose remarquable ! à tout instant nous rencontrons d'immenses terrains vagues, et, tout à coté, des maisons entassées sans air et sans lumière. A quoi cela tient-il ? On dirait que l'espace est cher à Jérusalem; et cependant nous ne comptons que vingt-quatre mille âmes dans une enceinte qui en abriterait cent mille. J'interroge sur cette anomalie, et j'apprends qu'en effet, il est difficile de trouver un pouce de terrain à vendre ici. C'est que le sol appartient en presque totalité à des mosquées ou à des églises. Ces sortes de propriétés sont appelées *wacoufs*. Ainsi, il y a le

Wacouf-el-Harem, propriété de la grande Mosquée ; le *Wacouf-el-Takidjek*, propriété de l'hôpital de Sainte-Hélène ; le *Wacouf-Frandji*, propriété du couvent Latin ; le *Wacouf-Bûmi*, propriété du couvent Grec. Or les wacoufs sont inaliénables, et personne, on le comprend, ne veut bâtir sur un terrain qu'il est sûr de ne pouvoir jamais posséder. Mais, outre les wacoufs, une autre portion du sol doit revenir aux établissements publics, dans le cas où les familles des possesseurs s'éteindraient, ou à défaut d'héritiers mâles dans ces familles ; cela s'appelle *mulk-maukuf*, main-morte ; encore des terrains inhabitables. En sorte que la très-petite partie reste aux propriétaires privés, d'où résulte le grave dommage d'une population entassée dans un espace trop étroit et malsain. Mais qu'importe à la justice turque?

Aussi, la malpropreté et la misère entretiennent-elles ici de fréquentes et dures maladies. Encore s'il y avait des médecins ! mais ils manquent absolument. Quelques charlatans s'arrogent, il est vrai, le titre et les fonctions de docteurs. Mais quels docteurs ! Ils ont soin de se faire accompagner ou précéder d'un compère qui leur prépare des dupes; et beaucoup d'infortunés se laissent prendre par ignorance ou cèdent à l'excès de la douleur. Heureusement l'usage veut qu'on ne paye qu'après guérison, et si on a la mauvaise chance d'avoir été trompé, il reste du moins

la satisfaction de ne pas laisser échapper son Esculape impuni. Malheur à lui surtout, si le malade meurt trop tôt. Il n'a plus qu'à fuir au plus vite, s'il veut se soustraire au courroux d'une population entière et furieuse.

Les ophthalmies sont une des maladies les plus communes en Orient. Les causes n'en sont pas bien déterminées. Je vis un jour une chrétienne qui, après la messe, s'approcha de l'autel, prit le bord de la nappe et se l'appliqua sur les yeux. On me fit remarquer que cet usage est général parmi les hommes, les femmes et les enfants : ils attribuent à l'attouchement des linges sacrés, sur lesquels a reposé le corps de Jésus-Christ, une vertu particulière contre les maux d'yeux.

Tout ici est primitif.

Entrons dans cette longue rue voûtée sans jour, où des marchandises sont étalées sans goût et sans discernement, et qu'on appelle le Bazar. Voyez travailler ces hommes en plein vent. C'est un spectacle curieux. Voici un fabricant de pipes ! N'allez pas croire qu'il ait des fourneaux ou des instruments perfectionnés. Il a allumé un petit feu entre deux pierres, il pétrit l'argile dans ses mains, la jette dans le feu, la tourne et la retourne avec un morceau de fer pour empêcher qu'elle se brûle, et l'amène ainsi au point de cuisson nécessaire. — Un rôtisseur s'établit

à côté du fabricant de pipes. Au besoin il se servirait du même feu pour préparer ses brochettes de rognons et ses autres viandes, dont la saveur est vraiment délicate. — La pâte se travaille d'une manière aussi simple et non moins ingénieuse. Le boulanger la pétrit dans ses mains, l'arrondit en galette, la rejette sur une pierre plate, la reprend, la jette encore jusqu'à ce qu'elle ait acquis le degré de légèreté voulue, puis il la met au four. Ce pain n'est pas levé et ne convient guère aux Européens ; il exale en outre une odeur désagréable que lui communique la fiente de chameau avec laquelle on chauffe souvent le four. — La construction des moulins est tout à fait primitive. Une meule volante est mise en mouvement par un système de roues à engrenage que des ânes font tourner. Le blé, placé dans une peau de chèvre formant trémie et légèrement inclinée, coule lentement sous la pierre qui le broie. Réduit en farine, il est recueilli par des femmes qui le tamisent à travers la soie.

Vraiment l'Oriental est ingénieux; et en voyant avec quelle habileté ces hommes parviennent à faire les plus jolies choses, sans outils, et guidés seulement par leur instinct, on comprend tout le parti qu'une administration sérieuse et régulière pourrait tirer de leurs dispositions naturelles.

Mais pourquoi parler d'administration? S'il y en a une à Jérusalem, comme dans toute la Turquie, c'est

pour arrêter tout élan, pour tout gâter, tout détruire. On se demande souvent pourquoi la population de Jérusalem est si pauvre. Eh ! comment pourrait-il en être autrement, dans un pays où l'autorité ne fait nul effort pour promouvoir l'agriculture, l'industrie, le commerce, où elle ne s'occupe ni des chemins, ni des canaux, ni de ce qui pourrait contribuer à la sécurité, amener la stabilité ?

Ici tout est à l'arbitraire. Les poids, les mesures, les monnaies changent d'un jour à l'autre, selon le caprice ou la volonté d'un pacha. Ainsi, une pièce d'or peut valoir treize piastres à Smyrne, et n'être acceptée que pour dix à Jérusalem. Or, si demain le pacha a reçu une grande quantité de ces pièces en payement, il réglera que leur valeur est dorénavant à quinze piastres et forcera tout le monde à les prendre pour ce prix. On comprend la perturbation qu'un tel système jette dans le commerce. Aussi n'y a-t-il aucun luxe à Jérusalem, ni dans les maisons, ni dans l'ameublement, ni dans le costume, ni dans la table. La parure même des femmes constitue une entrave à la circulation de l'argent. Ces pauvres créatures ne conçoivent pas de plus bel ornement qu'une série de pièces de monnaies suspendues à un cordon et roulées dans tous les sens, sur leur front, le long de leurs joues, sous leur menton, dans leurs cheveux, sur leur cou. Pour cela, elles percent des pièces d'or

ou d'argent dont la valeur diminue, et qui, en rentrant dans le commerce, ne sont plus acceptées au prix courant, mais estimées au trébuchet. Toutes ces causes, jointes à tant d'autres énumérées ailleurs, font de Jérusalem une ville morte à laquelle rien ne ressemble dans le monde.

O ville étrange ! tout ce que nous y avons rencontré nous a repoussés et dégoûtés. Cependant, après avoir vu, nous voulons voir encore. Nous heurtons du pied une pierre qui nous expose à tomber, et, maudissant la pierre, nous nous prenons tout à coup à la ramasser pour la contempler ; et nous cherchons à lire dans ce débris mutilé toute une histoire qui captive nos âmes. Pourquoi, après avoir tout vu, ne sommes-nous pas encore rassasiés ? Pourquoi ce spectacle de désolation continuelle ne nous donne-t-il pas envie de fuir ? Ah ! c'est que Jérusalem, toute maudite qu'elle est, n'en est pas moins la ville de Jésus-Christ, et nous y cherchons Jésus-Christ; et, grâces lui en soient rendues ! nous l'y retrouvons pour le bonheur de nos âmes.

XV

LA SEMAINE SAINTE A JÉRUSALEM.

Elle est arrivée la *Grande Semaine*, la *Semaine* où s'opérèrent les derniers mystères de la vie du Sauveur, *la Semaine* qu'on est si bien convenu d'appeler la *Semaine Sainte !*

Cette année, la Pâque des Grecs coïncide avec celle des Latins. Aussi, depuis hier, des multitudes de pèlerins schismatiques sont accourus de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople, de la Russie, de l'Arménie, de l'Anatolie, de l'Égypte, de la Syrie. Jérusalem, si triste, si désolée, si morte, est devenue vivante et animée. Dix mille nouveaux arrivants affluent par toutes les portes ; au nord, au midi, au levant et au couchant, vous apercevez de longues processions d'hommes, de femmes et d'enfants, qui stationnent un moment sur la hauteur d'où ils ont découvert la coupole du Saint-Sépulcre, font le signe de la croix, se prosternent, baisent la terre, se relèvent, et font entendre ce cri particulier des Orientaux par lequel ils saluent la ville, que leur vénération leur défend de nommer autrement que *la Sainte*.

Renonçons à jouir du silence, du recueillement, des exemples de piété calme et douce, dont notre âme est naturellement avide en ces grands jours.

La piété des Orientaux est bruyante et démonstrative. Parmi les schismatiques, elle est mélangée d'abus et de scandales, comme tout le monde le sait aujourd'hui en Europe. Ils remplissent le sanctuaire de leurs cris, du bruit de leurs disputes, et de certains détails de mœurs hideuses. Autour du Saint-Sépulcre surtout le tumulte est plus grand et plus sensible. Ils se sont habitués à considérer l'enceinte renfermée sous la grande coupole de l'église de la Résurrection comme une sorte de bazar ou de champ de foire. Ils s'y établissent comme sur une place publique, ils s'y pressent sans égard ; ils parlent haut, tiennent des conversations banales, s'appellent d'un bout à l'autre de l'église, grimpent jusque sur les corniches et s'y tiennent suspendus, comme le peuple s'accroche aux branches des arbres pour voir par-dessus les grandes foules. C'est au milieu de ce désordre que Monseigneur le patriarche latin sera condamné à célébrer les offices de la Semaine Sainte, et que nous devrons y assister.

Dure nécessité assurément ! et cependant je ne veux point m'en attrister. Nous trouverons toujours de longues heures pour nous recueillir dans la solitude loin du sanctuaire profané, et nous jouirons en même

temps d'un avantage que beaucoup de voyageurs moins heureux nous envient, celui de voir les schismatiques à l'œuvre, pendant cette semaine, et surtout le Samedi Saint dont les journaux de l'Europe se sont tant entretenus et reparlent encore tous les ans.

C'est la veille du dimanche des Rameaux, le samedi, sur le midi, que s'ouvrent les exercices du culte catholique. Un ancien privilége donna la priorité aux Latins sur les schismatiques; et, dans un pays où les plus petites négligences entraînent les conséquences les plus graves, il est important de profiter de tous ses droits. Monseigneur Valerga nous fit donc prévenir de nous tenir prêts à l'heure indiquée. Nous fûmes exacts; et un quart d'heure avant le temps, nous étions à la porte du patriarcat, pour prendre Sa Béatitude et la conduire à l'église.

Une foule immense encombrait la place, sur laquelle stationnait un peloton de troupes ottomanes. Plus nombreuse encore était l'assistance réunie sous les voûtes sacrées. Autour du Sépulcre lui-même, deux haies de soldats qui se regardaient, maintenaient le passage nécessaire pour la procession. Les Pères de Saint-François ouvraient la marche; l'un d'eux portait une grande croix de bois. Après eux les prêtres de notre caravane et le clergé du patriarche en habits sacerdotaux, et puis Monseigneur Valerga en habit de chœur, et, derrière Sa Béatitude, la foule re-

cueillie des pèlerins. Comme nous chantions volontiers, en ce moment, l'hymne triomphal de la Croix, le *Vexilla regis prodeunt.*

Voici l'étendard du Roi souverain des rois.
Voici le mystère de la Croix qui rayonne.
Voici le Mystère qui nous montre un Dieu attaché à une croix.

. . . .

Aujourd'hui s'accomplissent les paroles de David.
Prophète, il avait dit aux nations :
C'est par le bois que régnera le Seigneur Dieu !

. . . .

Salut, ô Croix, notre unique espérance !
O Croix, dans ces jours de la passion,
Augmente la piété au cœur des justes,
Obtiens le pardon aux coupables !

. . . .

Arbre resplendissant et beau,
Arbre que le Roi des rois empourpra de son sang;
Arbre privilégié, choisi entre tous,
Quel honneur pour toi d'avoir touché les membres du Saint [des saints !
Oh ! que tes branches sont heureuses !
N'ont-elles pas porté la rançon du monde ?
Salut, ô Croix, notre unique espérance !
Salut !

Les Turcs nous regardaient passer avec étonnement. Les schismatiques nous méprisaient en notre qualité de Latins et de catholiques : mais nous nous estimions heureux, et nous étions saintement fiers de représenter, en ce moment, en ce jour, à l'ouverture de la grande Semaine, autour du tombeau de Notre

Seigneur, les pontifes suprêmes, les rois et les empereurs, les cardinaux, archevêques et évêques, l'assemblée des prêtres, et la multitude des fidèles répandus dans le monde entier, qui, moins favorisés que nous, arboraient aussi dans leurs églises l'étendard de la croix, et lui disaient avec amour : Salut, ô Croix, notre unique espérance !

La cérémonie fut assez longue. Avant même que nous eussions fini la nôtre, les schismatiques commencèrent la leur. Ils avaient déployé une pompe et une magnificence écrasantes pour la pauvreté des Latins. Ils élevaient la voix et multipliaient leurs chants pour étouffer les nôtres. A part cette confusion, il n'y eut pas de désordre matériel.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions encore à l'église. Le patriarche devait bénir et distribuer les palmes symboliques du dimanche des Rameaux et célébrer pontificalement la messe.

« Autrefois, pour rappeler d'une manière plus sensible la marche triomphale de Jésus-Christ, les Pères de l'Observance de Saint-François se rendaient tous à Bethphagé. Lorsqu'on y était arrivé, le père gardien députait deux religieux pour aller à l'endroit que la tradition désigne comme étant celui où Jésus envoya deux de ses disciples, en leur disant : *Ite in castellum quod contrà vos est*, etc. : Allez au village qui est devant vous, etc. Les religieux ame-

naient une ânesse avec son âne. Puis, jetant leurs manteaux sur le dos de l'animal, ils y faisaient monter le révérendissime Père, et le conduisaient ainsi à la ville par un chemin que les fidèles jonchaient de fleurs et de feuilles de palmier ou d'olivier, en chantant à pleine voix : Hosanna! La procession arrivait ainsi à Jérusalem, par la porte où Jésus-Christ avait fait son entrée. La principale raison pour laquelle cette cérémonie n'a plus lieu, c'est qu'il en coûtait des sommes considérables pour en obtenir la permission du pacha, et que depuis longtemps la modicité des secours venus d'Europe ne permet plus d'accorder à la cupidité musulmane tout ce qu'elle exigerait. » (P. de Géramb.) Tout se passe donc à l'église.

Comme il serait impossible de faire les grandes fonctions ecclésiastiques dans l'intérieur du Sépulcre, on a dressé un autel contre la porte de la sainte caverne, le trône pontifical est adossé au jubé de la basilique de Constantin, et les Pères de Saint-François et le clergé séculier forment une haie et comme une garde d'honneur autour du patriarche officiant.

Une grande quantité de belles palmes sont déposées à l'angle de l'autel; des cierges d'une grosseur prodigieuse et une multitude de lampes d'or et d'argent illuminent le sanctuaire; l'encens fume; et le diacre, revêtu d'une splendide tunique de brocart, chante le magnifique Évangile de ce jour :

« Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où demeurait Lazare, ce mort qu'il avait ressuscité; là, il se mit à table auprès de celui qu'il avait tiré du sépulcre.

« Le lendemain, une multitude de peuple qui était venue pour la fête de la Pâque, ayant appris que Jésus arrivait à Jérusalem, prit des branches de palmier et alla au-devant de lui, en criant : « Hosannah ! Hosannah ! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! »

« Tous ceux qui s'étaient trouvés avec Jésus, lorsqu'il avait ressuscité Lazare, lui rendaient témoignage. C'est pourquoi tout le peuple venait à sa rencontre ; car il avait entendu raconter le miracle.

« Comme ils approchaient de Jérusalem, Jésus fit venir deux de ses disciples, et il leur dit : Allez à ce village qui est devant vous ; vous trouverez, en y arrivant, une ânesse attachée et son ânon avec elle. Détachez-les, et amenez-les-moi.

« Les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon, qu'ils couvrirent de leurs manteaux, et Jésus monta dessus, comme il avait été écrit :

« Ne craignez pas, fille de Sion, voici votre Roi qui vient monté sur un ânon.

« A mesure qu'ils avançaient, la foule du peuple étendait ses habits sur le chemin ; d'autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur son passage.

Quand il fut près de la descente de la montagne des Oliviers, les disciples, qui étaient là en grand nombre, étant transportés de joie, se mirent tous à louer Dieu à haute voix, pour tous les miracles qu'ils avaient vus, en répétant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! paix dans le ciel, et gloire au plus haut des cieux! Hosannah au fils de David ! »

Après le chant de l'Évangile, le patriarche se leva. Il bénit l'encens, et il dit :

« O Dieu, dont le Fils est descendu sur la terre pour le salut des hommes; Seigneur, qui avez voulu que, lorsque le temps de sa passion était proche, Jésus allât à Jérusalem monté sur une ânesse ; vous qui avez voulu qu'il fût appelé roi par la multitude ; daignez bénir ces rameaux, et remplissez de grâces et de bénédictions tous ceux qui les porteront, afin qu'après avoir surmonté ici-bas les tentations de l'ennemi des hommes, ils aillent paraître devant vous, Seigneur, avec la palme de la victoire et le fruit des bonnes œuvres. »

Et quand le Pontife eut béni les palmes, nous nous approchâmes deux à deux pour les recevoir de ses mains, et une procession circulaire se fit par trois fois autour du saint Sépulcre; les palmes élevées au-dessus de nos têtes s'agitaient et ondulaient comme courbées par la brise, et nous nous avancions entre

les deux haies de soldats turcs, célébrant le triomphe de Notre-Seigneur, et chantant :

« Tous ceux qui allaient à sa rencontre, tout le peuple qui allait au-devant de lui, criaient : Hosannah au fils de David !

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de David que nous voyons arriver ! Hosannah au plus haut des cieux !

« Fille de Sion, sois remplie d'allégresse; fille de Jérusalem, laisse éclater ta joie ! Voici votre Roi qui vient à vous; le voici, c'est un Roi juste et bon ; il est pauvre, il vient à vous monté sur une ânesse !

« Sauvez-nous, Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! regardez-nous favorablement !

« Béni soit celui qui nous vient en votre nom !

« Le Seigneur est le vrai Dieu, et il a fait luire sur nous une nouvelle lumière. Rendez, rendez ce jour grand et solennel; amenez la victime jusqu'à l'autel. »

Et en chantant ce cantique, nous pensions à Notre-Seigneur entrant à Jérusalem avec une pompe triomphale, et nous donnions un souvenir aux nobles soldats de la croix qui, avant nous, en ce même lieu, célébrèrent cette même fête, et de la main qui portait si bien l'épée, soutenaient les palmes bénies de l'Idumée, marchant en processions, revêtus de la cotte de maille et le casque en tête.

Autant qu'on peut accorder les dates à une si grande

distance, l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem se fit le 10 avril qui correspond au neuf de nisan. Évidemment, ce ne fut point l'effet du hasard, mais une disposition très-spéciale de la Providence qui ménagea ce triomphe. Les humiliations du Calvaire approchaient. Il fallait que la royauté de Notre-Seigneur et sa divinité fussent bien constatées avant sa mort, pour rendre ses bourreaux inexcusables et surtout pour affermir la foi des générations à venir.

Aussi, en ce jour, le peuple rend à Jésus-Christ les honneurs royaux. « De tout temps et chez tous les peuples, les branches de palmier ont été considérées comme un signe de triomphe. Elles étaient la récompense des vainqueurs aux jeux Olympiques. Les Juifs les liaient en faisceaux lors de la fête des Tabernacles, et quelquefois aussi à celle de la Pâque, et on les appelait alors *lulabir* ou *arcabin*, ou même *Hosanna.* » Étendre ses habits sur la route était également la plus grande marque de respect qu'on pût donner à un homme. « On lit dans les auteurs juifs que, lorsque Moïse revint de chez Pharaon vers son peuple, il fut reçu au milieu des chants et des fanfares, et que les Hébreux jetaient leurs habits devant lui sur la route, en criant : Vive notre roi ! Hérodote raconte que Xerxès fut accueilli de cette manière lorsqu'il traversa l'Hellespont et qu'il entra en Europe. Lorsque Simon Macchabée eut conquis la citadelle de Jérusalem, il

fit son entrée au milieu du chant des hymnes, du son des cymbales, et procédé de la foule, qui portait des branches de palmier. La même chose eut lieu lorsque Judas Macchabée vint consacrer de nouveau le temple, qui avait été profané. » (Docteur Sepp.) Le peuple voyait donc bien en Notre-Seigneur plus qu'un homme ordinaire. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisqu'il venait d'assister à la résurrection de Lazare?

Mais les Juifs n'étaient pas les seuls témoins ni les seuls acteurs, dans ce triomphe du Fils de Dieu. On était au temps de la Pâque, et des multitudes de toutes les nations affluaient à Jérusalem à cette époque, et cette année en particulier, il y en avait davantage, car « la présence corporelle du Fils de Dieu sur la terre n'avait pu, dit le docteur Sepp, rester un secret pour le monde. Le bruit de ses miracles était depuis longtemps répandu dans la Phénicie, la Syrie et l'Idumée ou l'Arabie, comme nous le racontent les évangélistes eux-mêmes. (Matth., IV, 24; Marc., III, 8, etc.) Et le peuple de ces contrées venait en foule pour le voir et l'entendre. Son nom avait donc pénétré jusqu'au fond de l'Orient, où déjà, longtemps auparavant, le voyage des mages avait produit une grande sensation. Pour ce qui est de l'Occident, on connaît le mot de l'empereur Auguste sur le massacre des Innocents. Il paraît même que les hommes qui dirent à

l'apôtre saint Philippe, au moment où le Sauveur entrait dans le temple : « Maître, nous voudrions voir « Jésus ; » étaient des députés de la grande Arménie, pays alors gouverné par Agbar ou Abgar, fils d'Uchom le Noir, qui résidait à Édesse, capitale de la province syrienne d'Osrhoène. Ce roi avait entendu beaucoup parler de Notre-Seigneur ; il le savait poursuivi par Hérode, et il lui envoyait offrir un asile dans ses États. Or ce fut devant cette foule immense qu'eut lieu le triomphe. Elle y prit évidemment part, comme nous devons le conjecturer par la démarche des envoyés du roi d'Arménie. — Et devant la multitude rassemblée, le ciel lui-même s'expliqua par un prodige, afin qu'il ne restât pas de doute dans les esprits ; et lorsqu'on fut entré dans le temple, et que Notre-Seigneur eut fait cette prière : « Mon Père, glorifiez votre nom, » la foule entendit cette parole venue d'en haut : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. » Et les Juifs et les païens connurent bien que cette voix n'était pas une voix humaine, car les uns disaient : *C'est le tonnerre ;* et les autres reprenaient : *Non ; un ange lui a parlé.*

Le jour des Rameaux est donc un grand jour parmi les anniversaires chrétiens ; ce jour-là fut celui de la glorification de Jésus de Nazareth, fils de David selon la chair, — devant le monde entier.

Heureux pèlerins, chantons donc : *Hosannah au fils*

de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Chantons autour de ce sépulcre glorieux ; chantons *hosannah* devant les Turcs, devant les juifs : que les échos de nos voix, descendus des hauteurs de Sion, s'en aillent, répétés de collines en collines, de montagnes en montagnes, par-dessus les vastes mers, jusqu'aux extrémités de la terre, porter à tous les peuples l'immortel *Hosannah !*

XVI

HACELDAMA !

Dans la matinée du Mercredi Saint, mes jeunes compagnons et moi, nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Saint-Étienne, et, descendant au fond de la vallée de Josaphat, nous suivîmes le torrent de Cédron jusqu'à l'entrée de la vallée de Hennon, et, montant droit devant nous, nous parvînmes à des grottes funéraires, pratiquées au flanc de la montagne sous le champ célèbre où le traître Judas finit misérablement. Nous ne voulions pas quitter Jérusalem sans visiter ce lieu ; mais il eût été trop pénible d'y aller le Vendredi Saint, en suivant l'ordre des événements. Nous préférions n'avoir rien à faire avec le traître, lorsque nous aurions commencé la méditation des douleurs du bon Maître.

Deux faits étranges se rattachent à cette montagne : la décision prise par les princes des prêtres de se défaire de Jésus, et la mort de Judas Iscariote. On l'appelle communément le mont du *Mauvais-Conseil,* parce que ce fut-là, dans la maison de campagne de Caïphe, que se tint, quarante jours avant la Passion,

la célèbre assemblée dont il est question dans l'Évangile lorsqu'il est dit : « Beaucoup de Juifs qui étaient « venus trouver Marie et Marthe, et avaient été té« moins du miracle par lequel Jésus ressuscita « Lazare, crurent désormais en lui. Mais quelques« uns, étant allés trouver les pharisiens, leur dirent ce « que Jésus avait fait ; et alors les princes des prêtres « et les pharisiens réunirent le grand conseil et di« rent : Que faire? Cet homme opère beaucoup de mi« racles. Si nous le laissons continuer, tout le monde « croira en lui, et alors les Romains viendront et « prendront le pays et ses habitants. Or, à partir de « ce jour, ils résolurent de le faire mourir. »

Il paraît qu'en cette circonstance Notre-Seigneur fut réellement et solennellement excommunié et mis hors la loi : ce qui rend bien plus remarquable le triomphe que le peuple lui décerna trente jours après, malgré les prêtres, le jour des Rameaux.

« L'Église judaïque avait trois sortes de censures : l'exclusion ou l'excommunication mineure. Ceux qu'elle frappait étaient interdits pour trente jours, pendant lesquels ils ne pouvaient approcher ni de leurs femmes ni de leurs enfants, moins de quatre coudées de distance, et ne pouvaient prendre part au service divin que couchés sur la terre. La seconde censure était la malédiction ou l'expulsion de la Synagogue et de toute société humaine. La troisième

était l'anéantissement. Celui qui l'avait encourue était exclu à jamais de la Synagogue, maudit éternellement devant Dieu et les hommes, et son âme était livrée à Satan. D'autres, néanmoins, regardent cette troisième censure comme identique avec la seconde. C'est de cette excommunication majeure que Notre-Seigneur fut frappé, et ceci arriva précisément le jour où les Juifs célébraient la mort de Moïse..... L'excommunication n'était pas une chose particulière aux Juifs; on la retrouve chez tous les peuples et dans toutes les religions. César la rencontra chez les Druides. Le premier excommunié fut Caïn; et c'était à ce meurtrier de son frère que l'on égalait le Sauveur du monde! Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, ch. XII, constate que Jésus fut frappé d'anathème par les Juifs. Les prêtres ne se contentèrent pas de l'excommunier dans le secret du temple; mais, comme saint Jean le témoigne à plusieurs reprises dans son Évangile, ch. XI, ils l'excommunièrent publiquement, et le dénoncèrent au peuple, de sorte que chacun pouvait le prendre et le tuer. Et le même apôtre nous apprend, au chapitre XII, que beaucoup des principaux d'entre les Juifs n'osèrent se déclarer publiquement en sa faveur, dans la crainte d'encourir l'excommunication... »

« Une tradition des Rabbins, consignée dans le Talmud, rapporte que le Christ a été excommunié

avec quatre cents trompettes, c'est-à-dire par quatre cents prêtres, et qu'il a été dénoncé publiquement quarante jours avant sa mort ; qu'il a été condamné à mort comme magicien et séducteur du peuple. Or nous savons, par le témoignage de Josèphe, qu'il y avait alors dans le royaume de Juda vingt mille prêtres et trente mille lévites. Mais, outre le temple, ils avaient encore à Jérusalem de quatre cent soixante à quatre cent quatre-vingts synagogues ou églises nationales, pour les Juifs qui affluaient chaque année dans cette ville, de toutes les contrées de la terre. Les prêtres publiaient toujours au son des trompettes l'excommunication à tous ses degrés. Ainsi, le Fils de Dieu fut excommunié et dénoncé comme tel au peuple par le clergé tout entier de Jérusalem, qui représentait tout le peuple juif..... »

« A cause de cela, continue l'évangéliste, Jésus ne « parut plus en public parmi les Juifs ; mais il s'éloi- « gna dans une contrée près du désert, dans une ville « qui s'appelait Éphraïm, et il y séjourna avec ses « disciples. » Éphrem ou Éphraïm, que le Sauveur choisit pour sa dernière retraite après son excommunication, était une petite ville de l'ancien royaume d'Israël, non loin de Béthel, et à huit lieues environ au nord de Jérusalem. Elle était située sur la limite du désert pierreux et montagneux qui s'étend, au nord, de Bethhaven à Scythopolis, et au sud jusqu'à

la mer du Désert. Notre-Seigneur parcourut ainsi les voies où l'avaient précédé les prophètes, et il chercha son dernier asile dans ce même désert où Élie, fuyant la persécution d'Achab et de Jézabel, avait été nourri miraculeusement par des corbeaux, et près de ce même ruisseau nommé Crith, où Jean, le second Élie, avait baptisé. Quoiqu'il ne reste plus aucune trace depuis longtemps de la ville d'Éphraïm, on sait néanmoins d'une manière certaine qu'elle existait au lieu où est aujourd'hui le bourg arabe El-Taiyibeh. Comme elle était peu éloignée de la grande route de Galilée, Notre-Seigneur y avait probablement résidé plusieurs fois. Peut-être aussi ses apôtres, dans leur mission, s'y étaient-ils ménagé un accueil favorable ; de sorte qu'il put y jouir avec ses disciples de la sécurité qu'il cherchait. Il n'y resta que quatre semaines environ, après lesquels les jours du Fils de l'homme furent remplis, et sa dernière heure arriva. Ainsi fut accomplie, en quelque manière, cette ancienne prédiction, que le Messie, le fils de Joseph, viendrait d'Éphraïm, et entrerait dans sa gloire par beaucoup de souffrances. » (Doct. Sepp.)

C'est à cette retraite de Notre-Seigneur à Éphraïm que l'évangéliste fait allusion lorsque, la Pâque approchant, il nous représente un certain nombre de Juifs qui « cherchaient Jésus, et se disaient dans le « temple les uns aux autres : Que pensez-vous de ce

« qu'il ne vient point à la fête ? car les princes des « prêtres et les pharisiens avaient donné ordre que, si « quelqu'un savait où il était, il le découvrît, afin « qu'ils le fissent prendre. »

On ne voit plus trace aujourd'hui de la maison de campagne où fut prise l'affreuse décision d'excommunier Notre-Seigneur et de le tuer. Les archéologues en fixent la place tout à fait au sommet de la montagne, à l'endroit où se trouvent les ruines du village Der-Kaddis-Modistus. Plus bas, nous vîmes le tombeau d'Anne, beau-père de Caïphe. Mais il est vide, car il a justement encouru la sentence du prophète : « Ils jetteront hors de leurs sépulcres les os des rois de « Juda, et les os de ses princes, et les os de ses prêtres, « et les os des prophètes, et les os de ceux qui ont « habité Jérusalem ; on ne les rassemblera point, on « ne les ensevelira point, mais on les laissera comme de « la boue sur la surface de la terre. » (Jerem., VIII, 1. 2.)

Entre les deux, nous rencontrâmes le champ d'Haceldama. Son argile est parfaitement propre à la fabrication des vases de terre. De tout temps il paraît avoir été destiné à la sépulture des étrangers. L'Évangile en fait foi pour les temps anciens ; l'histoire nous montre les chevaliers de Saint-Jean le consacrant à ensevelir les pèlerins ; et aujourd'hui encore il sert au même usage. C'est sur cette terre de la mort que le traître Judas se pendit.

Voici comment s'opéra ce triste dénoûment de la vie de l'infâme.

Le jeudi qui précéda la mort de Notre-Seigneur, les prêtres sacriléges des Juifs s'étaient réunis avant midi, avec quelques docteurs de la loi et quelques anciens d'Israël, pour délibérer sur les moyens de se défaire de Jésus : et malgré les impatiences du vieux prêtre Anne, ils s'étaient décidés à ne rien faire avant les fêtes, de peur d'une sédition, lorsque, poussé par le diable, Judas Iscariote vint tout à coup les trouver et leur dit : Que voulez-vous me donner pour que je vous le livre ? — Pleins de joie, ils lui offrirent trente deniers, et lui firent promettre de saisir la première occasion favorable pour exécuter son dessein perfide.

Trente sicles d'argent ou cent-vingt drachmes pour la personne de Notre-Seigneur ! Quel crime atroce ! un homme libre en valait soixante. Trente, c'est-à-dire à peu près cent francs de notre monnaie, étaient le prix d'un esclave.

Ainsi se vérifia la parole du prophète Zacharie : « Il a été estimé comme un esclave, et son prix a été « fixé à trente deniers. » — Au reste, les Juifs devaient, quarante-deux ans après, expier chèrement cet affreux marché. Quatre-vingt-dix-sept mille d'entre eux ayant été fait prisonniers par les romains, leurs femmes et ceux de leurs enfants qui n'avaient pas dix-sept ans furent mis en vente ; et on les estimait si peu qu'on en

donnait trente pour un denier. Ainsi Dieu vengeait le sang du Juste. Les Juifs l'avaient payé trente deniers, et trente d'entre eux ne valaient plus qu'un seul denier.

Plusieurs docteurs supposent que le traître n'avait jamais prévu les dernières conséquences de sa trahison. L'argent seul paraît avoir préoccupé son esprit. Il avait toujours espéré pour Jésus-Christ un règne temporel, et pour lui-même un emploi lucratif et brillant. Ne voyant rien venir, las de la vie fatigante, errante, et persécutée des apôtres, il avait songé à se faire une petite fortune, et dans les derniers mois, il n'avait cessé de voler les aumônes dont il était dépositaire. Enfin, irrité de la libéralité de Madeleine lorsqu'elle versa des parfums sur les pieds de Jésus, il avait juré de s'en dédommager, et il s'était rapproché de quelques pharisiens et de quelques saducéens rusés qui l'animaient à la trahison en le flattant. Il s'enfonça ainsi de plus en plus dans le mal, et enfin l'avarice et l'orgueil le poussèrent au fond de l'abîme.

Or lorsqu'il eut consommé son crime, lorsqu'il eut trahi son maître par un baiser, et quand il vit enfin conduire Jésus chez Pilate pour être condamné à mort, « l'angoisse, un repentir tardif, et le désespoir, s'emparèrent de son âme. Poussé par le démon, il se mit à courir dans la direction du temple. Les pièces

d'argent suspendues à sa ceinture lui reprochaient sa faute en battant ses flancs avec un léger bruit, dans cette course échevelée ; il les prit dans sa main pour faire taire leur voix importune, et il continua à courir avec une rapidité plus grande. Hélas ! il aurait dû rejoindre le triste cortége, se jeter aux pieds du Sauveur, implorer son pardon, et mourir avec lui. Mais le désespoir est aveugle ! Il entre dans le temple comme un insensé, il y trouve des prêtres qui se félicitent de la condamnation du Sauveur, et le regardent d'un air surpris. Alors, détachant de sa ceinture la bourse qui renfermait l'argent, il la leur rend en disant : *J'ai péché,* j'ai mille fois péché, *en livrant le sang innocent.* » Mais les prêtres reçurent cet aveu avec un souverain mépris. — « Cela te regarde, ré« pondirent-ils au traître ; que nous importe ? » Cette réponse augmenta la colère et le désespoir de Judas. Ses mains crispées froissèrent la bourse, il la jeta violemment sur le pavé du temple, sortit et descendit précipitamment le travers de la montagne qui conduisait à la vallée de Hennon.

« Je le vis bientôt courir comme un furieux, dit une âme contemplative ; Satan qui s'était montré à lui sous les traits les plus épouvantables et ne le quittait pas, Satan lui répétait les malédictions prononcées autrefois par les prophètes contre cette vallée où les Juifs immolèrent leurs propres enfants. Et toutes ces pa-

roles semblaient dictées contre lui. « Ils sortiront et « verront les cadavres de ceux qui ont péché contre « moi... Le ver qui les déchire ne mourra pas, et « le feu qui les consume ne s'éteindra pas. » Quelquefois le malheureux entendait répéter à ses oreilles : « Caïn, où est ton frère, où est Abel? Caïn, qu'as-tu « fait de ton frère? son sang crie vers moi. Tu es « maudit sur la terre, tu y seras errant et fugitif. » Quand il fut arrivé au bord du torrent de Cédron, il aperçut de loin la montagne des Oliviers; alors il frémit et détourna les yeux; il se rappelait ce mot : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici? Judas, c'est « donc avec un baiser que vous trahissez le Fils de « l'homme! » — Une sombre terreur remplissait son âme, il était hors de lui, lorsque le tentateur lui dit : « C'est ici que David prit la fuite devant Absalon. « Absalon mourut suspendu à un arbre pour s'être « révolté contre son père. N'est-ce pas de toi que « David disait en cette occasion : « Il aura un juge« ment terrible; Satan sera à ses côtés; tous le con« damneront; ses jours seront abrégés; un autre « occupera sa place; le Seigneur n'oubliera jamais la « malice de son père ni les péchés de sa mère, parce « qu'il a poursuivi impitoyablement le pauvre et « fait mourir l'opprimé. Il a aimé la malédiction; elle « sera son partage; elle l'enveloppera comme un vête« ment; elle pénétrera comme l'eau dans ses entrail-

« les, et comme l'huile dans la moelle de ses os! » — Ainsi poursuivi par le remords, Judas parvient à un endroit couvert de débris et d'immondices. Il y y était seul, mais un bruit confus lui arrivait de la ville agitée, malgré la nuit, et lui rappelait les affreuses conséquences de sa trahison. Désespéré, il délia sa ceinture et se pendit. Or son corps éclata, et ses entrailles se répandirent à terre. Affreux, mais bien juste jugement de Dieu!

« Or les grands prêtres prirent les deniers et di-
« rent : Il ne nous est pas permis de les remettre dans
« le trésor du temple ; c'est le prix du sang. Ayant
« donc délibéré, ils achetèrent de cet argent le champ
« d'un potier, pour y enterrer les étrangers. C'est
« pour cela que ce champ s'appelle encore dans leur
« langue (en syriaque) Haceldama, c'est-à-dire le
« champ du sang. »

Lorsqu'au retour de notre excursion à la montagne du *Mauvais-Conseil*, nous revînmes à Jérusalem, il était l'heure de l'office appelé *Ténèbres*. Nous entrâmes à l'église. Les prêtres étaient réunis autour du saint Sépulcre. Nous écoutâmes, ils chantaient, et un diacre disait :

« Oh! comment cette ville, autrefois si animée de peuple, est-elle maintenant si déserte et si morne?

« Comment la reine des nations, celle que les peuples venaient voir de loin, a-t-elle été rendue sembla-

ble à une veuve désolée ? Comment la maîtresse de tant de provinces a-t-elle été faite tributaire de l'étranger ?

« Toute la nuit elle pleure ; et, pleurant toujours, la douleur flétrit son visage, et la marque des larmes reste sur ses joues... De tous ceux qu'elle chérissait, pas un ne pense à elle, pas un ne vient la consoler... Bien plus : ceux qu'elle aimait se sont tournés contre elle.

« Pour se sauver de l'affliction de la servitude, pour échapper à l'esclavage, Juda a quitté sa patrie. Mais le repos qu'il avait perdu, il l'a vainement cherché chez les nations étrangères ; elles n'ont fait que se lier ensemble pour le persécuter.

« Les rues de Sion pleurent leur solitude ; personne n'y vient plus ; personne n'accourt plus aux solennités du temple ! Ses portes sont brisées, ses parvis déserts, ses prêtres dans la douleur ; et ses vierges, vêtues de deuil, plongées dans l'amertume, gémissent.

« Ses ennemis l'ont terrassée, et se sont gorgés de ses richesses, parce que le Seigneur, irrité de ses iniquités, dans sa justice et sa colère, l'avait condamnée... Ses enfants, encore tout petits, ont été emmenés captifs, frappés et rudoyés par l'ennemi.

« Jérusalem ! Jérusalem ! convertis-toi au Seigneur ton Dieu ! »

Si le prophète Jérémie avait vécu en ce moment,

si lui-même nous eût adressé cette question : « Com-« ment la reine des nations, celle que les peuples ve-« naient voir de loin, a-t-elle été rendue semblable à « une veuve désolée ? » — Nous lui eussions répondu avec respect : Prophète de Dieu, allez sur la montagne du *Mauvais-Conseil*. Vous trouverez une réponse à Haceldama.

XVII

LE CÉNACLE.

Le croirait-on ? Dans un jour aussi solennel que celui-ci, à Jérusalem, ce que nous redoutons le plus, c'est le temps des offices. Et cependant la messe va se célébrer au pied du Calvaire, sur un autel appuyé contre le tombeau de Jésus-Christ ! Oui, mais nous ne sommes point seuls en ce lieu de dévotion, surtout nous n'y sommes point les maîtres ; impossible par conséquent d'avoir cet ordre, cette décence, ces facilités qui rendent agréable une station un peu prolongée dans nos églises d'Occident. Hier, pendant tout l'office des ténèbres, nous nous sommes tenus debout, pressés et agités par une foule impatiente et indiscrète. Ce matin, il en sera de même. Point de bancs, point de chaises, on est un peu comme dans une rue populeuse où la foule s'est massée pour voir passer un cortége ; et le recueillement y trouve difficilement son compte. On nous a dit d'être exactement à six heures du matin, à la porte de l'église, parce que les Turcs l'ouvriraient à ce moment et la refermeraient impitoyablement. Fidèles à la consi-

gne, nous entrons à l'heure dite; mais l'office, qui est censé commencer tout de suite, se fait attendre une grande heure, à cause de ces mille complications sur lesquelles il faut toujours compter en pays infidèle. L'organiste cherche à nous faire prendre le mal en patience; malheureusement il se trompe d'air, et joue une sorte de polka qui fait sourire nos jeunes amis.

C'est cependant le grand jour du devoir pascal. Et malgré ces contretemps, indépendants de la volonté de tous, la grande pensée de l'institution du mystère de l'Eucharistie domine tous les esprits et pénètre les cœurs.

L'autel est orné comme aux plus beaux jours. Une huile odoriférante exhale ses parfums d'une multitude de lampes d'or et d'argent suspendues à l'entrée du Sépulcre. La cire vierge brûle dans cent flambleaux offerts par la piété des rois et des reines de l'Europe. Les Pères de Saint-François sont rangés en deux lignes, à partir de l'autel, et nous regardons avec admiration ces vétérans de l'armée de Jésus-Christ, couverts de leur robe de bure, entourant le sanctuaire qu'ils ont défendu depuis six grands siècles, au prix de leur repos, de leur sang, de leur vie. Le patriarche, précédé de ses prêtres, s'avance vêtu richement, sa mître d'or sur la tête et son bâton pastoral à la main. L'office commence. Des voix mâles et fermes font re-

tentir les cantiques de Sion. On chante la messe solennelle. Quand vint le moment de la communion, il y eut quelque chose de grand. Tous les prêtres en surplis, les religieux couverts de leur épais manteau, de nombreux pèlerins de nations bien diverses vinrent, deux à deux, recevoir le corps du Sauveur, de la main du patriarche.

Chose singulière ! des soldats turcs veillaient à l'ordre de cette cérémonie et protégeaient l'église contre la foule envahissante des schismatiques !

Ce jour-là, les Catholiques seuls ont encore le privilége d'entrer à l'église. Les schismatiques en restent exclus rigoureusement. Hélas ! combien de temps cela durera-t-il ? Une infraction a été faite violemment depuis peu, et réparation n'a point été donnée.

A deux heures de l'après-midi, le patriarche fit solennellement la cérémonie du *Mandat*. Le consul de France y assistait.

« Après la Cène, Satan ayant déjà inspiré à Judas, fils de Simon Iscariote, de trahir Jésus ;

« Jésus, qui savait que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en retournerait à Dieu, se leva de table, quitta ses habits, et, prenant un napperon, le mit autour de lui, puis versa de l'eau dans un bassin ; et, après avoir lavé les pieds de ses disciples, il les essuya avec le napperon qu'il avait autour de lui..... Et s'étant re-

mis à table, il leur dit : Comprenez-vous ce que je viens de faire à votre égard ? Vous me nommez votre maître et votre Seigneur; et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous les laver les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait pour vous, vous le fassiez pour les autres. »

Après avoir lu ce passage de l'Évangile, Monseigneur de Valerga lava les pieds à douze pèlerins, touchant usage, auquel le Souverain Pontife, les rois et les princes chrétiens ne manquent jamais. J'ai vu cette cérémonie à Rome ; j'ai vu le Saint-Père s'agenouiller devant douze prêtres, j'ai vu ces douze prêtres assis à une table splendide, et le Pape devant eux pour les servir, et douze évêques portant les plats et les présentant, un genou en terre, au Pape qui les offrait aux prêtres. J'ai vu, à Paris et à Munich, les rois agenouillés devant de petits enfants, choisis parmi les plus pauvres de leurs sujets ; et toute cette pompe n'a point parlé autant à mon cœur que le *Mandat* de Jérusalem, à quelques pas de la montagne de Sion.

Quand la cérémonie fut terminée, le soleil était encore assez haut sur l'horizon pour qu'il nous fût possible de sortir sans être exposés à voir les portes de la ville se refermer sur nous jusqu'au lendemain. Nous prîmes donc notre route vers le sud, et nous nous

acheminâmes vers le mont Sion, pour visiter le lieu mémorable où s'accomplit le mystère d'aujourd'hui. Le Jeudi Saint n'est-il pas le jour par excellence pour un pèlerinage au Cénacle ?

Hélas ! ne cherchez pas cette foule recueillie que nos villes catholiques voient, ce soir, circuler d'église en église pour faire ses stations. « Les voies de Sion « sont dans la douleur, et elles pleurent parce que « personne ne vient à ses solennités ; ses prêtres gé- « missent, et ses vierges sont plongées dans l'afflic- « tion ; et ses portes sont détruites, et la cité entière « est abreuvée d'amertume, et ses ennemis pèsent sur « sa tête, et ses enfants sont traînés en captivité par le « persécuteur qui les chasse devant lui. — O vous « tous qui passez par le chemin, considérez et voyez « s'il est une douleur semblable à la sienne ! parce « que le Seigneur, comme il l'avait prédit, l'a traitée « comme une vigne ravagée par l'orage, au jour de « sa fureur. »

Nous allons vénérer le théâtre de l'institution de l'Eucharistie, et un minaret nous sert de point de mire ! C'est aux Turcs, possesseurs de ce groupe de bâtiments, que nous demanderons la permission de satisfaire notre dévotion.

L'édifice où nous entrons est d'un gracieux effet. Vu de loin, il ressemble assez à une jolie forteresse. Tout porte à présumer que la vérité est ici d'accord

avec la tradition, et que nous foulons effectivement le sol témoin de mille merveilles. S'il faut en croire Épiphane, une église très-petite aurait déja existé en ce lieu au temps d'Adrien... Antonin de Plaisance au sixième siècle, Arculfe, saint Willibald et Bernard le Sage au septième et au neuvième, parlent de cette église, et ajoutent qu'on y montrait le lieu de la cène, la colonne où le Christ avait été attaché et flagellé (déjà mentionnée par le pèlerin de Bordeaux et par saint Jérôme), la chambre où mourut la Vierge Marie, et la place où saint Étienne souffrit le martyre, ou bien fut enterré... Il est probable que l'église aura été détruite par le sultan El-Hakem, car elle était en ruine à la fin du onzième siècle. Mais on en retrouve des descriptions à l'époque de la domination des Croisés, dit M. de Vogüé. Elle paraît avoir subsisté lorsque la ville retomba au pouvoir des musulmans, en 1187. En 1342, elle fut donnée en garde aux Franciscains, et un couvent s'éleva aux frais de la reine Sanche de Sicile, à peu près sur le plan des bâtiments qu'on voit aujourd'hui. Malheureusement, en 1561, les musulmans en chassèrent les Franciscains et s'en emparèrent, sous le prétexte qu'ils y retrouvaient le tombeau de David, découvert par un Juif.

Notre drogman parlemente avec un Turc d'assez mauvaise humeur. Il s'absente un instant, et revient enfin avec un farouche cerbère qui tient des clefs.

Une porte s'ouvre, et nous nous trouvons en face d'une salle de 14 mètres sur 9, en style gothique du quatorzième siècle parfaitement caractérisé. Deux colonnes la divisent dans le sens de sa longueur en deux nefs parallèles. Des demi-colonnes, situées dans leur alignement, sont engagées dans les murs extrêmes. Trois fenêtres s'ouvrent au sud dans le mur latéral. Tout y est malpropre, négligé, sans ordre ; rien n'y porte à la dévotion ; mais quel souvenir !

C'est ici que vinrent Pierre et Jean lorsque Notre-Seigneur leur dit, au jour dont nous célébrons l'anniversaire : « Allez, et lorsque vous serez arrivés dans « la ville, vous rencontrerez un homme portant une « cruche d'eau. Suivez-le, et, lorsqu'il sera entré, dites « au maître de la maison : Notre Maître vous fait dire : « Mon temps approche : où est la salle dans laquelle « je pourrai célébrer la Pâque avec mes disciples ? Et « il vous montrera une grande et belle salle ; et vous « y préparerez le repas. »

Notre-Seigneur avait dit ces choses à Béthanie, car, après l'excommunication solennelle prononcée contre lui, il n'aurait pu, sans danger, habiter Jérusalem. En revenant d'Éphraïm, il avait traversé Jéricho, et était allé demander l'hospitalité à Lazare, chez lequel il passait toutes les nuits. Le jour seulement, il se hasardait à aller au temple pour y instruire le peuple.

Or, le jeudi, contre sa coutume, il était resté toute

la matinée à Béthanie, et vers le midi seulement il manifesta le projet d'aller manger l'Agneau pascal à Jérusalem. Alors, dit un auteur, se passa une scène touchante entre lui et les habitants de la pieuse maison.

« Madeleine, ayant entendu l'ordre donné aux deux apôtres, s'écria tout émue : Seigneur, je vous prie de m'accorder une faveur. Daignez faire la Pâque avec nous !

« Jésus-Christ sourit doucement et parut tenir à son premier projet. Alors Madeleine courut auprès de Marie et la conjura en pleurant, de retenir elle-même son Fils.

« Notre-Seigneur était à table en ce moment ; lorsqu'il eut terminé son repas, de lui-même il se rapprocha de sa mère ; il alla s'asseoir près d'elle à l'écart comme pour la faire jouir encore une fois de sa présence.

« Le cœur de Marie s'attendrit dans cet entretien solennel. Il semblait qu'elle voulût s'attacher plus étroitement que jamais à son auguste Fils. Et se souvenant des paroles de Madeleine, elle lui dit :

« Mon Fils, je vous en conjure, demeurez ici pour célébrer la Pâque avec nous. Vous savez qu'à Jérusalem on dresse des embûches contre vous.

« Ma très-douce mère, répondit le Sauveur, la volonté de mon Père est que je fasse la Pâque à Jérusalem. Le temps approche où les prophéties vont s'ac-

complir et où les méchants feront de moi ce qu'ils voudront.

« Marthe et Madeleine entendirent cette réponse, et elles en furent consternées.

« Mon Fils, reprit la sainte Vierge, d'une voix entrecoupée de sanglots, votre parole nous remplit d'inquiétude. Je sens mon cœur près de défaillir. Priez votre Père céleste de retarder ce temps d'affreuse douleur.

« Ne pleurez point, dit Jésus, en la baisant au front; ayez confiance, ma mère. Si je vous quitte en ce moment, c'est pour revenir bientôt près de vous.

« Notre-Seigneur ne changea donc point de résolution.

« Alors les saintes femmes, effrayées des dangers qu'il courait, se dirent entre elles : Puisque nous ne pouvons le retenir, allons, nous aussi, faire la Pâque à Jérusalem, afin d'être prêtes à le secourir au besoin. »

Alors Pierre et Jean partirent.

La tradition affirme que la salle où furent introduits les deux apôtres était construite à la place même où, sous David et Salomon, l'arche d'Alliance était restée quarante ans. Plusieurs veulent qu'elle appartînt à Joseph d'Arimathie et à Nicodème, trop heureux de la prêter à Jésus. D'après le docteur Sepp, si Notre-Seigneur put s'y installer sans contestation, c'est tout simplement parce « que toutes les maisons de Jérusa-

lem étaient communes pendant les temps de fête; et que chacun pouvait se loger partout où il y avait de la place, sans être obligé de payer l'hospitalité ; le maître de la maison ayant droit seulement à la peau de l'agneau pascal. »

Lorsque les deux envoyés du maître eurent trouvé la maison nécessaire à leur dessein, ils descendirent vers le temple par le quartier d'Ophal et gagnèrent le marché où de jolis agneaux sautaient et bêlaient en attendant le sacrifice. Ils choisirent le plus beau, et, l'ayant mis sur leurs épaules, ils remontèrent pour tout préparer.

« Le soir arrivé (c'est-à-dire lorsque les étoiles « parurent), Jésus vint avec les siens, et il se mit à ta- « ble, et les douze apôtres avec lui. » Il devait y avoir au moins dix personnes pour manger un agneau pascal. Il y en avait treize ici : Jean, le disciple bien-aimé, était assis à la droite du Sauveur, et Pierre à sa gauche. Ou plutôt, d'après l'expression orientale, Jean était couché près de la poitrine de Jésus, comme il le rapporte lui-même dans son Évangile, et Pierre à sa tête. Les anciens, en effet, dans leurs repas, n'étaient point assis sur des chaises, mais étendus sur des lits très-bas, avec le bras gauche appuyé sur un coussin, tandis que les pieds posaient par derrière sur le sol. Pierre et Jean étaient donc également près du Sauveur. Le premier toutefois avait la place d'honneur,

comme toujours. Car, en ce cas, la première place chez les Hébreux était à gauche, c'est-à-dire à la tête de l'hôte qui occupait le milieu de la table. Jean était cependant mieux placé pour parler à Notre-Seigneur...

« Jésus était donc couché près de la poitrine de Pierre. A la tête de Pierre était André ; puis, en descendant à gauche, Philippe, Barthélemy, Thomas, et Mathieu Lévi. A droite, étaient près de la poitrine de Jean son frère Jacques, puis Jacques le Mineur, Simon, Jude, Thadée, et au bout, vis-à-vis de Mathieu, Judas Iscariote. Chacun occupait le rang que lui donnaient et son ancienneté dans l'apostolat et ses rapports plus ou moins intimes avec Notre-Seigneur. L'autre côté de la table, ou l'hémicycle, restait libre pour ceux qui servaient... Cette coutume de se coucher pour manger n'était pas particulière aux Juifs; mais, d'après Casaubon, on la retrouve dès la plus haute antiquité chez les Assyriens et les Chaldéens, les Mèdes et les Perses, les Indiens et les Celtes, les Grecs, les Étrusques et les Romains. Les femmes seules, au témoignage de Varron, s'asseyaient par modestie, de même que les esclaves... Nous trouvons, en effet, souvent représentée sur les tombeaux romains une femme assise aux pieds de son mari couché devant la table. Il arrivait cependant quelquefois chez les Juifs qu'on s'asseyait pour manger ; et dans ce cas chacun faisait à part la prière du repas, tandis que,

lorsqu'on était couché, le père de famille seul, ou le maître de la maison récitait la prière. Mais on devait être couché pour manger la Pâque, parce que ce repas marquait la délivrance du peuple d'Israël, et que se coucher pour manger était la coutume des rois et des grands. »

Voici, d'après les savants, comment se passait le festin de l'agneau pascal. Avant toutes choses, le maître de la maison, debout, prenait de la main droite une coupe pleine de vin, et prononçait la bénédiction en ces termes : « Ceci est le temps de notre délivrance et nous rappelle la sortie d'Égypte. Béni « soit le Seigneur, l'Éternel, qui a créé le fruit de la « vigne ! » Puis il buvait du vin contenu dans la coupe et la passait ensuite aux autres convives, qui en buvaient comme lui, chacun à son tour. Cette bénédiction du repas se nommait *Eulogie* chez les Juifs. L'agneau lui-même s'appelait sacrifice eucharistique ; et c'est de là que les chrétiens ont retenu le nom d'Eucharistie.

Après cela on approchait les tables, et on servait des laitues et d'autres herbes amères, telles que du raifort, de la chicorée, du persil, des radis, du cresson et d'autres plantes de cette espèce, en souvenir des mets amers que le peuple d'Israël avait mangés en Égypte. Il y avait aussi sur la table une tasse de vinaigre ou d'eau salée, qui rappelait aux assistants les

larmes versées par leurs pères durant la captivité, et un plat nommé *Charoseth*. C'était une espèce de poudding, ou une bouillie de pommes et d'amandes cuites dans le vin avec des figues, des noix, des citrons, et d'autres fruits, auxquels on ajoutait ensuite quelques épices. Ce mets rappelait par sa forme les longues tuiles de paille et de mortier dont les Juifs avaient construit, dans leur exil, les villes de Phitom et de Ramessès. On servait encore du pain azyme, auquel la mère de famille ajoutait souvent une multitude d'ingrédients, et qu'elle préparait à la manière des gâteaux; enfin on présentait dans un plat l'agneau pascal rôti.

Aussitôt, le père de famille, prenant le pain, le levait en l'air, et disait : « Nous mangeons ce pain sans « levain, en souvenir de ce que nos pères en Égypte « ne trouvaient plus le temps de faire fermenter la « pâte jusqu'à ce que Dieu les eût délivrés. Louons « donc le Seigneur, glorifions-le, et le bénissons de ce « qu'il a fait de si grandes merveilles à l'égard de « nos pères et de nous-mêmes, et nous a fait passer « de la captivité à la délivrance, de la douleur à la « joie, des ténèbres à la lumière. Dites donc : Alle- « luia ! — Serviteurs, louez le Seigneur. » Puis on récitait les psaumes 113 et 114 ; après quoi on disait : « Soyez béni, Seigneur, notre Dieu, Roi éternel, « qui nous avez tiré, nous et nos pères, de l'Égypte, et

« nous avez conservés jusqu'à cette nuit où nous « mangeons le pain azyme et les herbes amères. » Puis le père de famille prononçait de nouveau la bénédiction sur le vin, en buvait, se lavait les mains, et engageait tous les convives à en faire autant.

Et puis on se couchait pour manger, car la cérémonie de prendre le repas pascal debout, un bâton à la main et une ceinture aux reins, comme aussi d'asperger du sang de la victime les portes de la maison, n'avait eu lieu que la première fois. Tout le monde étant à sa place, le père de famille, prononçant encore une prière, rompait le pain en plusieurs morceaux, pour signifier que c'était un pain de misère, et que le pauvre vit de fragments et de miettes, et il distribuait aux convives le pain ainsi rompu.

Alors on récitait la formule de bénédiction sur le corps de l'agneau pascal et sur les autres viandes en disant : « Soyez béni, Seigneur, notre Dieu, de ce que « vous nous avez sanctifiés par votre loi, et nous avez « ordonné de manger l'agneau pascal. Ceci est la « Pâque que nous mangeons en souvenir de ce que « le Seigneur a passé devant la maison de nos pères « en Égypte. » Après cela, le père de famille découpait l'agneau pascal, et le servait aux convives. Le repas commençait alors et se prolongeait assez longtemps. On mangeait d'autres viandes bénies, le plus ordinairement du chevreau ou du mouton rôti.

On ne devait pas sortir de table que la coupe n'eût fait quatre fois le tour des convives, comme c'est encore la coutume chez les Juifs. On voulait représenter par là les quatre monarchies après lesquelles Jésus-Christ devait venir.

Le repas fini, le père de famille se lavait les mains et présentait aux convives la troisième coupe de vin, qui s'appelait spécialement la coupe de bénédiction, car on récitait l'action de grâces pour le repas pascal, tandis qu'elle circulait.

On pense que ce fut à la première de ces cérémonie, c'est-à-dire à la bénédiction du vin appelée *Eulogie*, que notre Seigneur adressa ces paroles aux apôtres : « J'ai ardemment désiré de manger encore une « fois avec vous cet agneau pascal, avant que je souf- « fre ; car je vous le dis, je ne mangerai plus désor- « mais jusqu'à ce que l'accomplissement du royaume « de Dieu arrive.... Prenez ce calice, et partagez-le « entre vous ; car je vous le dis, je ne boirai plus du « fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu « vienne. »

On voit, par le récit de l'Évangile, que Notre-Seigneur, pendant la cène, fut très-affectueux pour les apôtres, et que ceux-ci partagèrent son émotion, mieux qu'ils ne l'avaient jamais fait.

Mais au moment où il servait les laitues et les herbes amères, son visage devint tout à coup sérieux et

mélancolique. Et alors « il fut troublé dans son esprit; « et il dit, et il affirma : En vérité, en vérité, je vous « le déclare, un de vous me trahira ! Les disciples se « regardèrent les uns les autres, inquiets et ne sa- « chant de qui il parlait. Mais l'un d'eux, celui que « Jésus aimait, était couché près de la poitrine de « Jésus. Simon-Pierre lui fit signe de s'informer de « qui le Maître parlait. » Et Jean le fit, dit saint Bonaventure, et le Seigneur daigna le lui révéler parce qu'il l'aimait avec la plus tendre familiarité. Mais Jean, stupéfait, comme si on lui eût plongé un poignard au plus profond des entrailles, s'inclina pâle vers Jésus et se laissa tomber sur son sein. Le Seigneur ne dit rien à Pierre, car, remarque saint Augustin, avec l'ardeur qu'on lui connaissait, il eût déchiré le traître de ses propres dents.

Cet incident troubla profondément les apôtres. Émus et se défiant d'eux-mêmes, ils demandaient tour à tour : « Seigneur, est-ce moi ? — Jésus, qui ne voulait pas dénoncer Judas, se contenta de répondre : « Celui qui met la main au plat avec moi, celui-là me « trahira. » Or, les apôtres ne comprirent pas encore, parce que cette parole, mettre la main au même plat, était une expression usitée pour indiquer les rapports les plus intimes et les plus amicaux, comme nous dirions aujourd'hui, vivre sous le même toit, s'asseoir à la même table, partager le même pain. Notre-Sei-

gneur prétendait seulement donner un avertissement indirect à Judas, afin de le convertir, s'il en était temps. Or, voyant que l'hypocrite s'endurcissait et jouait son rôle jusqu'au bout, il essaya d'un second avertissement, en ajoutant : « Le Fils de l'homme s'en « va, comme il est écrit de lui, mais malheur à celui « par qui le Fils de l'homme sera livré ; il vaudrait « mieux pour lui n'être jamais né. » Le mystère couvrit Judas jusqu'à la fin, et lorsque Notre-Seigneur, désespérant de le gagner, finit par l'abandonner à son malheureux sort, et lui dit : « Ce que tu veux faire, exécute-le promptement, » les apôtres ne comprirent pas encore, et ils pensèrent que, Judas ayant la bourse, Jésus avait voulu lui ordonner d'acheter les choses nécessaires pour la fête. Quelques docteurs pensent que le Sauveur poussa la condescendance jusqu'à donner la communion au traître avec les autres, et que ce fut après cette communion sacrilége que Satan s'empara définitivement de son âme, pour lui faire consommer le crime et le conduire au champ d'Haceldama, d'où il l'entraîna en enfer.

Entre le premier et le second repas, c'est-à-dire entre les cérémonies préliminaires et le repas proprement dit dont nous avons parlé, on place généralement l'acte d'humilité par lequel Notre-Seigneur s'abaissa jusqu'à laver les pieds de ses apôtres. Il ne pa-

raît pas l'avoir fait dans la salle du festin, mais dans un vestibule attenant.

« Lorsque Jésus lava les pieds à Judas, ce fut de la manière la plus touchante et la plus affectueuse : il approcha son visage de ses pieds ; il lui dit tout bas qu'il devait rentrer en lui-même, que depuis un an il était traître et infidèle. Judas semblait ne vouloir pas s'en apercevoir, et adressait la parole à Jean ; Pierre s'en irrita et lui dit : « Judas, le Maître te parle ! » Alors Judas dit à Jésus quelque chose de vague, d'évasif, comme : « Seigneur, à Dieu ne plaise ! » Les autres n'avaient point remarqué que Jésus s'entretînt avec Judas, car il parlait assez bas pour n'être pas entendu d'eux : d'ailleurs ils étaient occupés à remettre leurs chaussures. Rien dans toute la Passion n'affligea aussi profondément le Sauveur, que cette trahison de son disciple. »

A quel moment se passa l'institution de l'adorable sacrement de l'Eucharistie, nous ne saurions le préciser ; seulement, d'après l'Évangile, la consécration du pain ne se fit pas en même temps que celle du vin. Probablement, Notre-Seigneur profita de la cérémonie en usage vers le commencement du repas, pour opérer le premier mystère, car, « pendant qu'il soupait, il « prit du pain dans ses mains, dit l'Évangéliste, ren- « dit des actions de grâces, et, l'ayant béni, il le rom- « pit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez, et

« mangez : ceci est mon corps, qui est donné pour « vous.... Et quand la Cène fut finie (seulement), il « prit le calice, rendit des actions de grâces, et le « donna à ses disciples en disant : Buvez-en tous ; car « ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, « qui sera répandu pour la multitude, pour la rémis- « sion des péchés. »

Lorsque Jésus prit le calice, dit une révélation, il l'éleva à la hauteur de son visage, et alors il parut transfiguré ; son corps semblait transparent ; tous ses mouvements avaient une majesté qui remplit les apôtres d'un profond respect.

Quand on médite ces choses au Cénacle, un Jeudi Saint, comme nous avons le bonheur de le faire en ce moment, il semble que l'on comprend mieux l'amour ineffable qui inspira à Notre-Seigneur d'instituer le mystère de la sainte Eucharistie.

Il est bientôt dix heures du soir. A onze heures, la terrible agonie du jardin des Oliviers sera commencée. Et puis suivront les douleurs de la nuit la plus affreuse, et demain à trois heures la mort du Calvaire. Notre-Seigneur le sait. Les hommes seront la cause et les auteurs de ces infâmes traitements, il ne l'ignore pas ; toutefois il est préoccupé d'une seule chose, rester parmi eux, malgré eux, et pour leur faire du bien.

Mais comment rester, puisque les hommes le re-

poussent et vont le mettre à mort pour se délivrer de sa présence? Sa bonté imagina le mystère le plus incroyable, se cacher sous les espèces eucharistiques !

Je me figure quelles eussent été les objections de Pierre, au cœur ardent, et celles des autres apôtres, si le bon Maître, avant d'exécuter son dessein, les eût consultés en leur montrant l'avenir.

« Arrêtez, Maître, eût dit Pierre au Seigneur Jésus, au moment où, les yeux levés vers son Père, il s'apprêtait à bénir le pain mystérieux. Si vous voulez rester parmi les hommes, faites-le d'une manière conforme à votre gloire.

« Seigneur, rappelez aux hommes les vieux souvenirs du Sinaï. Établissez votre demeure sur une montagne inaccessible. Vous en couronnerez le sommet de nuages impénétrables. Les trompettes sacrées des anges et leurs chants harmonieux, et les divins accords de leurs lyres sublimes, apprendront à la terre à célébrer vos louanges : les roulements majestueux du tonnerre annonceront au loin votre puissance; et du pied de la montagne les peuples, saisis de respect, vous adresseront leurs vœux et leurs adorations. »

Mais non ! la gloire du Sinaï fait peur aux hommes. Et Jésus ne veut pas faire peur. Il aime, et il veut être aimé.

Seigneur, cependant, sous les apparences du pain beaucoup vous méconnaîtront. D'autres vous mépri-

seront. Vos serviteurs eux-mêmes vous traiteront sans respect. On passera mille fois devant vous avec irrévérence.

N'importe, répond Jésus-Christ; il faut surtout une apparence qui ne fasse pas peur.

« Je l'ai trouvé, eût dit un disciple! Le maître voilera, s'il le veut, sa divinité; mais il prendra les moyens d'imprimer le respect. Rome seule conservera le précieux sacrement. Le chef de l'Église, à certains jours fixés, entouré de la pompe et de la magnificence de Salomon, prononcera les paroles sacramentelles et présentera pendant quelques heures le corps du divin maître à la vénération des fidèles, ou bien chaque métropole participera à ce privilége, mais aux mêmes conditions. »

Non, répond encore Jésus-Christ. La foule des vieillards, des infirmes, des femmes, et des enfants, incapables d'entreprendre de longs pèlerinages, ne pourraient jouir de ma présence.

Au moins, Seigneur, prenez des précautions contre les infâmes qui, semblables à Judas, pourraient vous recevoir dans des cœurs sacriléges. Soyez conditionnellement dans l'Eucharistie. Vous y serez pour les bons, vous cesserez d'y être pour les mauvais.

Il est vrai, reprend le Sauveur, mais comme nulle âme n'est sûre de ses dispositions, la confiance se

perdra. On aura peur de ne pas me posséder, et il en résultera un tourment pour les bons.

Eh bien, Seigneur, au moins, ne restez pas sur l'autel après le saint sacrifice ; on vous conserverait dans des tabernacles indécents ; on vous laisserait des jours entiers dans la solitude sans vous visiter.

Notre-Seigneur n'accédera pas davantage à cette proposition. Que lui importent les rebuts? Il veut être là à tout instant, à toute heure, afin que ce malheureux, dégoûté du monde, désespéré, puisse venir au moment où il en a le plus besoin, lui demander une consolation sans attendre au lendemain ; afin d'être toujours prêt à aller visiter ce vieillard, cet infirme, ce mourant, qui l'appellent dans leurs demeures pour qu'il les aide à souffrir, les console, leur donne la grâce de bien mourir.

Ah ! voulez-vous connaître la bonté de Notre-Seigneur ? venez à Jérusalem, entrez comme nous au cénacle, un Jeudi Saint, et voyez.

Plus j'examine, plus je le crois, les vices du cœur sont seuls capables d'éloigner un chrétien du mystère de l'Eucharistie ; et je me rappelle en ce moment, et je comprends bien cette parole du P. Lacordaire à une grande assemblée d'hommes du monde : « Messieurs, quiconque a touché à la doctrine catholique, a touché par cela même à l'arche sainte de la vertu. Je n'en veux pas d'autre preuve que votre expérience

personnelle. Le poison du mal ne s'est-il pas glissé en vous avec le poison de l'incrédulité? L'apparition de ce double phénomène n'est-elle pas contemporaine dans l'histoire de votre âme? C'est la doctrine catholique qui vous a faits chastes; c'est son abandon qui a signalé votre chute. Et toutes les fois qu'effrayés de votre état, vous aspirez vers un jour plus pur, à qui s'adresse votre espérance? vous portez les yeux sur les tabernacles où vous avez laissé des souvenirs de paix et d'honneur. Vous retournerez à la doctrine catholique, à sa confession, à sa table sainte. Je n'en veux pas davantage, et je confie à votre cœur cette observation dernière. »

Pourquoi faut-il que la chute du jour nous arrache au cénacle. Il serait si bon de rester ici jusqu'à ce soir! Nous descendrions à Gethsémani sur les dix heures; et nous passerions la nuit à suivre le Sauveur agonisant, de station en station. Mais la loi turque s'y oppose. On va fermer les portes de la ville. Rentrons.

XVIII

GETHSÉMANI.

Le Vendredi Saint, de très-bonne heure, nous étions aux portes de la ville. A peine eurent-elles roulé sur leurs gonds, que nous les franchîmes pour descendre au fond de la vallée de Josaphat. Nous traversâmes le torrent de Cédron, et nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée d'un petit jardin entouré de murs, qui renferme huit grands oliviers. C'était Gethsémani.

Ce jardin appartient aux Pères Franciscains. Les huit oliviers paraissent avoir été les témoins de l'agonie du Sauveur.

Cette opinion est contestée sans doute; mais la raison n'éprouve aucune difficulté à l'admettre, et nous la voyons généralement adoptée. On sait que l'olivier repousse de sa racine. Or, lorsqu'on voit l'énormité des troncs et l'extrême décrépitude de ces arbres, quand on pense que la hache a dû bien des fois les alléger des rameaux épuisés par le temps, on ne peut leur refuser une antique origine. D'ailleurs, nous trouvons dans l'*Itinéraire* de M. de Chateau-

briand une observation qui pèse dans les balances de la critique :

« Les oliviers du jardin de Gethsémani, à Jérusa-« lem, dit-il, sont au moins du temps du Bas-Em-« pire ; en voici la preuve : en Turquie, tout olivier « trouvé debout par les musulmans, lorsqu'ils enva-« hirent l'Asie, ne paye qu'un médin au fisc, tandis « que l'olivier planté depuis la conquête doit au « Grand-Seigneur la moitié de ses fruits : or les huit « oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit « médins. »

On ne peut donc leur assigner une moindre antiquité, et déjà, à l'époque que l'on est forcé d'admettre, ces arbres étaient l'objet de la dévotion des fidèles. La critique serait donc mal venue à nier ici, car, ainsi que le dit M. de Lamartine, qui n'est pas suspect de partialité pour la tradition religieuse en Palestine, leur aspect confirmerait *au besoin* la tradition qui les vénère.

Le jardin est cultivé par un vieux frère ; le saint homme y passe ses jours, vivant de pain et d'eau, auxquels il ajoute quelques légumes, et nourrissant son âme de la méditation du mystère de l'agonie du Sauveur. Chaque année on recueille avec respect les olives. De leur substance on tire de l'huile, et les noyaux sont reservés pour faire des chapelets. Le ombre en est fort petit, aussi ne se procure-t-on pas

facilement ces pieux objets, qu'il ne faut pas confondre avec cette quantité de chapelets en noyaux d'olives, qu'on vend partout sous le nom de chapelets de Terre-Sainte. Ceux-là peuvent venir de Palestine; mais ils sont loin d'avoir le caractère vénérable des premiers.

A quelques pas du jardin, on nous montra la grotte de l'agonie de Notre-Seigneur. Que faut-il en croire? — L'Evangile n'en fait aucune mention; il dit seulement que le Sauveur se retira à deux jets de pierre de ses apôtres : libre à nous, par conséquent, d'admettre ou de récuser, ici, le témoignage de notre cicerone. Un peu plus loin, le fidèle gardien nous fit voir le rocher où les apôtres s'endormirent, et encore l'endroit où Judas trahit son maître par un baiser.

Pourquoi Notre-Seigneur vint-il en ce jardin après la cène? La chose n'est pas difficile à expliquer. Il avait, nous le savons, de graves motifs pour ne point passer la nuit à Jérusalem. Tous les soirs, jusqu'à ce jour, il rentrait à Béthanie vers le coucher du soleil. Cette fois il était trop tard pour faire le trajet. Or, à l'époque de la Pâque, lorsque l'affluence était trop grande pour que tous les pèlerins trouvassent un logement dans la ville, beaucoup et surtout les pauvres s'en allaient dresser leur tente en plein air dans les jardins environnants; et la montagne des Oliviers était un des campements préférés. Notre-Seigneur suivit

donc l'exemple de la foule. Seulement, comme il voulait être seul, il conduisit ses apôtres dans un petit jardin spécial, destiné à pressurer les olives recueillies sur la montagne, et qu'on appelait Gethsémani, c'est-à-dire, lieu planté d'olives. Il était onze heures du soir à peu près, quand il y arriva. Les feux de la ville semblaient éteints, le bruit avait cessé, la lune éclairait la terre dans le silence.

Jésus était profondément triste ; et il manifestait clairement à ses apôtres l'approche d'un grand danger. Ceux-ci paraissant inquiets et troublés, le Seigneur leur dit, en leur montrant un berceau de feuillage : « Restez ici, tandis que je vais prier à l'endroit ordinaire. » Ensuite prenant avec lui Pierre, Jean, et Jacques le Majeur, il se dirigea vers le jardin des Oliviers.

Impossible de peindre sa douleur, à mesure que l'angoisse et la tentation fondaient sur lui. Jean lui demanda comment il pouvait être si abattu, lui qui les consolait d'ordinaire : il répondit : « Mon âme est « triste jusqu'à la mort. » Et puis, voyant arriver l'épreuve comme un gros nuage porteur de la tempête, il dit à ses trois fidèles : « Restez ici, veillez et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. » Il continua ensuite à marcher, et bientôt, lorsqu'il se vit seul, dérobé à tous les regards, il se prosterna à terre, et il pria.

Alors le Père céleste permit que la tentation visitât l'Agneau divin qui allait donner sa vie pour les péchés du monde. Effrayée à la perspective des tortures qui la menacent, la nature humaine est remplie d'horreur, et cette prière s'échappe des lèvres de la victime :

« Père très-clément, je vous prie d'exaucer ma prière et de ne pas dédaigner mes supplications. Regardez-moi et écoutez-moi, parce que je suis contristé dans ma vie, que mon esprit est inquiet et que mon cœur est troublé en moi. Inclinez donc vers moi votre oreille, et écoutez la voix de ma prière. Il vous a plu, ô mon Père, de m'envoyer dans le monde pour satisfaire à l'injure que l'homme vous a faite. Et aussitôt que vous l'avez voulu, j'ai dit : Voici que j'y vais. Et comme, à la tête du livre, il a été écrit de moi que je ferais votre volonté, j'y ai acquiescé. J'ai été pauvre et dans les fatigues depuis ma jeunesse, accomplissant votre commandement, et j'ai fait tout ce que vous m'avez ordonné. Je suis prêt à accomplir le reste. Cependant, mon Père, si cela peut se faire, délivrez-moi de cette amertume cruelle, que quelques-uns me préparent. Voyez, mon Père, combien ils se lèvent contre moi, combien ils m'accablent de crimes, pour lesquels ils ont formé le dessein de m'arracher la vie. Père saint, si j'ai fait toutes ces choses, si cette iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal pour le mal, je consens à tomber justement entre les mains

de mes ennemis. Mais j'ai toujours agi selon votre bon plaisir ; et eux, ils m'ont rendu le mal pour le bien, la haine pour l'amour. Ils ont séduit mon disciple, ils se font guider par lui pour me perdre, et ils lui ont donné en récompense trente écus d'argent, prix auquel j'ai été tarifé par eux. Oh ! je vous en prie, mon Père, écartez de moi ce calice. Si vous en jugez autrement, que votre volonté se fasse, et non la mienne ; mais, mon Père, levez-vous pour m'aider, hâtez-vous de me secourir. Voyez, Père bien-aimé, ils n'ont pas su que je suis votre Fils : j'ai mené au milieu d'eux une vie innocente, et je leur ai accordé de grands bienfaits ; ils ne devraient pas, Père, être si cruels pour moi. Souvenez-vous que je me suis mis en votre présence, afin de vous demander grâce pour eux et de détourner loin d'eux votre indignation. Mais, hélas ! est-ce que le mal n'est pas rendu pour le bien ? Eux, ils ont creusé la fosse de mon âme, et ils m'ont préparé la mort la plus honteuse. Vous le voyez, Seigneur ; ne gardez pas le silence, ne vous éloignez pas de moi, parce que la tribulation est proche et qu'il n'y a personne pour me secourir. Ils sont en votre présence, ceux qui me persécutent, et ils veulent ravir mon âme. Mon cœur a attendu l'opprobre et la misère. » (Saint Bonaventure.)

Pendant que Notre-Seigneur priait ainsi, l'angoisse saisissait son âme de plus en plus. Une sueur

froide se répandait sur son visage. Il tremblait comme sous l'action d'une fièvre violente.

Il se releva, et ses jambes semblèrent fléchir et près de lui manquer. Ses joues étaient pâles, et ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il quitta le lieu où il priait, et il revint auprès de ses trois compagnons. D'abord les apôtres avaient essayé de se soutenir les uns les autres ; mais, à la fin, succombant à la fatigue, à l'inquiétude, à l'angoisse, ils s'étaient endormis. Jésus vint à eux, non-seulement comme un homme que la douleur oblige à chercher les consolations de l'amitié, mais surtout comme un pasteur fidèle à qui le poids des plus vives douleurs ne fait pas oublier son troupeau en danger. Les ayant trouvés endormis, il joignit les mains avec une douloureuse contraction, et dit avec l'accent de la tendresse désolée : Simon, tu dors ! — Les trois apôtres, réveillés par le bruit, levèrent la tête, et le bon maître continua avec tristesse : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure, une seule heure avec moi ! — Le voyant pâle, défiguré, tout pénétré de sueur, tremblant et parlant d'une voix faible et hésitante, ils ne savaient ce qu'ils devaient en penser ; et sans l'éclat bien connu qui jaillissait de sa face, ils auraient à peine reconnu leur maître. Il est permis de croire qu'ils hasardèrent quelques questions telles que les suggérait la circonstance : Maître, qu'y a-t-il ? Faut-il appeler les autres ? Devons-nous fuir ?

— Mais ce n'était point sans un dessein profond que le Sauveur n'avait pris avec lui que trois disciples. Les autres ne l'avaient pas vu transfiguré au Thabor. Peut-être n'eussent-ils pas été capables de le voir dans cette humiliation, sans en éprouver du scandale. Aussi Jésus se contenta de leur répondre : Veillez, et priez, afin de ne pas succomber à la tentation, car l'esprit est prompt et la chair est faible. »

Ensuite il retourna à sa solitude, l'âme encore plus oppressée par l'angoisse. Pour les Apôtres, ils restèrent, sans doute, étonnés et comme atterrés par cette conduite inexplicable de leur maître. Ils joignent les mains, se mettent à pleurer, et, se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils se demandent : Qu'y a-t-il donc? Que lui est-il arrivé? Il semble découragé, lui si fort, si généreux, si intrépide, si au-dessus de toutes les faiblesses humaines? — Et retombant à terre dans l'excès de leur douleur, ils se couvrirent la tête de leur manteau, et commencèrent à prier. Mais, après quelque temps, ils se rendormirent, car leur défiance les avait fait succomber à la tentation.

Les huit Apôtres, restés plus loin, ne dormaient pas cependant. La tristesse qui perçait dans la dernière partie du discours de la cène, les avait vivement inquiétés, ils s'en allaient errants çà et là sur le mont des Oliviers, cherchant un abri contre le danger probable.

Revenu au lieu de son oraison, Jésus y retrouva ses douleurs. Il se jeta la face contre terre, les bras étendus, et il pria longuement son Père céleste. Alors commença une nouvelle agonie. Les douleurs de sa Passion lui apparurent plus vives, et il ressentit, dans son humanité sainte, toutes les terreurs d'un homme qui prévoit une suite de tortures indicibles auxquelles il ne peut échapper. Le saisissement fut tel, que le sang se mêla à la sueur et humecta la terre.

Indépendamment de l'appréhension des souffrances physiques, mille tortures morales tourmentaient le cœur de la sublime victime. Cette question poignante que l'on se fait avec anxiété avant un acte de dévouement : Quel bien résultera-t-il de mon sacrifice? s'offrit à lui. Et il vit des multitudes refuser de profiter des mérites de son sang et se précipiter en enfer. Et l'ange des ténèbres semblait lui dire : Est-ce pour ces ingrats que tu vas tant souffrir? — Jésus-Christ sanglotait et joignait les mains, et le sang continuait à découler de son front, et il tombait jusqu'à terre en gouttes épaisses et pressées. Le Sauveur implorait vainement du secours, et il semblait s'adresser au ciel, à la terre, à tous les astres du firmament, pour les prendre à témoin de ce qu'il endurait.

Au bout de quelque temps, il se releva pour retourner vers ses Apôtres ; ses pas étaient mal assurés ; on eût dit un homme courbé sous un fardeau ou un

blessé épuisé de sang. Au bruit qu'il fit en s'approchant, les apôtres sortirent de leur assoupissement et virent, à la lueur de la lune, comme un homme courbé sous un poids énorme, les joues pâles et inondées de sang, les cheveux également humides de sang. Jésus leur tendit les mains, et aussitôt ils se levèrent et se pressèrent contre lui. Le Sauveur leur parla de ses appréhensions, leur fit entrevoir le terrible drame du lendemain. Mais ils ne répondirent pas, car ils ne trouvaient plus de paroles, tellement l'extérieur et le langage de leur maître les troublaient et les attristaient. Il était environ onze heures un quart de la nuit.

Seul encore et non moins accablé, le Sauveur se remit à prier. Il continuait à lutter contre la répugnance naturelle à tout homme menacé de grandes souffrances. Il tremblait et semblait épuisé. Cependant après avoir dit : Mon Père, éloignez de moi ce calice ; il ne cessait d'ajouter : toutefois je renonce à ma volonté, pour que la vôtre s'accomplisse.

Alors un ange descendit du ciel pour consoler cette divine agonie. Que dit-il ? que fit-il ? Il est permis de croire qu'il ouvrit l'abîme et qu'il montra à Jésus les premiers degrés des limbes. Et le Seigneur put voir Adam et Ève, les Patriarches, les Prophètes, les Justes, les parents de sa sainte Mère, et saint Jean-Baptiste soupirant après sa venue ; et son cœur aimant fut

soulagé et fortifié, sa mort devait donc être immédiatement utile; elle allait ouvrir le ciel à des captifs vénérables, briser les portes de leur prison et combler leurs plus ardents désirs.

Après qu'il eut considéré avec amour ces élus de l'ancienne alliance, l'ange lui montra, par anticipation, les saints du Christianisme et ces cohortes innombrables de héros, qui devraient leur sanctification aux mérites de sa Passion. La multitude des apôtres, des disciples, des vierges et des saintes femmes, des martyrs, des confesseurs, des solitaires, des docteurs, des évêques, des saints religieux et religieuses, tous les futurs bienheureux enfin passèrent successivement devant ses yeux, ornés de leurs souffrances et de leurs œuvres! Tous portaient sur leur tête des couronnes diversifiées selon la nature de leurs souffrances; et leur vie, leurs grandes actions, leur force dans le combat, leurs luttes héroïques, le glaive de leur triomphe, apparaissaient sanctifiés par la participation aux mérites de sa Passion.

Ainsi le Sauveur se voyait encouragé par les aspirations des Patriarches de l'ancienne loi et des héros de l'Église triomphante, réunis comme une couronne de pierres précieuses autour de son cœur aimant. Ce spectacle, dont la parole humaine ne rendra jamais le charme incomparable, fortifia son âme et la releva au moment où la douleur semblait devoir l'écraser.

Oh ! qu'elle est belle cette image de Gethsémani où l'on voit l'ange à la robe traînante, aux formes sveltes et dégagées, portant dans ses mains le calice et le présentant, de la part du Père céleste, à Jésus prosterné !

La lutte allait finir. Le sacrifice était accepté. Jésus avait courbé la tête devant la volonté paternelle. Il se leva, triste encore, mais animé d'une force surnaturelle qui lui permit de marcher d'un pas ferme. Il avait essuyé la sueur qui couvrait sa face, remis un peu d'ordre dans sa chevelure, et rendu à sa physionomie son calme et sa majesté. Réveillant ses apôtres, il ne leur demanda plus de consolation, mais il leur dit avec fermeté : « Levez-vous, marchons. L'heure approche où le Fils de l'homme sera livré entre les mains des pécheurs. Le traître est près de nous. » Les apôtres, se levèrent avec effroi, et regardèrent de tous côtés. A peine eurent-ils repris leurs sens que Pierre dit avec chaleur : « Seigneur, je vais appeler les autres, afin que nous puissions nous défendre. » — Mais Jésus, pour toute réponse, leur fit signe de regarder de l'autre côté de la vallée.

On entendait en effet, sur la droite, une multitude de voix grossières et brutales, et on voyait, à travers les arbres, s'agiter dans l'obscurité des lanternes supportées par de longs bâtons.

Les apôtres regardèrent épouvantés.

Cependant le tumulte augmentait d'instants en

instants, et les lumières paraissaient s'approcher.

Bientôt on entendit l'eau du torrent battue par les pieds d'une multitude qui le traversait ; une grande foule de valets et de soldats parut à la lueur des torches, et demanda où était Jésus de Nazareth.

Ces hommes étaient de la lie du peuple, sans éducation et sans cœur. Leurs bras, leurs jambes, leur cou, étaient nus ; pour tout vêtement, ils portaient une sorte de pourpoint court, sans manches avec des bandes étroites qui retombaient sur les reins, et une ceinture de cuir. Petits et robustes, teint foncé, ils ressemblaient à des esclaves des frontières de l'Égypte.

Notre-Seigneur les aborda, et, d'un ton majestueux et doux, il leur dit : « Je suis celui que vous cher« chez. »

Au même moment, la troupe entière tomba renversée par la force de cette parole. Mais Jésus permit qu'ils se relevassent. Il les assura de nouveau qu'il était bien celui qu'ils cherchaient, et il se livra entre leurs mains.

Alors ces hommes méchants le saisirent et le lièrent avec des cordes comme un malfaiteur.

Les apôtres consternés s'enfuirent et se cachèrent dans une grotte voisine que l'on montre encore aujourd'hui.

Quant à Notre-Seigneur, les soldats, après lui avoir attaché les mains derrière le dos, lui mirent une lon-

gue corde au cou et le traînèrent au fond de la vallée.

Alors on traversa de nouveau le torrent de Cédron, on remonta le mont Sion, on pénétra dans Jérusalem par la porte Sterquilinienne, et on conduisit Jésus-Christ chez l'un des princes des prêtres nommé Anne, qui était le beau-père de Caïphe.

Il devait être alors de minuit à une heure du matin.

C'est également à cette heure que nous aurions désiré venir prier et adorer le Sauveur agonisant ; mais, ici moins qu'ailleurs, on ne fait point sa volonté. Les Turcs ne le veulent pas, dernière raison des choses pour le chrétien à Jérusalem. Nous avons donc à peine le temps de stationner à Gethsémani ; car l'office commencera de très-bonne heure, afin que la foule des schismatiques, impatiente depuis avant-hier, puisse entrer librement à l'église, lorsque nous aurons fini nos prières.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Bar-le-Duc — Typ. L. Philipona et Ce — 1123

